Nº 817 43e Année T. CCXXXVII 1er Juillet 1932

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. -- Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LA VÉRITÉ SUR LE CONFLIT SINO-JAPONAIS

On s'est beaucoup ému en Europe et en Amérique au sujet du conflit sino-japonais; et la Société des Nations, se faisant illusion sur la nature réelle de ce conflit, en a tout de suite exagéré la portée. C'était fatal : le secrétariat de la S. D. N. n'est pas plus familier avec les problèmes d'Extrême-Orient que les hommes politiques qui viennent, sans sourciller, trancher à Genève des questions dont ils n'ont que la plus vague idée. L'Asie, l'âme de ses peuples, leurs caractéristiques psychiques et morales, leurs réactions habituelles, si importantes à déterminer, comme dans le cas présent, leur échappent totalement. Dans ces conditions, ils ne peuvent comprendre le problème actuel mandchourien, en saisir l'extrême complexité. Ils n'ont donc d'autre planche de salut, pour justifier leur rôle, que de s'attacher à un texte quelconque et à l'interpréter suivant leur capacité juridique et trop souvent en accord avec l'idéologie à la mode. Leur jugement peut aussi être faussé par certaine sympathie à l'égard de l'un ou l'autre des délinquants, sympathie spontanée ou provoquée par les flatteries dont est coutumier l'Asiatique lorsque son intérêt est en jeu. Le sentiment agit donc fortement là où la connaissance ne guide pas la raison. Aussi, en toute conscience, on ne saurait affirmer que le Comité de la S. D. N. ait su se garder de toute partialité : au contraire, celle-ci est

très évidente. Ce qui n'étonnera pas d'ailleurs, étant données toutes les carences que nous venons de signaler. On ne peut être surpris non plus que l'affaire de Mandchourie se soit ainsi aggravée dans la confusion, l'incompréhension des faits, des réalités. La question est simple cependant et facile à interpréter.

La Mandchourie, grand pays plus vaste que la France, a retrouvé l'ordre et la prospérité sous la protection du Japon. Des millions de Chinois, fuyant la guerre civile, la misère et la mort, sont accourus des provinces du Nord pour s'y fixer. Mais, ces trois dernières années le jeune *toukiun* de Mandchourie, Tchang Sué Liang, s'est laissé duper par Tchang Kai Chek et a permis aux *Tang Pou,* ou comités révolutionnaires de la faction de Nankin, de s'infiltrer dans tout le pays. Le désordre a commencé, et le brigandage s'étant développé, organisé, a sévi bientôt comme dans le reste de la Chine. Or, le Japon ne pouvait tolérer longtemps pareille situation, lui qui jusqu'ici avait sauvegardé la Mandchourie du virus « Kouo Ming Tang », si imprégné de bolchévisme. D'ailleurs, Tchang Sué Liang perdait peu à peu toute autorité sur son armée de mercenaires, et ses meilleurs généraux ou gouverneurs cessaient de le soutenir, de lui obéir, parce qu'ils lui en voulaient de sa collusion avec Nankin. Les reîtres de Tchang se mirent donc à déserter et s'en allèrent grossir les bandes de brigands. Ce furent bientôt de véritables « Grandes Compagnies » qui enlevèrent tout espoir de paix, désormais, surtout pour les campagnes. Elles s'attaquent même aux voies ferrées, pillent les trains, les convois qu'elles font dérailler. C'est le désordre social s'établissant en Mandchourie; ce sera bientôt l'anarchie telle qu'elle existe depuis de longues années en Chine. Le Japon se devait de réagir. Pouvait-il abandonner à la merci de mercenaires et de brigands, non seulement un million de ses sujets, mais vingt millions de Chinois, surtout paysans, dont il avait jusqu'ici

assuré la pleine sécurité? On ne peut avoir aucun doute d'ailleurs sur les sentiments de cette masse paysanne, de même que sur ceux des Européens de toute nationalité vivant en Mandchourie : ce monde des champs ou des villes se range du côté du Japon parce que lui seul peut sauver leur pays de la ruine et des massacres dont la Chine est toute pantelante, le sauver aussi de l'emprise bolchévique.

Le Japon toutefois, s'il s'inquiétait, n'envisageait aucune mesure de répression immédiate : il se contentait de veiller. Et si les événements se sont précipités, c'est par la faute de Tchang Kai Chek et de Tchang Sué Liang. A ce dernier qui avait demandé à me voir à Moukden, en octobre 1928, j'avais donné de bons conseils qu'il n'a malheureusement pas suivis : d'où la perte de son beau royaume. Je l'avais mis en garde surtout contre la faction de Nankin qui avait déjà commencé son œuvre de termite, de destruction de tout ordre en Mandchourie. Elle menait avec frénésie une campagne de haine contre le protecteur japonais, poussait au boycottage de ses produits, à l'assassinat même de ses colons. Je n'eus donc pas de peine à me rendre compte qu'un conflit surgirait d'ici peu, fatalement, entre Chinois et Japonais, et il a fallu toute la patience de Tokyo pour qu'il n'ait pas éclaté plus tôt.

Cette volonté de paix aurait peut-être encore duré si une dangereuse provocation ne s'était produite, si dangereuse qu'elle pouvait amener la guerre, une guerre véritable. En effet, depuis quelques mois, Tchang Kai Chek, ayant déjà circonvenu le faible Tchang Sué Liang, cherchait aussi à entraîner le gouvernement de Canton dans une attaque brusquée contre le Japon en Mandchourie. Il transpira qu'une armée de 4 à 500.000 mercenaires serait mobilisée à cet effet, pendant que les 200.000 reîtres de Tchang Sué Liang prendraient à revers les contingents du Japon, ceux-ci protégeant, en vertu des traités,

la zone du Sud-Mandchourien. Cette voie ferrée japonaise devait être détruite et saisie aux points stratégiques essentiels, à Tchang Tchoun et Moukden, par exemple. C'est pour cette raison qu'une nuit de septembre les troupes japonaises frappèrent un coup de surprise, se saisirent de la capitale Moukden, devançant ainsi l'attaque chinoise et la faisant avorter dans l'œuf. Cette habile manœuvre n'a rien moins qu'empêché un très grave conflit entre les armées de reîtres de Nankin et de Moukden et les troupes du Japon, vite mobilisées en pareille occurrence et jetées en Mandchourie par la voie de la Corée.

Malheureusement, la S. D. N. ne semble pas s'être rendu compte que la manœuvre brusquée du Japon a été un réel bienfait pour le peuple chinois déjà si misérable, et que l'ambition du politicien Tchang Kai Chek, de cette tête folle qui veut jouer au Genghis Khan et se faire proclamer *Hoang ti* (Fils du ciel), allait lancer dans une terrible guerre où la Chine serait écrasée et encore appauvrie. Tchang ignore toute prudence : il est actionné d'ailleurs par les étudiants, si indisciplinés, dont il a excité à plaisir l'humeur guerrière par des discours flamboyants. Tchang a surtout l'idée fixe de retrouver sa « face » qu'il a perdue lors de l'affaire de Tsinan fou, en 1928, où 3.000 Japonais écrasèrent ses 60.000 reîtres. Il va même jusqu'à compter sur l'appui des Soviets, qui l'ont élevé au pouvoir en 1927, mais dont il s'est débarrassé pour devenir le client de l'Américain, plus puissant et plus riche à son avis que le Bolchévik. Aujourd'hui la faction de Nankin tend de nouveau à se rapprocher de Moscou. Elle y est entraînée par certaines démonstrations non équivoques d'officiers de Tchang Kai Chek et surtout d'étudiants dont les comités, en perpétuelle agitation, contribuent si activement à augmenter le désordre actuel par leurs continuelles interventions dans les affaires publiques. Ils touchent à tout, s'occupent

de tout, sauf de leurs études, et sont redoutés des diverses classes sociales qu'ils briment sans répit. Bref, l'étudiant en Chine se révèle une *mouche du coche* des plus bourdonnante et malfaisante. Mais ce qui paraîtra inquiétant, c'est que toute cette jeunesse a *sucé le lait de Moscou,* a été initiée, des années durant, aux purs principes du bolchévisme par les coryphées du Kouo Ming Tang, Tchang Kai Chek, Song, Kong, Sun Fou et consorts. Donc, rien d'étonnant que ces étudiants, imprégnés de communisme, regardent vers Moscou à l'heure actuelle et l'appellent à nouveau à leur secours, comme au temps de Borodine et de Galens, en 1925 et 1926. Ce sont eux naturellement qui constituent l'état-major des *Tang Pou,* ces Comités de Salut Public, terreur de la population par leur cruauté, la mise à la torture et même l'exécution des meilleurs citoyens. Ceux-ci sont dénoncés comme « réactionnaires » et la mort doit suivre, sans phrase, sous ce nouveau régime dit « démocratique ». Mais la vérité, c'est que les biens de tout riche citoyen sont convoités par la racaille des Tang Pou et confisqués sitôt que la condamnation à mort est prononcée.

Telle est la situation présente en Chine, si pleine de graves surprises. Mais qui paraît s'en douter à Genève? La Société des Nations n'a eu d'autre souci jusqu'ici que d'obliger le gendarme à lâcher prise, laissant, par suite, en paix le reître ou le brigand. La S. D. N. n'a pas compris que la querelle actuelle entre Chinois et Japonais n'est en rien un conflit de *nation à nation,* de peuple à peuple. Ce qui se dresse contre le Japon, appelle au secours la S. D. N., le monde entier, c'est une faction politique et *non le peuple chinois* qu'elle cherche à jeter dans une folle aventure. Or, ce que réclame ce peuple dans sa détresse, c'est du *pain* et non la *guerre.* Il est naturellement contre les bandes de reîtres dites « nationales » dont il souffre tant. Aussi faut-il se rendre compte qu'en Mandchourie le Japon n'a pas eu à faire

à une armée régulière de citoyens-soldats telle que nous la concevons, mais à ces bandes vivant de plus en plus sur le pays et créant la misère partout. Le Japon n'a pas attaqué la Chine, il a simplement procédé à une *opération de police* urgente, nécessaire qu'il n'avait déjà que trop différée sous la pression des puissances, en particulier des Etats-Unis, ceux-ci cependant si prompts à la riposte comme ils l'ont prouvé en 1916, ainsi que nous l'expliquerons, en pénétrant au Mexique, pour mettre fin à un brigandage organisé, comme en Chine. On objectera qu'une opération de police n'implique pas la mise sur pied de contingents importants, que le Japon est allé un peu loin. On oublie que les chefs de bande ou *tukiun* qui opèrent en Mandchourie ont à leur service des milliers d'hommes bien armés de mitrailleuses, et même d'artillerie légère lorsque ces puissantes bandes se groupent et obéissent à un tukiun important, exploitant un grand fief, une province par exemple, comme le général Ma qui dispose de canons lourds sur train blindé et aussi de tanks fournis par l'étranger. Dans ces conditions et devant une attaque imminente, le Japon dut mobiliser tout son contingent de la zone du Sud-Mandchourien, soit 15.000 hommes, et occuper Moukden, nœud de voies ferrées et centre stratégique de primordiale importance, facilitant toute manœuvre utile. Mais dans sa riposte, il n'est pas sorti de la défensive, de cette défensive admise par les pactes Kellog et autres. Cependant on s'est empressé de lui appliquer le dicton : « Cet animal est très méchant : quand on l'attaque, il se défend. » La S. D. N., avec une grande légèreté, a tout de suite traité le Japonais en *agresseur*, en envahisseur d'un territoire souverain, indépendant, partie intégrante de la Chine (ce qui est erroné), alors qu'il n'a été qu'un gendarme international en cette Mandchourie que guette le Bolchevik et qui peut, si l'on n'y prend garde, devenir le champ clos d'une nouvelle grande mêlée d'où l'Eu-

rope ne pourrait se dégager, surtout si les Etats-Unis prenaient fait et cause pour la faction de Nankin, sa « gens », sa clientèle, entraînant peut-être l'Angleterre avec eux.

Quoi qu'il en soit pour l'avenir, le Japonais, à ce moment, serait fort embarrassé pour ramener ses troupes dans la zone du chemin de fer : la S. D. N. lui a bien dit : « Rompez ! Cessez le contact avec les bandes de Ma et autres tukiun ! » Mais il peut répondre comme certain soldat français, criant à son capitaine qu'il a fait un prisonnier, et, recevant l'ordre de l'amener, répliquant : « Mais il me tient, mon capitaine ! » Lui aussi, le Japonais, est tenu, ne peut rompre le contact : il serait vite débordé par les petites armées de mercenaires et de brigands qui rôdent partout, surtout aux alentours des voies ferrées et des centres vitaux de la Mandchourie.

Quand même, la S. D. N. a donné implicitement tort au Japon, malgré les traités qui le couvrent. N'est-il pas mis en demeure de rappeler ses troupes? Il y a mieux : la faction de Nankin laissait entendre récemment qu'elle allait exiger l'évacuation totale de la Mandchourie par le Japon, certaine, pensait-elle, d'être appuyée par la Société des Nations : soit un grand territoire de plus livré à l'anarchie, une nouvelle masse paysanne vouée à la spoliation, à la misère chronique, ainsi que dans le reste de l'immense Chine; la Mandchourie, cet oasis de paix et de prospérité sous la protection japonaise, devenant un vaste repaire de brigands et de mercenaires. La faction de Nankin ose tout, car elle sait toute la veulerie, toute l'impuissance de la S. D. N. Elle sait aussi qu'elle est le « spoiled child », l' « enfant gâté » de cette société, ainsi que des Etats-Unis. Elle n'ignore pas non plus que toute la IIe Internationale la soutient, parce que celle-ci voit dans la Chine du Kouo Ming Tang une merveilleuse *Terre promise*, une création socialiste immi-

nente, dont le pontife Vandervelde s'est fait l'annonciateur dès 1930.

Ce n'est pas tout : la faction de Nankin et de ses *Tang pou* a trouvé d'autres protecteurs, en particulier les démocrates chrétiens d'Amérique et même... qui l'eût cru, le Souverain Pontife, le Pape. Est-ce que le nonce apostolique en Extrême-Orient ne s'en fut pas en 1928 faire le « ko t'eou », la grande salutation, devant Tchang Kai Chek, ce petit politicien? Oui, le nonce apostolique décida de s'en aller de Pékin à Nankin pour porter à Tchang Kai Chek les congratulations du pape et, dans ce but, n'hésita pas — lui, pour les Chinois, un très haut mandarin — à emprunter un wagon à bestiaux pour ce long voyage, à défaut d'autres voitures disponibles. Il était si pressé de s'humilier devant le petit tyran honni et renié par le peuple chinois! Ce fut donc une perte totale de « face » pour le nonce et l'auguste représentant de toute la chrétienté, perte si grave, irrémédiable en pays d'Asie. Nos missions religieuses, leurs écoles si prospères ne peuvent qu'en subir la néfaste répercussion.

Etonnez-vous donc que le Jeune-Chinois, cet enfant terrible soutenu, encouragé par tant de puissances matérielles et spirituelles, brime à plaisir les grandes nations! La France, l'Angleterre, le Japon et même les Etats-Unis en savent long à ce sujet, grands pays, depuis des années, victimes résignées de la faction de Nankin. Il en est de même du chef de la chrétienté, malgré le massacre de tant de missionnaires, malgré la destruction de tant d'écoles et d'hôpitaux, d'œuvres philanthropiques que la Jeune-Chine n'a pas encore appris à respecter. Où allons-nous?

Mais n'est-il pas étrange que tous les dogmatiques sociaux ne s'intéressent qu'aux jeunes politiciens qui savent jouer de la mystique démocratique et pacifiste?

Quant au peuple, aux masses spoliées, massacrées par reîtres et bandits, ils les ignorent. Est-ce que la S. D. N. elle-même a jamais crié : « Assez! » aux tyrans de Nankin? D'ailleurs on ne supprime pas l'anarchie, le brigandage par des homélies : *il faut le gendarme.*

Si la S. D. N. s'en tient à sa politique de paix à tout prix, elle ne peut que favoriser la bolchevisation de la Chine. Commence-t-elle à comprendre quelle faute elle a commise, l'an dernier, en accueillant dans son sein — qui l'eût cru? — dans son *conseil* même, non la Chine, mais le petit clan politique de Nankin, fauteur d'anarchie, représenté seulement par quelques ambitieux exploitant la dépouille mortelle de Sun Ya Tsen? Par dérision, les Chinois baptisent ce clan de « dynastie Song », parce que Song, ministre des finances, a su marier ses sœurs à Sun Ya Tsen, et plus récemment à Tchang Kai Chek. Donc la S. D. N. a reconnu la famille Song comme le *pouvoir central* de la Chine. Pas moins! *Serait-ce la nouvelle moralité politique internationale?* L. S. D. N. croit-elle s'être ainsi grandie, et surtout que peut-elle espérer de cette faction? On observe quand même, depuis l'origine du conflit en Mandchourie, que le secrétariat et l'exécutif de la S. D. N. persistent dans leur partialité à l'égard de cette faction, partialité qui a profondément étonné, irrité même le Japon. Pourquoi? Parce qu'il est sûr de son droit basé sur des conventions entérinées par les grandes puissances.

Aussi le Japon ne comprend-il pas l'attitude des puissances. Il voit avec raison, dans leur verdict, une grande injustice et trop de *parade* de « conciliation » à tout prix, sans tenir compte des réalités, des nécessités. Le comité exécutif de la Société des Nations nage, en effet, dans l'absolu, appliquant, dans ses décisions, une formule générale qui veut être de l'ordre magique, puisqu'elle prétend neutraliser tous les maléfices, aplanir brusque-

ment tous les antagonismes de race et d'intérêts. Pareil miracle ne se réalise que dans l'imagination de certains thaumaturges de la paix.

Le Japon, si fier et si dévoué jusqu'ici à l'œuvre de la S. D. N., nous pardonnera difficilement notre insistance à couvrir les méfaits de la Jeune-Chine. Il est vindicatif comme tout Asiatique. Pour moi, qui le connais pour avoir vécu des années à côté de lui, nous sommes allés trop loin : nous l'avons humilié à Genève devant le tukiun, le reître chinois : d'où la réaction actuelle de la caste militaire japonaise.

On peut se demander ce que deviendrait l'Indo-Chine, la paix dans toute l'Extrême-Asie et même dans l'Inde, si le Japon n'était là pour barrer la route à Moscou? Que deviendrait l'Etat-tampon de Mandchourie qui couvre la Chine, si le Japon ne se dressait devant le bolchévik? On ne paraît guère y songer à Genève. D'ailleurs, parmi l'Exécutif de la S. D. N., combien ont une idée nette de la Mandchourie, de sa valeur économique et stratégique? Que leur disent le Soungari, la Nonni, Tao Nan ou Tsitsikar, et même Moukden? Ils ignorent aussi certainement que la *Mandchourie n'a jamais été une terre chinoise :* elle appartenait à l'ancienne dynastie impériale qui en interdisait l'entrée à tous ses sujets non-mandchous. C'est seulement depuis que le Japon y a créé la sécurité que des millions de Chinois, fuyant l'anarchie, sont venus s'y établir et prospérer. D'ailleurs, si l'on se reporte à l'histoire ancienne, on apprend que la Mandchourie a été le berceau originel non du Chinois, mais de tribus turco-mongoles qui, au cours des siècles, n'ont cessé de se ruer, périodiquement, sur la Chine et de lui imposer leur loi, leurs dynasties. Il importe aussi de faire ressortir que jamais le Chinois n'a reconnu le Mandchou comme un frère de race, mais plutôt comme un Barbare redouté. Faut-il rappeler l'existence de la Grande Muraille? Elle fut construite

par le Chinois pour s'isoler du Mandchou, pour se protéger contre ses hordes.

Donc la Mandchourie : une terre ennemie pour la Chine.

Et cependant ce sont des hommes ignorant ces faits essentiels qui décident *ex cathedra,* fixent nos destinées. Le suffrage universel, cette volonté aveugle, l'a ainsi réglé.

Ils se sont d'ailleurs sentis dans un tel embarras qu'ils ont appelé l'Amérique au secours, ces Etats-Unis dont l'hostilité à l'égard du Japon ne s'est que trop affirmée ces dernières années, pendant que toutes leurs faveurs allaient à la Jeune-Chine, à la faction de Nankin, leur « gens », leur clientèle. Le choix était d'autant plus risqué que l'Amérique fournit au Japon un précédent fâcheux, bien fait pour l'encourager dans sa résistance, ainsi que le rappelle le *Times*. En effet, en 1916, il y eut conflit entre les Etats-Unis et le Mexique, alors en pleine anarchie, comme la Chine d'aujourd'hui. Des vies américaines, de gros intérêts étaient constamment menacés par un banditisme organisé. Le président Wilson perdit patience, et une armée de 50.000 hommes, sous les ordres du général Pershing, franchit la frontière. Le Mexique poussa les hauts cris comme la Jeune-Chine, parla d'outrage à la paix par la violation de frontières; mais Washington s'obstina, refusant toute médiation des Sud-Américains et déclarant que le conflit devait être réglé directement entre les deux parties. Il est vrai que la S. D. N. n'existait pas encore; mais aucun doute, dit avec raison le *Times*, que les Etats-Unis, devant l'urgente nécessité d'intervenir, n'eussent pas agi autrement que le Japon, surtout en présence d'un verdict aussi dénué du sens des réalités que celui de Genève du 30 septembre 1931, qui, sans paraître se soucier des conséquences, ordonne au Japon de retirer

ses troupes, allant donc jusqu'à prétendre pouvoir régler la marche des événements.

Qu'on se rappelle aussi l'origine de l'annexion du Texas et de la Californie par les Etats-Unis : ce fut le besoin d'assurer l'ordre, de défendre leurs colons contre l'anarchie mexicaine.

Mais, revenant à la Chine, comment la France et l'Angleterre ont-elles riposté en 1927 à la menace contre les Concessions? Elles ont envoyé des troupes, des escadres. Une brigade française occupe toujours notre concession de Shanghaï, une division anglaise garde celle internationale. A Tientsin, à Pékin, il existe, de même, des contingents étrangers. Vraiment? diront les pacifistes : « Hâtez-vous alors de retirer ces troupes. » Oui, mais les conséquences? Un conflit immédiat certain avec les éléments chinois xénophobes, si bien dressés par Nankin à l'école de Moscou, l'attaque des Concessions et le massacre d'innocents de notre race par des mercenaires et brigands trop bien armés par les grandes puissances, toutes trafiquantes d'armes, avec l'assentiment de la S. D. N. D'ailleurs, une telle menace a surgi, en janvier dernier, contre les Concessions, que ces Puissances ont dû, en toute hâte, expédier d'importants contingents militaires et navals à Shanghaï. Cette grave menace a ainsi fait long feu.

Le Français, l'Anglais et même l'Américain sont donc de bons *gendarmes* en Chine, aux points vitaux, ni plus ni moins que le Japonais en Mandchourie. C'est là la vérité, la réalité.

Mais la S. D. N. l'oublie ou affecte de l'oublier aujourd'hui en ce qui concerne le Japonais. Elle continue de se déterminer d'après les fausses impressions recueillies à Nankin par ses agents, en 1928 et 1931. Et il ne semble pas que la commission envoyée par elle en Chine se rende mieux compte de la situation réelle, si l'on en juge par certaines déclarations de son président.

L'erreur de la S. D. N. a été d'envoyer en Chine, ces dernières années, des hommes à elle qui n'y ont jamais vécu. Seul celui qui a séjourné longtemps à l'intérieur de ce pays, en contact avec toutes les classes sociales, et ainsi connaît leurs caractéristiques mentales, peut efficacement faire une enquête, mais celui-là seul, car si complexe est le milieu, et si différent du nôtre! Le tort des agents de la S. D. N., c'est de faire penser comme eux un Chinois ou un Malais, de leur prêter nos concepts, notre conscience, notre moralité. Aussi l'enquête de ses envoyés est-elle plus que stérile : elle est malfaisante. Car, joués effrontément par les politiciens de Nankin, les conclusions de ces envoyés sont fatalement erronées et, par suite, aggravent le conflit. Celui en cours entre Chine et Japon serait terminé si la S. D. N. ne s'en était mêlée. Tchang Kai Chek aurait compris la leçon, lui qui ne manquerait pas, pour une question de *face*, de se jeter sur le Japonais, de déclancher une grande guerre s'il avait l'armée nécessaire. La S. D. N. pourrait lever les bras : le chef de la masse principale des reîtres chinois lui rirait au nez. Comment a-t-elle pu prendre au sérieux, ainsi que nos gouvernants, ces petits tyrans du Kouo Ming Tang et des Tang Pou ? Demandez au pauvre peuple chinois ce qu'il en pense lui ,de ses bergers actuels, demandez-le à la masse paysanne qui meurt de faim, qu'on massacre trop souvent et qui, de ce chef, s'évade vers la Mandchourie ou vers les colonies étrangères du Sud. Des millions d'hommes ont ainsi fui ces dernières années, abandonnant, la mort dans l'âme, le village natal où reposent les ancêtres vénérés.

Rien n'a éclairé la S. D. N. : depuis 1928, elle n'a cessé de soutenir le loup « Kouo Ming Tang » contre le troupeau, ce loup si grossièrement camouflé en démocrate et pacifiste. Bien mieux, ces temps derniers, elle a subi, sans s'en douter, un vrai chantage de la part de

Nankin qui ose menacer le monde d'une grande guerre et d'une ruine du marché chinois.

D'ailleurs Nankin ne menace de mettre flamberge au vent que pour la galerie, pour la « face » et surtout pour effrayer les augures de Genève qui n'ont aucune conception de la mentalité chinoise.

Mais arrivons au dénouement juridique du conflit sino-japonais : il se trouverait réglé, paraît-il, ce conflit, par la « résolution » et déclaration du conseil de la S. D. N. du 10 décembre 1931, résolution que l'Assemblée générale, en mars 1932, n'a fait qu'entériner. « Les résultats obtenus sont importants et une guerre menaçante a été évitée », avait dit M. Briand. Faut-il s'étonner de pareille affirmation? Non, il vaut mieux en rire, comme les augures eux-mêmes ont dû le faire. Mais le Comité de la S. D. N., perdant chaque jour un peu de sa « face » devant l'opinion avertie, n'avait plus qu'un souci : donner l'illusion aux foules que les oracles de Genève ou de Paris sont gens sérieux qui ont bien défendu la cause de la paix. Or, ils n'ont même pas tenté un effort pour atténuer ce boycottage si cruel que la faction de Nankin fait au Japon.

Par ailleurs, quelle a été l'œuvre politique du Comité des Douze? Si l'on se réfère au texte de la résolution, on est tout de suite frappé de ce fait que non seulement le Conseil de la S. D. N. n'a point réalisé un seul pas en avant vers la solution du problème, mais a sensiblement reculé, puisqu'il n'insiste plus sur le retrait des troupes japonaises en Mandchourie, à une date fixe, comme celle du 16 novembre, largement dépassée.

Que pense-t-elle aussi, la S. D. N., de toutes les réserves faites par le docteur Sze? Et on vient nous parler de solution, d'*accord* réel. Oui, dans la *contradiction!* Et l'entente réalisée ces jours derniers à Shanghaï n'est qu'une simple trêve : rien d'essentiel n'est réglé.

Il y aurait eu aussi *unanimité* dans le Conseil de la

S. D. N.; oui, dans la confusion des faits, la *diversité* des principes ou des opinions des treize augures du Comité. Le beau résultat de six mois de palabres!

Qu'observons-nous encore? La S. D. N. continue de mettre sur le même pied une Chine anarchique, sans pouvoir central, et une nation hautement policée, le Japon, ayant un gouvernement fort. Son Conseil insiste même à nouveau pour que la Chine, comme le Japon, « prenne toute mesure pour éviter de nouveaux conflits». Pareille insistance révèle que la S. D. N. n'a pas encore compris ou admis que la faction de Nankin n'a aucun pouvoir réel en Chine, encore moins en Mandchourie. Quand même, la S. D. N. s'évertue à voir en Chine une autorité réelle, qu'elle oppose au Japon, la chargeant même de rétablir l'ordre en Mandchourie, alors qu'elle est incapable d'assurer la sécurité autour de Nankin. Et c'est sur pareille *équivoque* ou plutôt négation des réalités, que le Comité s'est appuyé pour conduire ses délibérations. Il n'a pas compris davantage que les divers mouvements des troupes japonaises ne sont que des opérations de police contre des mercenaires débandés et des hordes de brigands de plus en plus pullulantes.

Aussi la S. D. N. s'est-elle lourdement trompée lorsqu'elle n'a vu dans le Japonais qu'un agresseur se jetant sur le peuple chinois. C'est là l'erreur capitale de la S. D. N., celle qui lui vaut son échec total, ridicule. Elle est même allée jusqu'à vouloir déclarer un blocus du Japon, lequel blocus aurait infailliblement déclanché une grande guerre. Un ministre anglais a, d'ailleurs, dénoncé des pacifistes notoires dont Lord Cecil, en les stigmatisant de « pugnacious », c'est-à-dire de « bellicistes ».

Cependant ,le Conseil et son président se sont accordé un « satisfecit ». Leur « face » d'abord! S'imaginent-ils donc qu'elle est sauve, leur face? Mais c'est l'écroulement de tout ce prestige si vague, mais réel,

que la S. D. N. avait en Asie et ailleurs. Toute la Chine en particulier, celle qui peine et subit une si dure tyrannie, espérait que le fameux Conseil des Douze, en donnant une sévère leçon à la faction de Nankin, allégerait ses souffrances, sa misère surtout. Mais pas un geste n'a été fait par ce Conseil pour amorcer une entente des puissances qui mettrait fin à une sanglante anarchie. Bien au contraire, la S. D. N. a contribué à entretenir la *fiction* d'un gouvernement réel en Chine, ce en quoi sa responsabilité est lourde.

En conclusion, si de graves complications ne se sont pas produites, nous le devons au Japon, à son sang-froid, à sa patience.

Quant à la valeur pratique de la « résolution » et « déclaration » de la S. D. N., c'est le *néant*, une illusion de plus jetée en pâture aux foules.

Il est toutefois un enseignement à tirer de pareille stérilité : c'est que les affaires de ce monde ne sauraient continuer à être traitées avec cette légèreté, cette ignorance ou incompréhension des faits essentiels de questions vitales. Conflit « exceptionnel », dit-on, de l'affaire mandchoue. En quoi donc exceptionnel, si ce n'est par l'incompétence d'augures qui ignorent tout de l'*âme asiatique* et de ses réactions?

Aussi, dans ce conflit, complète, indéniable a été la faillite de la Société des Nations. Si elle n'est réorganisée avec de vraies compétences, ce n'est plus qu'une formation parasitaire dangereuse pour la paix.

La S. D. N. n'est-elle pas déjà très imprudente lorsqu'elle somme le Japon de retirer ses troupes de Mandchourie et, bien mieux, s'occupe de le désarmer, cette année, à la Conférence actuelle. Or, quelle est la réalité? L'emprise de Moscou sur la Chine, en raison de la poignante misère qui y règne, s'accroît rapidement depuis 1929, ainsi que nous l'avons expliqué. D'un autre côté, la faction de Nankin développe de plus en plus ses

armements sous la conduite de son état-major allemand. On estime à 600.000 le nombre de mercenaires de l'armée de Tchang Kai Chek; et il n'y a aucun doute que le Kouo Ming Tang ne tende à se rapprocher de Moscou qui l'avait placé au pouvoir en 1927. Le Japon doit donc prendre ses précautions. Mais le Japon, en restant armé, n'assure-t-il la paix qu'en Asie? Nullement : il peut prendre à revers le Bolchévik, le tenir en sérieux échec, et, par une menace constante en Sibérie, l'empêcher de mal faire en Europe; par exemple, en collusion avec l'Allemand, de se jeter sur la Pologne. Le Transsibérien est très vulnérable, facile à saisir par le Japon, qui pourrait vite atteindre Irkoutsk et menacer la Sibérie occidentale, ce grenier de la Russie.

Bref, le Japon joue sur l'échiquier mondial un rôle unique en tant que facteur de stabilité sociale, aussi bien que d'équilibre politique. Sans lui, Moscou déborderait, ces dernières années, sur l'Inde, l'Indo-Chine et Java comme sur la Chine, sur ces grands marchés, ruinant ainsi l'Europe industrielle et provoquant de graves désordres.

Nous devons donc beaucoup au Japon. Aussi devrions-nous, Anglais et Français, lui faire sentir qu'il n'est pas isolé. Quant aux Etats-Unis, qui trop souvent ont montré de l'hostilité au Japon, ils devraient comprendre que l'ordre social ne saurait durer dans le monde si le Japonais n'est soutenu dans sa lutte contre la barbarie bolchévique.

N'oublions pas surtout que toute carence ou erreur de la S. D. N. ayant pour résultat d'*affaiblir* le Japon *renforcerait* d'autant Moscou. Il est donc des plus étrange qu'aucun membre du Conseil de la S. D. N. n'ait fait allusion, pour la condamner, à la guerre économique implacable, ruineuse que la Jeune-Chine fait au Japon depuis un an et qui continue, malgré les ententes récentes.

Or, le docteur Sze jurait à Genève que Nankin mettait tout en œuvre pour ne pas aggraver le conflit actuel! Et la S. D. N. par son silence semblait acquiescer à pareille duperie. Elle a fait mieux, — et c'est ici qu'il est nécessaire de jeter le cri d'alarme, de se dresser contre la dangereuse mystique d'un pacifisme outrancier qui, sous prétexte de « conciliation », crée le trouble partout, social et économique, — elle a formellement reconnu, dans sa « résolution » du 10 décembre, que la faction de Nankin est *capable* de rétablir l'ordre en Mandchourie puisqu'elle lui confie cette tâche. Elle estime donc, malgré des preuves aveuglantes du contraire, que cette faction représente un véritable *pouvoir central* respecté partout. Ce postulat — car ce n'est pas autre chose — se révèle comme des plus dangereux pour nous : en effet, la faction de Nankin prétend, à la date qui lui plaira, abolir tout droit d'exterritorialité et de juridiction consulaire en Chine, nous imposer aussi le rappel de toutes les garnisons et flottilles internationales qui constituent, en cette période de sanglante anarchie, la seule garantie de sécurité pour l'Européen et pour tant de Chinois : des millions de ceux-ci.

Les Puissances résisteront, direz-vous. Le passé nous prouve, hélas! le contraire surtout en ce qui concerne l'Angleterre. D'ailleurs, la faction de Nankin ne manquera pas de répondre que la S. D. N., l'ayant reconnue apte à rétablir l'ordre en *Mandchourie*, ne saurait lui contester cette capacité en *Chine* même. C'était à prévoir, mais le Conseil de la S.D.N. n'a pas vu si loin. Il n'est donc que temps, pour l'opinion éclairée, de faire entendre très haut sa voix et de s'opposer par tous les moyens à la dangereuse incompréhension des gouvernants, celle-ci aggravée d'une idéologie qui mène à tous les abandons et ne contribue que trop à prolonger la crise économique qui aujourd'hui étreint le monde entier. Mais cette rupture d'équilibre politique et écono-

mique, tout ce désordre qui grandit sur les deux continents, je l'avais annoncé comme fatal, dès 1920, dans mon livre *Tour d'horizon*. Et ce que j'ai observé durant ma dernière mission en Asie, en 1928-1929, n'a fait que confirmer pleinement mes pronostics.

C'est l'heure ou jamais d'un examen de conscience : c'est l'heure ou jamais pour nos bergers de s'instruire et de comprendre.

En particulier, la Mandchourie est *incapable à elle seule de maintenir son indépendance :* elle sera dominée par Moscou ou par Tokio. Nous devons choisir. A l'heure actuelle, le général Ma est subventionné, armé par les Soviets, et la région nord de la Mandchourie est profondément troublée : non seulement Moscou vient de masser de nombreuses divisions à portée immédiate de cette région, mais elle crée, à ce moment, une puissante base d'aviation dans la baie de Possiet, près de Wladivostock, et aussi une importante station de sous-marins, lesquels sont mis au point par des ingénieurs allemands. Et si un grand conflit surgissait entre Russie et Japon, serait-il vraiment possible pour les autres Puissances de rester longtemps simples spectatrices? Les répercussions de pareil choc seraient telles dans le monde que nous serions vite entraînés dans la mêlée pour la défense de nos intérêts et même de notre intégrité territoriale, celle de nos colonies.

Comme le disait donc récemment un Anglais averti, « le Japon, à cette heure, combat pour nous Européens » (« *Japan is fighting our battles* »). C'est la vérité même.

Dr A. LEGENDRE.

LES CHIENS DE CONSTANTINOPLE

LEUR VIE, LEUR MORT

—

Vingt-trois ans — c'était en 1909! — se sont écoulés depuis qu'avec une absence totale de commisération, les malheureux chiens de Constantinople, les « Sokak-Kieupek » (1), comme les appelaient les Turcs, ont été déportés en masse sur un îlot rocheux de la Mer de Marmara et sont morts d'inanition. Les souvenirs de ceux qui les ont connus commencent à s'estomper. Ceux qui les ont étudiés et aimés, car l'un n'allait guère sans l'autre, étaient si peu nombreux — (il était inélégant de s'intéresser à ces prolétaires!) — qu'ils sont à la veille de disparaître. Peut-être même suis-je leur dernier représentant. On me pardonnera donc d'essayer de fixer le caractère, les habitudes, les mœurs de ces braves bêtes, de tenter aussi de les laver de certains reproches... Je désirerais que ces pages me fissent pardonner quelques centaines de leurs cadavres que, directeur pendant dix ans de l'Institut Pasteur de Constantinople, je me trouve forcément avoir sur la conscience...

I

ASPECT GÉNÉRAL DES CHIENS DE RUE. LEUR NOMBRE. LEUR RÉPARTITION. LEURS APPELLATIONS

Pendant mon séjour à Constantinople (1900-1910), on avait en Europe sur les chiens de rue, comme du reste sur beaucoup de choses d'Orient, des idées bien erronées. Les « chiens errants », ainsi qu'on les appelait,

(1) Chiens de rue.

passaient pour des bêtes énormes à poil fauve... Ils avaient le monopole exclusif de la voirie et parcouraient la ville en tous sens, à une allure folle, dévorant indistinctement tous les immondices jetés à la rue... Ils ne prenaient jamais la rage « et c'était fort heureux, ajoutait-on, car on frémit en pensant aux catastrophes qui se seraient produites s'il en avait été autrement ». Que d'inexactitudes!... Les chiens de Constantinople étaient de bonnes et braves petites bêtes, bien douces et bien gentilles. Il en était de blanches, de noires, de jaunes, de grises, mais presque toutes répondaient à un type spécial qui participait à la fois du chien d'Occident, du loup et du chacal. Certains touristes à qui il faut absolument que toute chose en rappelle une autre prétendaient qu'ils avaient les plus grandes analogies avec les chiens d'Australie. Le fait n'était pas facile à vérifier, mais comme à ces mêmes touristes le Bosphore rappelait la Suisse, Prinkipo Dinard et Sainte-Sophie Notre-Dame, il était permis d'émettre quelque doute... Il s'en fallait, du reste, que tous les chiens répondissent absolument au même type. Dans certains quartiers, on rencontrait des individus intermédiaires au vulgaire chien de rue et au chien de berger. Dans d'autres, les chiens tenaient du caniche ou du loulou. Il serait bien extraordinaire, n'est-ce pas, que certains malheurs conjugaux fussent le propre de l'espèce humaine. Ce croisement est trop imprévu pour que je le passe sous silence. Il était un quartier de Stamboul où les chiens étaient, par leurs caractères, intermédiaires aux chiens de rue et aux bassets. Pour un des membres les plus distingués de la colonie anglaise, Mr. Whittol, il fallait pour trouver la cause de cet aspect si particulier remonter purement et simplement aux croisades. A cette époque lointaine, les bassets jouissaient en Europe d'une grande vogue et de nombreux chevaliers se firent accompagner en Orient par leurs chiens de prédilection.

Arrivés à Constantinople, ces bassets furent, si l'on en croit Mr. Whittol, pris pour les braves chiens de rue d'une irrésistible sympathie. Cette sympathie, ceux-ci la leur rendirent. Ils se la prouvèrent réciproquement et de ces témoignages d'affection serait né un type spécial qui aurait persisté jusqu'au début du xxe siècle... *Se non e vero...*

Les opinions les plus opposées avaient cours quant à l'estimation du nombre des chiens de rue. Ceux-ci, prétendaient les uns, n'étaient pas plus de 20.000. Ils étaient 100.000, au bas mot, affirmaient les autres. Avec l'aide des fonctionnaires municipaux (je n'ai pas besoin de dire que le chien, agent unique de la voirie, était une pure légende), je pus déterminer qu'entre grands et petits, il mourait par jour de 60 à 80 de ces animaux et cette donnée bien précise me permit d'établir que le nombre des chiens de rue devait être compris entre 60.000 et 80.000.

Ils étaient, comme on sait, répartis par quartiers ou plus exactement par zones d'autant plus étroites que la densité de la population était plus considérable. Très restreint là où il y avait beaucoup de déchets culinaires, le territoire dans lequel évoluait un groupe de chiens s'élargissait considérablement dès que la population s'espaçait. Il s'ensuivait que, contrairement à l'opinion reçue, les chiens étaient plus nombreux dans les quartiers francs que dans les quartiers turcs, à Péra où les « appartements » dominaient qu'à Stamboul où chacun avait sa maison. De cette étroite relation entre le nombre des chiens et l'abondance des ordures ménagères résultait aussi ce fait que, dans une zone donnée, le nombre des chiens demeurait remarquablement fixe. Une année, un nombre considérable de petits chiens avait-il vu le jour? Il n'y avait pas de moyens de subsistance pour eux tous et beaucoup succombaient. Au contraire, la vieillesse, la maladie, la malveillance avaient-elles fait

des vides importants parmi les chiens d'un quartier? De petites bêtes survivaient qui, sans cela, eussent succombé. C'était la lutte pour la vie sous sa forme la plus simple et la plus brutale. Il y avait là un argument péremptoire contre les tentatives isolées de destruction, si cruelles par ailleurs. Tout essai de cette nature était par avance frappé de stérilité. Les chiens n'étaient pas au surplus localisés à la ville elle-même. On les retrouvait dans la banlieue, obéissant à la même loi de répartition. Partout où il existait une petite agglomération, on les rencontrait en nombre proportionnel au chiffre de la population. Je l'appris un jour à mes dépens. Je galopais sur les hauteurs des Eaux Douces et j'allais passer à une vive allure devant un *tchiflik* (2) lorsqu'une dizaine de chiens dont la couleur se confondait avec celle du sol se levèrent d'un bond et se précipitèrent à ma rencontre. Mon cheval s'arrêta net et je faillis passer par-dessus sa tête.

En ville même, dans chaque zone vaste ou étroite, il existait de petits points où le nombre des chiens se trouvait sensiblement renforcé. Ces points avoisinaient les étaux des bouchers. Les chiens se tenaient là, au nombre de dix à quinze, debout ou assis, attentifs au moindre geste et prêts à saisir au vol le lambeau de graisse ou le morceau d'os. « S'il suffisait de regarder pour apprendre, tous les chiens seraient des bouchers », disait un proverbe turc.

C'était le plus souvent par leur couleur que les Turcs les désignaient. Autour de chaque maison, il y avait le « *Béas Kieupek* » le « *Zia* », le « *Sari* », le « *Kirmizé* », etc., c'est-à-dire le chien blanc, le noir, le jaune, le rouge. Lorsqu'on les appelait ainsi, ils comprenaient parfaitement.

— Sari! Sari! criait-on. Et tous les chiens jaunes d'accourir.

(2) Ferme ou maison de campagne, habitée par des Turcs.

Beaucoup avaient en outre des surnoms tirés le quelque particularité de leur physique ou de leur caractère. Il y avait, par exemple, le borgne, le boiteux, le jaloux, le vorace, etc. Ces surnoms, ils les apprenaient bien vite et ils répondaient également à leur appel.

II

LEURS MŒURS. LEUR ORGANISATION. LEURS CHEFS

Né dans une zone donnée, le chien était, à moins de circonstances exceptionnelles, destiné à y vivre et à y mourir. Il ne pouvait, sans s'exposer aux pires maléfices, sortir du quartier où le sort l'avait placé. S'approchait-il de la frontière? De l'autre côté, ses congénères lui faisaient le mauvais œil et l'avertissaient par un grognement significatif de l'imprudence qu'il commettait. Mettait-il la patte sur le territoire étranger, c'était la guerre immédiate. L'alarme était donnée et tous d'accourir pour repousser l'intrus. Un peu floue dans les quartiers à population clairsemée, lorsque les habitations étaient séparées par de vastes jardins, la ligne de démarcation entre les différentes zones avait une rigueur mathématique là où les maisons étaient étroitement pressées. C'était tel rebord de trottoir, telle saillie murale qui déterminait la frontière, de façon à assurer à un groupe donné le monopole des déchets culinaires de tel « appartement » ou de tel *han*. De cette ligne frontière, les chiens avaient une notion extrêmement nette. Lorsque vous aviez témoigné quelque amitié à l'un d'eux, il vous conduisait jusqu'à elle, puis tout à coup faisait demi-tour. Rien n'était amusant comme d'essayer de faire franchir par l'appât d'un morceau de pain la ligne de démarcation qui séparait deux quartiers. Le malheureux chien s'arrêtait. Il faisait comprendre par des regards suppliants, par l'agitation de la queue, par de petits jappements plaintifs qu'il ne pouvait aller plus

loin. Mais vous insistiez et jetiez une grosse bouchée sur le territoire interdit. Le voilà pris entre la faim et la peur. Il regardait de droite et de gauche. Ses congénères ne faisaient pas attention à lui. Il s'enhardissait. Vous cherchiez à l'entrainer plus loin encore. Son anxiété redoublait. Néanmoins on ne le remarquait toujours pas. Il avançait davantage. Mais tout à coup, voici qu'un aboiement retentissait. Son incursion avait été signalée. Et la pauvre bête de s'enfuir, de s'enfuir ventre à terre. Maintenant, vous lui offririez les mets les plus succulents qu'elle ne se laisserait plus tenter. C'est qu'en matière de violation de territoire, les chiens n'entendaient nullement plaisanterie. Un négociant de Kadikeui, mordu par un jeune chien de rue, l'avait apporté à l'Institut Pasteur pour que je le misse en observation. Les délais écoulés, il nous le laissa pour nos expériences. La petite bête paraissait bien douce et bien gentille; je lui enlevai sa chaîne et son collier et lui laissai dans son box une liberté relative. J'en fus mal récompensé. Elle réussit à ouvrir sa cage et à s'enfuir en brisant un carreau. A quatre ou cinq jours de là, je ne fus pas peu surpris de la retrouver à l'Institut. Hélas! elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Son poil était sale, ses flancs levrettés, son corps couvert de morsures. La nuit précédente, les domestiques ayant entendu un chien qui poussait des cris plaintifs et grattait désespérément à la porte étaient allés ouvrir. C'était le petit fuyard qui revenait bien confus et bien repentant, suppliant qu'on lui rendît son collier, sa chaîne, sa muselière, mais au moins qu'on lui donnât à manger et qu'on ne le battît pas! A voir la voracité avec laquelle il se jeta sur les aliments, à considérer ses plaies et sa maigreur, il était facile de reconstituer l'accueil qu'il avait reçu de ses congénères...

Il n'était cependant pas tout à fait sans exemple qu'un chien passât d'un quartier à un quartier voisin.

Le fait pouvait se produire brutalement. Chez le chien comme chez l'homme, l'amour ne connaît guère de lois. C'était parfois une jolie chienne qu'un solide gaillard enlevait de haute lutte à un rival du secteur voisin et imposait ensuite à ses camarades. D'autres fois le changement de zone s'opérait sournoisement, petit à petit, par empiètement progressif, ainsi que j'en ai été le témoin. La nature n'avait pas été une marâtre pour un gros chien blanc de mes amis; Cotcho, comme l'appelaient les enfants du quartier. Elle l'avait fait naître en plein Boulevard des Petits Champs. Son territoire s'étendait de l'hôtel de Londres à l'ambassade d'Italie. Bonne maison, l'hôtel de Londres! Bonne maison, l'ambassade d'Italie! Et que dire de l'Hôtel Continental? C'est à sa terrasse que je fis un soir la connaissance de Cotcho. Il me plut. Je lui offris un morceau de pain et récidivai presque chaque jour. Au début, il était impossible de lui faire dépasser l'ambassade. Peu à peu, je le vis descendre un peu plus bas, puis un peu plus bas encore... Sur ces entrefaites, je partis en congé. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver à mon retour mon gaillard, gras comme un moine, installé cinquante mètres plus loin sur les marches de l'hôtel Péra Palace! Il me reconnut du reste de la plus aimable façon, au grand détriment de mes vêtements sur lesquels il appliqua, avec une insistance déplorable, ses grosses pattes sales. Pendant longtemps je le vis au même endroit, faisant de l'œil aux touristes pour avoir du pain. L'ordinaire de l'hôtel devait lui plaire. Il était heureux et avait définitivement rompu avec le boulevard qui l'avait vu naître.

Si les chiens de rue témoignaient la plus vive hostilité à leurs congénères des quartiers voisins, ils n'étaient pas plus tendres pour les chiens de chasse ou de luxe. C'était tout un travail que de faire traverser Constantinople à un chien de chasse. Sur son passage, les chiens

de rue aboyaient furieusement; ils le suivaient à quelques pas, prêts à se précipiter sur lui et à le mordre. Il fallait les écarter à coups de bâton. Alors, leur fureur augmentait; les aboiements devenaient de plus en plus menaçants et signalaient le danger aux confrères des autres quartiers. Ceux-ci accouraient à la frontière; ils recevaient l'intrus avec des menaces plein la bouche, l'escortaient avec rage et de quartier en quartier, jusqu'à la sortie de la ville, les mêmes scènes se reproduisaient. Même sur les bras de leur élégante propriétaire, les chiens de luxe n'étaient pas épargnés. Leurs frères inférieurs s'élançaient sur eux pour les mordre. Souvent ils les manquaient et entamaient le poignet de leur maîtresse. Il arrivait même que celle-ci, prise de peur, demandât à suivre le traitement antirabique... Cette hostilité si marquée paraissait uniquement due à la crainte de voir une bouche de plus s'établir sur le territoire. Lorsque les chiens de rue avaient compris qu'un chien de maison se désintéressait complètement du contenu des *ténékés* (3), non seulement ils ne l'inquiétaient plus, mais encore ils lui faisaient bonne figure et jouaient avec lui... Ils n'étaient pas plus aimables pour les ours et les singes, souvent exhibés dans les rues de Péra ou de Stamboul. Leur présence donnait toujours lieu à des scènes de poursuites inénarrables et à d'assourdissants concerts. Ils vivaient par contre en excellents termes avec les chats, nombreux à Constantinople et fort aimés des Turcs. Ce n'était pas là une des particularités les moins curieuses de leur caractère. Lorsqu'on voyait un chat poursuivi par un chien, on pouvait être à peu près sûr que celui-ci n'était pas un chien de rue.

Un des points les plus intéressants de l'organisation des chiens de rue était que chaque groupe se choisissait

(3) Boîtes en fer-blanc dans lesquelles on recueillait les ordures ménagères et particulièrement les débris de cuisine.

un chef. Il était facile à reconnaître. C'était le plus valeureux, le plus fort et le plus beau du quartier. Il avait conscience du rang social qu'il occupait. Moins encore que les autres, il se dérangeait pour vous céder passage et il mettait à accepter votre pain et vos caresses une sorte de condescendance fort amusante. Souvenir du temps lointain où leur marine faisait trembler le bassin de la Méditerranée, les Turcs l'appelaient, d'une vieille expression, le Kapitan-Pacha : le Grand Amiral. C'était lui qui réglait les différends entre chiens du groupe. Pour les petites bagatelles, vol d'os de côtelettes, occupation d'une bonne place à l'ombre ou au soleil, il dédaignait d'intervenir; mais une bataille sérieuse était-elle engagée, il accourait. Il connaissait admirablement son groupe, les bons et les mauvais coucheurs. En un instant, il jugeait le différend et en quelques coups de crocs, il mettait le coupable à la raison. Celui-ci s'éloignait tout penaud, sans demander son reste... C'était surtout lorsque le groupe devait refouler une incursion d'un quartier voisin que le Kapitan-Pacha donnait de sa personne et déployait toute sa valeur. Il fallait le voir se dresser de toute sa hauteur contre son adversaire, pattes contre pattes, museau contre museau, le renverser brusquement et rouler avec lui dans la poussière. Le docteur Mavroyenni Pacha, à qui on doit une intéressante étude des chiens de rue, décrit ainsi l'attitude du vaincu :

> Elle consiste à se coucher humblement par terre, la queue entre les jambes et collée sur le ventre, les trains de derrière écartés et fléchis, la tête baissée et la langue pourléchant les lèvres. Le vainqueur lève la patte, arrose et laisse partir.

Rien n'est plus exact et on ne saurait mieux dire. Pendant longtemps, j'ai entretenu les meilleures relations avec le Kapitan-Pacha de mon quartier. C'était une brave bête de chien « dont la démarche altière et grave se

changeait en course effrénée quand il s'agissait de chasser un ennemi » (Mavroyenni). Le matin, lorsque je quittais ma maison, je le voyais qui, dans la rue encore déserte, s'avançait vers moi, la mine éveillée et la queue empanachée, aussi vite que son rang et sa corpulence le lui permettaient. Je le caressais une seconde et il partait content. Le soir, au milieu de la foule compacte qui, de Galata remontait à Péra, je ne pouvais l'apercevoir, mais il savait bien me trouver. Tout à coup, je sentais dans mes jambes sa bonne grosse tête et j'avais beau lui faire remarquer qu'à ce jeu il risquait de me faire tomber, il récidivait chaque jour et jamais je n'avais le courage de me fâcher. La nuit même, à quelque heure que je rentrasse, je le trouvais à ma porte et il me disait bonsoir d'un brave regard et d'un hochement de queue. Chose curieuse, l'amitié qu'il avait pour moi était complètement désintéressée, car il ne mangeait pas de pain, la seule chose que, prenant mes repas au restaurant, je pusse lui offrir. Il n'avait pas son pareil par contre pour briser un os et le réduire en bouillie. Un moment arriva où je le vis moins. Il ne venait plus que rarement à ma rencontre et restait étendu toute la journée devant le petit café du coin, près de ses amis les *hamals* (4). Sa démarche était lourde et chancelante. J'appris qu'il était perclus de rhumatismes. C'était moi maintenant qui allais le voir et le caresser. Cependant ses traits s'altéraient, il vieillissait à vue d'œil. Un matin il ne me reconnut plus. Les *hamals* furent contents, car il ne les avait pas reconnus davantage. Le lendemain, il n'était plus à sa place habituelle. J'appris qu'au petit jour, en ouvrant ses volets, le *cafedji* l'avait trouvé mort et que le tombereau municipal venait d'emporter à la Marmara le bon gros Kapitan-Pacha qu'il était... Pauvre chien! Son fils lui succéda, une brave bête de chien aussi, mais qui marquait vis-à-vis de moi des dis-

(4) Portefaix turcs.

tances auxquelles son père ne m'avait pas habitué. Je lui donnais de temps en temps du pain en souvenir de mon vieil ami. En l'acceptant, il avait l'air de me faire une grâce. Je l'aimais bien quand même. Physiquement, c'était tout le portrait de son père et les *hamals,* pour qui l'observation des chiens constituait la grande distraction, m'affirmaient qu'il n'y avait pas là une ressemblance fortuite et qu'il était bien le fils de mon vieil ami.

III

LEUR VIE JOURNALIÈRE

Bien qu'il se fût couché à une heure avancée de la nuit, le chien de rue se levait tôt. Il allait et venait dans le quartier, levait la patte de droite et de gauche, furetait dans les tas d'ordures dans l'espoir d'y trouver un os oublié. Les *Kapoudjis* (5) et les *hamals* prenaient sur le pas des portes leur déjeuner du matin et, de-ci de-là, il bénéficiait d'un morceau de pain. Vers neuf heures, il s'étendait au milieu de la chaussée ou le long du trottoir. A moins que Cupidon n'intervînt, il ne se levait guère que lorsqu'il y était contraint par le fouet d'un cocher, la botte d'un passant ou encore en cas d'événement grave, violation du territoire par les chiens du quartier voisin, passage d'un chiffonnier ou d'un chien de chasse... Ces incidents très importants étaient souvent signalés par une sentinelle, placée à un croisement de rues ou sur une éminence d'où il était facile d'explorer le territoire national. Elle ne dormait que d'un œil, la sentinelle, et dès qu'un danger menaçait le groupe, elle poussait un cri d'alarme et tous d'accourir... A la tombée de la nuit, les chiens que la faim tourmentait devenaient nerveux et s'agitaient. C'était l'heure où les *Kapoudjis* avaient l'habitude de verser sur le bord des

(5) Concierges.

trottoirs les ordures ménagères accumulées pendant la journée dans les *ténékés*. Ce moment, les pauvres chiens l'attendaient avec impatience et il n'arrivait jamais assez tôt à leur gré. Aussi fallait-il les voir assemblés devant les portes des « bonnes maisons », surveillant les allées et venues du portier, scrutant du regard les vestibules et les couloirs. Lorsque le concierge était Turc, ils s'enhardissaient souvent jusqu'à franchir la porte et à témoigner de leur impatience par de plaintifs jappements. Dans une grande maison à appartements de la rue Mézarlik, j'ai connu un chien qui faisait mieux. Profitant de ce que la loge du *kapoudji* était en contrebas, il montait jusqu'au premier étage et je l'ai surpris un jour entre le 2e et le 3e. Celui-là était un tricheur. J'ai quelque raison de supposer qu'il songeait moins à renseigner ses camarades sur l'imminence du festin qu'à prélever dans les *ténékés* déposés sur les paliers le meilleur de leur repas... Enfin, voilà les *ténékés* qui descendent! Le concierge en les vidant produisait un bruit vibratoire caractéristique. Il résonnait dans la nuit et des points extrêmes du quartier faisait accourir les chiens à toute vitesse. Quelle déception souvent! De la cendre, quelques pelures d'oignon et beaucoup de coquilles d'huître! Oh! les visages contrits, les mines déconfites des pauvres chiens. Mais quelle joie parfois! Des carcasses de poulet, des têtes de mouton et tout un pilaf (6). Douce musique de Stamboul! On n'entendait plus que le bruit des mâchoires broyant les os en cadence... et, de temps en temps, un hurlement de douleur provoqué par un vigoureux coup de croc asséné à un camarade peu scrupuleux qui avait chipé la côtelette du voisin! Lorsqu'un repas était fini, un autre commençait à côté. Les chiens frustrés une première fois avaient

(6) C'était une croyance assez répandue à Constantinople que les chiens ne mangeaient pas la viande de porc et la séparaient, pour la rejeter, des autres déchets culinaires. Je dois dire que je n'ai jamais constaté le fait.

l'espoir de se rattraper. Le festin durait ainsi un quart d'heure, une demi-heure parfois avec ses hauts et ses bas, ses alternances de *ténékés* gras et de *ténékés* maigres. C'est à ce moment-là que l'arrivée d'un chien étranger était mal reçue! L'imprudent courait le risque d'être dévoré à son tour. J'ai vu toutefois à cette règle une exception assez curieuse. A mon arrivée à Constantinople, j'habitais une maison à appartements où demeurait également un chasseur avec son chien ou plutôt sa chienne. Le malheureux était désespéré, car il lui était impossible de faire prendre l'air à la pauvre bête. Peu galants, les chiens de rue se jetaient sur elle et la mordaient avec fureur. Mehmed, le portier, qui connaissait ses chiens, eut recours à un stratagème qui réussit parfaitement. Tous les soirs il rassemblait les *ténékés* du *han,* faisait sortir la chienne et alors seulement vidait le long du trottoir les restes de cuisine. Au bout de peu de jours, il se produisit dans l'esprit des chiens l'association d'idées que l'astucieux Mehmed avait escomptée. Quand la chienne descendait, ils comprenaient que les *ténékés* allaient suivre. Aussi était-ce à qui s'empresserait autour d'elle, lui ferait fête et, après avoir eu à défendre sa bête contre les crocs des chiens de rue, mon voisin le chasseur avait maintenant à la protéger contre leurs galanteries qu'ils eussent volontiers poussées à l'extrême... Leur repas terminé, les chiens mis en gaîté couraient, gambadaient, faisaient les fous. La plus grande partie de la nuit se passait en marches, contremarches et parfois en véritables sarabandes. C'était surtout pendant les nuits d'été, par les beaux clairs de lune de juin et de juillet qu'ils se livraient par les rues et par les places à leurs courses joyeuses, fort amusantes à observer. Parfois malheureusement ces ébats dégénéraient et finissaient en batailles rangées. Des luttes homériques duraient souvent jusqu'au matin, emplissant l'air d'aboiements assourdissants et privant de sommeil

tout un quartier. Les nuits d'orage chargées d'électricité, les nuits d'incendie où les allées et venues des pompiers dérangeaient les chiens et les excitaient, paraissaient avoir surtout ce peu enviable privilège.

IV

LEUR EXISTENCE SUIVANT LES SAISONS

L'été était de beaucoup la meilleure saison pour les chiens de rue. L'ombre n'était pas rare à Constantinople et il leur était facile de trouver un endroit où ils n'avaient pas à souffrir de la chaleur. En été du reste, leur paresse prenait des proportions à peine croyables et ils éprouvaient à se déranger une répugnance invincible. Ils ne souffraient guère davantage de la soif. Dans les quartiers turcs, on trouvait devant nombre de maisons de petites cuves en pierre où chaque matin des âmes compatissantes versaient la quantité d'eau nécessaire aux besoins de la journée. Dans les quartiers francs on n'avait pas de ces délicatesses, mais il y avait les prises d'eau municipales. Les chiens les connaissaient bien. Ils insinuaient leur langue autour de la plaque qui les recouvrait et arrivaient ainsi à laper une petite quantité d'eau. En général, il ne se passait pas longtemps sans qu'un bon Turc ne soulevât la plaque. Il y avait du reste des chiens qui, à l'aide de leur patte, s'acquittaient eux-mêmes de ce soin. On m'a affirmé que, devant le Lycée de Galata-Séraï, l'un d'eux remettait la plaque après avoir bu. Je n'ai pas été témoin du fait. Enfin, bien que chez les chiens de rue l'amour sommeillât rarement, l'été était la saison rose par excellence. De petites familles de 6, 7, 8 petits chiens s'étalaient partout, sur des paillassons, dans des caisses, sous des abris improvisés. Rien n'était gentil comme ces petites bêtes, à la mine éveillée, au regard déluré et

fripon. Il fallait les voir poursuivant leur maman cahin caha, en quête de bon lait. Elle se faisait d'abord un peu prier, la maman, puis bientôt, debout ou couchée, elle abandonnait avec une résignation comique ses mamelles à la nichée gloutonne.

Vers le mois de novembre, les chiens prenaient leur fourrure d'hiver, de longs poils qui les faisaient ressembler à des loups ou à des ours, et bientôt commençait la mauvaise saison pour ces pauvres bêtes. Aux premiers froids, on les voyait se mettre en boule afin d'offrir moins de prise au vent de la mer Noire; un peu plus tard, ils se réunissaient en masses compactes, sortes de phalanstères où ils se tenaient chaud les uns aux autres. Enfin, quand au dehors la pluie faisait rage ou que la neige couvrait le sol, il se passait un phénomène curieux. Les chiens disparaissaient et les rues de prendre un aspect inaccoutumé. Où étaient-ils donc? Partout où ils pouvaient trouver un semblant d'abri. Une maison en construction, un coin de cour, un bout de passage, une guérite, un panier, quelques planches... tout leur était bon. Dans les couloirs des brasseries, derrière les portes des grands *han*, ils se faisaient tout petits, tout petits, espérant qu'on ne les remarquerait pas. Puis, quand ils se sentaient vus, ils se faisaient humbles, bien humbles. Leur regard devenait suppliant : « De grâce, semblait-il dire, ne me renvoyez pas à la rue par un temps pareil. » Pauvres chiens! Un soir, passage Dandria, je vis l'un d'eux s'assurer que personne ne le remarquait, puis sauter dans un grand tonneau vide. Je me rappellerai toujours son effroi lorsque je montrai ma tête au sommet de sa cachette. « Eh! bien! oui, je suis en faute et de plus à ta merci... comment pourrais-je me défendre au fond de ce long tuyau?... Allons, j'ai de la chance, tu n'as pas l'air méchant. Mais éloigne-toi vite, n'attire pas l'attention sur moi. » Tous les soirs j'allai le voir dans son ermitage, je lui apportais du pain et cela dura jus-

qu'au jour où le tonneau se remplit d'eau et devint inhabitable pour ce nouveau Diogène.

V

L'ÉTERNEL FÉMININ

L'éternel féminin tenait dans la vie des chiens de rue la large place qu'il occupe dans l'existence des hommes. La grande majorité des inimitiés, des rixes, des batailles n'avait pas d'autre cause. Chez le chien, comme chez l'homme, il n'était pas rare de trouver chez deux individus de sexe différent un certain degré de fidélité réciproque, et, toujours comme beaucoup d'humains, un certain nombre de chiens avaient la prétention d'avoir une compagne pour eux tout seuls. Ils ne la quittaient pas des yeux, la suivaient partout, la protégeaient contre toute agression. Un camarade s'approchait-il d'elle et lui faisait-il quelque avance? Ils l'avertissaient par un grognement significatif qu'ils trouvaient sa galanterie déplacée. S'il persistait, c'était la guerre. A cette bataille, la chienne assistait d'ordinaire en spectatrice indifférente. Elle en suivait les péripéties d'un air détaché, comme si elle lui était étrangère, puis, devant les yeux même du vaincu, sans la moindre honte, elle se donnait au vainqueur. Quel manque de délicatesse! Ici comme ailleurs, les messieurs auraient été du reste mal venus à faire des reproches aux dames. Ils étaient très volages et il leur arrivait de *plaquer* leur moitié avec une désinvolture sans pareille. Un gros chien roux du quartier *Techvikié Djamissi*, à Nichan Tach, avait une liaison déjà ancienne avec une jeune chienne du même pelage. J'enlevai celle-ci à son affection pour les besoins d'une expérience. Le soir même, elle était remplacée par une chienne noire. Après une semaine, je rendis la liberté à la petite rousse et son premier mouvement fut de s'élancer vers son époux. Etendu près de sa nouvelle amie, il la reçut

avec une froideur glaciale, comme s'il ne l'avait jamais vue... Elle multiplia ses grâces, ses caresses. Plus elle insistait et moins il avait l'air de la reconnaître. Finalement, il lui signifia que la plaisanterie avait assez duré et montra les dents. L'infortunée petite rousse aperçut la négresse sa rivale et comprit. Renonçant à donner au quartier le spectacle toujours réjouissant d'une scène de jalousie, elle s'éloigna bien triste, puis elle prit le parti le plus sage qui était de chercher consolation ailleurs. Je ne tardai pas à la voir du dernier bien avec un gros chien noir... La leçon ne manquait pas de piquant.

Les infidélités conjugales n'étaient pas rares parmi les chiens de rue. Au temps de sa splendeur, le Kapitan-Pacha dont j'ai conté l'histoire connut l'amertume d'être trompé par sa meilleure amie. De cet air majestueux qui lui était habituel, il faisait sa petite promenade matinale lorsque tout à coup, au détour d'une rue, il la surprit dans une position qui — c'est bien le cas de le dire — ne lui laissait aucun doute sur l'étendue de son infortune. Son parti fut vite pris. Il fonça sur le coupable et lui sauta à la gorge. Celui-ci n'était pas un lâche. En dépit de l'infériorité où le mettait sa situation très particulière, il fit une belle défense. Ce fut une lutte épique. Un rassemblement se forma. Des *lustradjis* (7) tentèrent, à coups de tabouret, de séparer les combattants. Mais le Kapitan-Pacha était de ceux qui, en matière d'honneur, n'entendent pas plaisanterie. Chassé d'un côté, il revenait d'un autre et chaque fois il se jetait sur son adversaire avec une fureur nouvelle. La jeune Hélène finit par se détacher et par s'enfuir toute penaude aux confins du quartier. Cela simplifia les choses. Le beau Pâris reçut une raclée formidable qui dut lui ôter pour longtemps toute envie de recommencer. Lorsque, après l'avoir étendu sans force à ses pieds, Ménélas lui eut bien démontré son infériorité, il leva sur lui la patte,

(7) Cireurs de bottes.

l'arrosa copieusement, puis s'éloigna d'un air digne. Le soir même, je constatai qu'il avait pardonné à sa petite amie et s'était remis avec elle. C'était un Romain que ce chien!

Tous les chiens de rue n'étaient pas aussi farouches. Il y avait chez eux, comme chez l'homme, des maris complaisants qui toléraient parfaitement le partage. Je ne pourrais dire s'ils en retiraient quelque bénéfice... Enfin de vieux chiens que l'âge avait réduits à l'impuissance finissaient leurs jours en parfaits « voyeurs ». Tel fut le cas de mon brave ami le Kapitan-Pacha. Pendant les longs mois de maladie qui précédèrent sa mort, il eût été bien en peine de prouver son affection à l'une de ses anciennes connaissances. Il répondait à leurs agaceries par un regard désabusé qui en disait long sur ce point. Mais il prenait un plaisir extrême à voir s'ébattre devant lui de jeunes couples amoureux. Son regard alors retrouvait un peu de sa vivacité d'autrefois et se mettait à luire d'étrange façon. Les *hamals* le plaisantaient et lui faisaient honte de sa conduite, mais, en philosophe qui a beaucoup vu, il les regardait du coin de l'œil et semblait leur répondre : « Eh bien, et vous, les hommes... Vous verrez quand vous aurez mon âge! » N'avait-il pas raison? Les chiens de rue se comportent-ils en amour d'une façon bien différente de la nôtre? Ne retrouvons-nous pas chez eux la plupart de nos modes de réaction? De ces modes de réaction, j'ai indiqué les principaux. La comparaison pourrait être poussée plus loin. Mais il faudrait m'exprimer en latin qui « en ses mots brave l'honnêteté ». Passons...

VI

LES QUALITÉS DES CHIENS DE RUE

La solidarité, l'intelligence, la douceur, l'amour maternel poussé à ses extrêmes limites; le respect absolu de

la propriété humaine, telles étaient les principales qualités des chiens de rue. Leurs multiples querelles dont nous avons parlé n'empêchaient pas une étroite solidarité de régner parmi les chiens de Constantinople. Il était touchant de les voir respecter les os donnés à une chienne qui allaitait ses petits et lui faire place lorsqu'elle venait prendre sa part d'une distribution. Un chien avait-il été blessé? Bien vite, un camarade se présentait et léchait la plaie. Avait-il été frappé? Tous se liguaient contre l'agresseur. Ils le signalaient à la vindicte des camarades des autres quartiers. Sur son passage, ceux-ci aboyaient et montraient les dents absolument comme si un des leurs avait été victime. Du moment que l'intégrité du territoire était respectée, la même solidarité régnait entre chiens de quartiers différents et camarades d'une même zone.

L'intelligence des chiens de rue ressortait avec la plus grande netteté de l'habileté avec laquelle ils dépistaient la rage chez leurs congénères et organisaient autour d'eux un véritable cordon sanitaire (cette question sera étudiée plus loin), ainsi que des efforts qu'ils faisaient pour entrer en rapport avec les habitants de leur quartier, puis pour maintenir avec eux de cordiales relations. C'était d'ordinaire le soir qu'ils choisissaient pour lier connaissance. Ils guettaient la rentrée du bal ou du théâtre et profitaient de ce que le *kapoudji* faisait attendre ou de ce que la clef était longue à trouver pour se présenter. Ils agitaient la queue, poussaient de petits jappements, se couchaient à vos pieds, léchaient votre bottine... Bref, ils cherchaient de mille façons à se faire remarquer d'abord, à se faire bien accueillir ensuite. Vous leur donniez une petite tape d'amitié ou les caressiez du bout du pied. Peu importait. La connaissance était faite! Désormais vous étiez classé. Le chien accourait à votre rencontre le matin et vous le retrouviez à votre porte le soir lorsque vous rentriez. Reveniez-vous

d'un long voyage? Il vous reconnaissait de suite et témoignait, avec une exubérance souvent préjudiciable à la propreté de vos vêtements, du plaisir qu'il éprouvait à vous revoir. Le chien de rue était loin du reste d'être exclusif dans ses amitiés et c'est avec le plus grand empressement qu'il entrait en relation avec des personnes étrangères à son quartier. « Ami ou ennemi? » disait son regard lorsqu'on s'arrêtait auprès de lui. Il était vite fixé. Si c'était ennemi, il s'éloignait tristement. Si c'était ami, il se mettait sur le dos, les quatre pattes en l'air dans l'espoir d'une caresse; il faisait le beau de mille façons et finalement vous accompagnait jusqu'à sa frontière. Là il prenait congé et paraissait s'excuser de ne pouvoir aller plus loin. Pour peu qu'un morceau de pain eût scellé cette amitié naissante, il ne vous oubliait pas et, chaque fois que vous passiez dans sa rue, il venait se présenter et étaler ses grâces. Il était peu de quartiers de Péra ou de Stamboul où je n'eusse ainsi des amis fidèles qui, à plusieurs mois de distance souvent, me reconnaissaient et me faisaient les honneurs de leur territoire. Les chiens de rue avaient un véritable langage et ils se comprenaient entre eux de façon parfaite. L'aboiement banal « à la lune » était tout différent de celui qui signalait l'envahissement du quartier par un chien étranger. Le cri de douleur causé par le frôlement accidentel d'une roue de voiture ne ressemblait en rien au hurlement d'indignation que provoquait le coup de bâton du marin en goguette. Dès que ce hurlement très caractéristique se faisait entendre, les chiens se levaient comme mus par un ressort; ils accouraient sur le lieu de l'incident, se renseignaient auprès de la victime et s'élançaient à la poursuite de l'agresseur.

Il arrivait aussi aux chiens d'avoir entre eux des conversations suivies qui différaient bien peu des nôtres. Rien n'était plus intéressant que d'assister à ces dialogues. Avec un peu d'habitude on arrivait à les déchif-

frer parfaitement. Voici quelques-uns de ces entretiens, choisis au milieu du grand nombre de ceux qu'il m'a été possible de recueillir.

Devant le café du « Genio » à Galata, un chien était couché et paraissait d'humeur triste. Survient un congénère, la mine éveillée, la queue frétillante.

— Eh! quoi! frère, quelle tête d'enterrement ce matin!

— (Grognement.) Je te prie de me laisser tranquille. Quand j'ai des ennuis, j'aime être seul.

— Tu pourrais être poli...

— (Grognement plus accentué.) Pour la dernière fois, je te prie de me laisser tranquille.

— (Grognement pour grognement.) Ah! c'est ainsi que tu le prends, espèce de mauvais coucheur!

— (Le grognement devient menaçant.) Tu insistes? Cela va se gâter. Je te préviens.

— Si tu crois me faire peur...

— C'est toi qui l'auras voulu.

Les deux chiens se jettent l'un sur l'autre, se déchirent à belles dents et j'ai toutes les peines du monde à les séparer.

A Péra, devant le Cercle d'Orient, une voiture lancée à toute vitesse effleure la patte d'un jeune chien. Il y a plus de peur que de mal. Néanmoins, l'animal pousse des hurlements de désespoir. Aucun de ses congénères, couché sur les tas d'ordures voisins, ne s'y trompe et ne se dérange. Finalement, comme les cris ne cessent pas, une vieille chienne se décide.

— Eh bien! petit frère, qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi tout ce bruit?

— (Montrant sa patte.) Ma patte...

— (La vieille chienne regarde la patte.) Elle n'a rien, ta patte! Cela ne vaut pas la peine de faire tant de bruit! On voit que tu n'as pas l'habitude...

— Elle me fait mal, mal...

— Allons, tais-toi! Je vais te guérir. (Elle lèche la patte meurtrie.)

Le petit chien pousse encore quelques cris pour la forme, puis se tait.

— Eh! bien! tu vois! j'avais raison... Ce n'était rien! Une autre fois, petit galopin, tu voudras bien ne pas me déranger pour si peu!

Et de retourner à sa litière.

Dernier exemple. Un petit garçon se rendant à l'école lèche la confiture de sa tartine et jette le pain. Un chien s'élance et cherche du regard un coin paisible où il pourra se restaurer en sécurité. Un de ses congénères voit le manège.

— Part à deux, frère!

— (Grognement.) Point du tout, frère. C'est à moi qu'on a donné ce pain...

— (Grognement pour grognement.) Egoïste! Tu n'as pas honte de garder un aussi gros morceau pour toi tout seul?

— (Le grognement devient menaçant.) Je suis dans mon droit. Je défendrai mon droit.

— Une fois, deux fois!

— Non.

— Tu l'auras voulu!

Les deux animaux se jettent l'un sur l'autre et roulent dans la poussière. Dans l'ardeur de la lutte, le pain est oublié. Un troisième chien arrive, saisit le morceau et se sauve. La lutte continue. Quand elle est terminée, tous deux cherchent le morceau de pain, mais en vain et, simultanément :

— Hélas! il eût mieux valu nous entendre!

Une des particularités les plus intéressantes de l'intelligence des chiens de rue était la notion qu'ils avaient du temps. On raconte qu'au début de la circulation des wagons-restaurants, entre Buda-Pesth et Constantinople, ce service ne fonctionnait que trois fois par semaine; les

cuisiniers, très amusés par les chiens, conservaient pendant le voyage les reliefs des repas et, à partir de *Yédi Koulé* (8), les distribuaient le long de la voie. Bientôt les chiens connurent à merveille cette particularité. Trois fois par semaine, ils venaient attendre l'express et saluaient son arrivée par de joyeux jappements. Ils ne le confondaient avec aucun des trains qui circulaient sur la ligne.

Voici une anecdote moins ancienne et dont je garantis l'authenticité. Un négociant de Péra descendait chaque matin, le dimanche excepté, à son bureau de Galata et avait l'habitude d'apporter un morceau de pain à un gros chien noir qui, à la porte du *han*, attendait son arrivée avec impatience. Une semaine, ce négociant est obligé de descendre à son bureau un dimanche, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs années. Quelle est sa surprise de ne pas trouver le chien à sa place habituelle! Il s'inquiète, mais le *kapoudji* le rassure.

— Oh! monsieur! c'est aujourd'hui dimanche, le chien ne vous attend jamais le dimanche!

Notre homme veut en avoir le cœur net. Le dimanche suivant, il descend à Galata à l'heure accoutumée. Pas de chien. Il se met à sa recherche et celui-ci lui témoigne de façon non équivoque sa surprise de le voir ce jour-là.

La douceur des chiens de rue était bien rarement en défaut. Il était rigoureusement exact qu'ils ne mordaient presque jamais les personnes qui avaient marché sur eux sans le faire exprès. Il fallait voir ces braves chiens se prêter à toutes les fantaisies, à tous les caprices des enfants petits et grands. Dans les quartiers turcs où ils étaient traités en amis, les plaisanteries n'allaient jamais bien loin. Dans les quartiers francs, il n'en était pas toujours de même. C'est ainsi que je ne connaissais pas de plus bel ange de douceur que Spiro. Spiro était

(8) Le Château des Sept-Tours, situé à une extrémité des murs d'enceinte de la ville.

un gros chien blanc, bien connu des cochers et des cafetiers du boulevard des Petits Champs qui lui avaient donné son nom. Toute la journée, on le harcelait et on l'agaçait. Spiro par-ci! Et on lui tirait la queue ou les oreilles! Spiro par-là! Et un enfant se cramponnait à son cou et roulait avec lui sur le trottoir... Finalement, on suspendait une bouchée de pain bien haut, bien haut, à l'une des barres de fer de la grille du jardin des Petits Champs. Attrape, Spiro! Et Spiro de s'élancer sur la margelle de pierre d'abord, de se mettre debout sur les pattes de derrière ensuite et de sauter enfin sur le morceau de pain qu'après deux ou trois tentatives infructueuses, il finissait par décrocher et par avaler. Souvent le pain était remplacé par un bouchon ou par une boulette de papier. Le bon Spiro ne se fâchait jamais. Sa patience était inlassable.

Il n'y avait qu'une circonstance où le chien de rue montrait les dents, c'était quand il avait des petits. Alors seulement, il était bon de s'approcher doucement et avec quelques précautions oratoires, bien vite comprises du reste. Que dire de l'amour maternel de ces pauvres bêtes, sinon qu'il était de nature à émouvoir les cœurs les plus durs! Sur le bord du trottoir, la maman chien venait de mettre bas. Cinq ou six petits êtres étaient là, les yeux mi-clos et qui poussaient de plaintifs vagissements. Tout de suite, sa sollicitude s'éveillait. Le rassemblement qui s'était formé l'inquiétait. Elle regardait d'un air craintif le fils du *bacal* (9) et le garçon boucher et cherchait un endroit où elle serait plus tranquille. Bientôt elle l'avait trouvé. Il fallait la voir alors saisir avec une délicatesse infinie un de ses petits par les reins et le transporter dans sa gueule à l'endroit choisi. Elle le déposait bien doucement, puis, sans le perdre de vue, courait chercher le deuxième. Quel soulagement quand le déménagement était ter-

(9) Epicier.

miné, que le bacal avait rappelé sa progéniture et le boucher son apprenti!

Un matin, je passai de fort bonne heure Grande Rue de Galata. J'entendis tout à coup un boulanger qui, en ouvrant ses volets, poussait un juron formidable. Une chienne avait, je ne sais comment, trouvé le moyen de pénétrer nuitamment dans le magasin; elle y avait mis au monde six petits.

— *Heucht! kieupek!... Heucht! kieupek! Tchik déchari!* (10).

Mais le *kieupek* ne voulait rien savoir. Il entendait ses petits qui l'appelaient et, chassé d'un côté, il revenait d'un autre. L'infortuné boulanger n'arrivait pas à se débarrasser de lui. Bientôt un rassemblement se forma et les *hamals* arrivèrent. Leur parti fut vite pris.

— *Dour! Dour as adjik!* (11).

Ils avisèrent une vieille caisse, la garnirent d'un bon lit de fougère; avec plus de précautions qu'ils n'en eussent déployé à l'égard d'un service de Saxe, ils y déposèrent les petits chiens et emportèrent le tout. La maman suivait docile, mais pas très rassurée cependant. Son émoi ne fut pas de longue durée. La nichée fut installée dans un petit coin bien tranquille et je vins lui rendre visite le soir. La fougère avait été doublée d'une vieille couverture de laine. Par-dessus la caisse, une toile formait tente. Du pilaf et une écuelle d'eau avaient été déposés à proximité. Et sous l'œil attendri des *hamals*, la bonne mère donnait à téter à ses six petits chiens. La douce idylle que c'était!

L'amour maternel de ces pauvres bêtes était mis à une bien cruelle épreuve lorsque — chose fréquente, hélas! — l'un des petits venait à mourir. La maman avait peine à comprendre le malheur qui la frappait.

(10) Houss! Chien! Sors d'ici!
(11) Attends un peu!

Surprise de voir que la petite bête ne tétait plus, elle saisissait délicatement le cadavre et appliquait sa tête contre ses mamelles... Mais il était froid! Et elle le serrait contre elle pour le réchauffer. Il était malade peut-être! Et elle le léchait avec amour. Peine perdue! On voyait de pauvres mères garder ainsi plusieurs jours le cadavre de leur petit. L'amour paternel existait-il aussi? Ce n'est pas impossible. Toutefois, nous avouons n'avoir observé aucun fait permettant de l'affirmer.

Une autre qualité bien curieuse des chiens de rue était leur honnêteté, le respect qu'ils avaient de la propriété humaine. Ces malheureuses bêtes souffraient assez souvent de la faim! Je n'en veux pour preuve que les nombreux corps étrangers, pierres, bois, briques, qu'aux autopsies on rencontrait constamment dans leur estomac. Lorsque la disette se présentait, elles l'acceptaient avec une résignation touchante. Jamais elles n'avaient recours, pour calmer leur faim, au vol ou à la rapine. L'hiver, on voyait de pauvres chiens regarder d'un œil de convoitise les viandes appétissantes, les pains bien dorés qui s'offraient à leur portée. Ils n'avaient qu'un geste à faire pour les saisir et les emporter. L'impunité leur était assurée de façon à peu près certaine... Ce geste, ils ne le faisaient jamais et ce n'était pas un des points qui les rendaient le moins sympathiques. Les poules, si nombreuses dans les rues de Stamboul, étaient de leur part l'objet du même respect. Je crois qu'un chien de rue serait mort de faim plutôt que de se jeter sur l'un de ces volatiles... Il était toutefois un groupe de chiens qui était loin de mériter ces éloges. C'étaient les chiens du Pont de Karakeuï, jeté, comme on sait, entre Galata et Stamboul. Ceux-là étaient des voleurs. C'étaient même des professionnels du vol, car ils ne vivaient guère que de rapines. Le matin, ils observaient du coin de l'œil les acheteurs de simids (12) et

(12) Pâtisserie turque, voisine de nos bretzels.

de galettes. Ils avaient un flair spécial pour reconnaître les étrangers et les novices. Quand ils avaient choisi leur victime, ils la suivaient à deux pas et, dès qu'après avoir mordu à la pâtisserie elle laissait retomber son bras, ils s'approchaient, saisissaient délicatement dans leur gueule grande ouverte le plus qu'ils pouvaient du simid ou de la tartelette et s'enfuyaient au plus vite. La chose avait été faite avec tant d'art que, la plupart du temps, le volé ne s'apercevait du larcin qu'en portant une nouvelle fois son déjeuner à sa bouche. Rien n'était comique alors comme son ahurissement. Il cherchait des yeux le mystérieux larron et l'apercevait finalement contre la balustrade du pont, consommant son crime et regardant sa victime d'un air moqueur. Je me souviendrai toujours de l'effarement et de l'indignation à la fois d'un brave *hadji* (13) du Caucase (une victime toute désignée pour nos voleurs) qu'un chien avait ainsi soulagé d'une belle galette bien dorée et bien feuilletée. Son premier mouvement avait été de s'élancer à la poursuite du coupable, puis, à la réflexion, il s'était dit : « A quoi bon? Pourrai-je manger ma galette maintenant qu'elle a passé par la bouche de ce chien? » Et il avait continué sa route. Neuf fois sur dix, les choses se passaient ainsi, et, à peu près sûrs de l'impunité, les chiens du pont recommençaient chaque matin leur petit manège. Ne soyons pas trop sévères pour eux! Le pont de Karakeuï n'était-il pas un des champs d'action préférés des voleurs à deux pattes? Et bien souvent les *mémours* (14) à blouse blanche, chargés de percevoir le péage ne possédaient-ils pas, après quelques mois de ce métier, *konak* à Nichan-Tach et *yali* au Bosphore?

Nous signalerons en terminant une affinité bien mystérieuse à coup sûr, mais extrêmement curieuse, entre les chiens de rue et les médecins. Le Dr Mavroyenni

(13) Pèlerin de La Mecque.
(14) Employés.

Pacha raconte qu'un jour il trouva à sa porte un chien du quartier à qui une voiture avait brisé le tibia. Il levait sur lui des yeux suppliants. Mavroyenni réduisit la fracture, posa un appareil et donna l'hospitalité au chien jusqu'à sa complète guérison. Celle-ci obtenue, l'animal retourna à la rue. A quelque distance de là, quelle ne fut pas la surprise de notre confrère en retrouvant à sa porte son chien accompagné d'un congénère à qui un accident identique était survenu. Nouvel appareil, nouvelle adoption et nouvelle guérison. De ce fait, je rapprocherai le suivant. Il m'a été rapporté par un distingué pharmacien de Scutari, M. Théagène Akestoridis. Un chien littéralement éventré par une voiture se traîna jusqu'à la pharmacie en implorant par ses regards et ses gémissements aide et assistance. Des sutures furent pratiquées et l'animal guérit parfaitement.

Tous les membres du corps médical n'inspiraient pas, hélas! à nos braves chiens, la même confiance et c'était parfaitement compréhensible. C'est ainsi que l'excellent Dr Chakir Pacha, professeur de physiologie à l'Ecole de Médecine, était pour eux l'objet d'une méfiance des plus accusée et des plus légitime. Lorsque l'Ecole se trouvait à la Pointe du Séraï, les chiens très nombreux et très familiers en cet endroit se sauvaient avec un empressement comique dès qu'ils voyaient poindre le fez de son garçon de laboratoire. Le malheureux ne parvenait à capturer un chien qu'en alliant la patience d'un Bénédictin à la ruse d'un apache. Encore se faisait-il mordre et cela si souvent qu'il vint un jour demander à subir préventivement le traitement antirabique! Nos braves chiens avaient remarqué que bien peu de leurs congénères sortaient vivants du laboratoire de Chakir et ceux à qui pareille chance était échue avaient certainement fait un récit peu engageant des tribulations auxquelles ils avaient été soumis.

VII

LEURS DÉFAUTS

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des qualités des chiens. Est-ce à dire qu'ils étaient sans défaut? Non certes, mais ceux-ci étaient bien insignifiants. Lorsque nous les entendions exploiter contre eux, nous étions tenté de dire : aux qualités qu'on exige des chiens de rue, quel homme serait digne d'être chien? Le grand grief du Pérote (15) et de l'étranger était que le chien ne se dérangeait jamais pour leur céder la place. Aux heures et aux endroits où la circulation était la plus intense, il était couché en travers du trottoir. Jamais il ne se levait. Il fallait l'enjamber, faire un détour ou le déloger à coups de pied. Encore, dans ce dernier cas, tardait-il rarement plus d'une ou de deux minutes à venir se recoucher exactement au même endroit. Il y avait là quelque chose d'étrange. Comment le chien de rue, si intelligent par ailleurs, persistait-il depuis des années et des années, en dépit de bourrades de toute sorte, à s'étendre sur les chaussées les plus fréquentées, à occuper les trottoirs où la foule était le plus dense? Son intelligence ici était-elle en défaut? Nous ne le croyons pas. A notre avis, c'était une leçon qu'en ne se dérangeant pas, le chien donnait à tous : Chrétiens d'Orient si prompts à oublier qu'à Constantinople ils étaient des vaincus, Européens si disposés à « se sentir chez eux », Turcs même dont la conquête datait seulement de quelques siècles : « Ce n'est pas à nous à nous déranger pour toi, foule cosmopolite! Nous datons d'une époque où il n'était question d'aucun des peuples qui te composent. Nous sommes partis de l'Arabie avec les premiers conquérants arabes et c'est à leur suite que nous

(15) Habitant de Péra. Il s'attachait autrefois à ce terme un certain sens péjoratif.

avons pénétré ici... C'est à toi à nous céder le pas! » Voilà ce que voulait exprimer le chien de rue lorsqu'il obligeait à faire un détour dans la boue ou la poussière... A cela que répondre?...

Les chiens étaient craintifs : on les mettait en fuite en leur montrant une pierre, un bâton ou en les regardant d'une certain façon; ils étaient peu résistants à la douleur et souvent pour fort peu de chose poussaient des cris à fendre l'âme; ils étaient jaloux les uns des autres : si vous carressiez l'un d'eux, tous venaient prétendre à la même faveur. Ils avaient une tendance déplorable à exprimer leur sympathie en se dressant contre vous et en appuyant sur vos vêtements leurs grosses pattes sales. Il y avait des nuits — assez rares du reste — où leurs aboiements rendaient le sommeil difficile. Je passe rapidement sur ces griefs secondaires pour arriver au grand reproche : le spectacle déplorable que certaines attitudes offraient à la jeunesse en plein boulevard des Petits Champs ou même — horresco referens — sur le « Trottoir » de la Grande Rue de Péra! Qu'il me soit permis, ici encore, de présenter la défense des chiens. Etait-ce la faute de ces pauvres bêtes si une particularité anatomique fort gênante rendait si laborieux chez elles un dernier temps qui, partout ailleurs, s'effectue... de lui-même pour ainsi dire? Etait-il juste de leur en faire un grief? N'étaient-elles pas de ce fait assez malheureuses déjà? De quelles mésaventures n'était-elle pas l'origine?... Près de l'Hôtel Royal s'étendait une petite place d'où on jouissait d'une vue superbe sur Kassim Pacha et la Corne d'Or. De nombreux chiens y avaient élu domicile. Pendant tout un été, j'allais le soir leur distribuer du pain. En disant « leur distribuer », j'exagère quelque peu. Il y avait un gros chien noir, tellement vif, tellement adroit qu'il arrivait chaque fois à s'attribuer la plus large part du souper. D'un regard singulièrement intelligent, il suivait mes moindres gestes

et dès que ma main avait abandonné un morceau il sautait et l'attrapait au vol. Souvent j'essayais de le tromper, mais presque toujours il me dépistait et j'en étais pour mes frais d'imagination. Or un soir — fâcheuse coïncidence! — je le trouvai précisément dans une de ces situations ridicules auxquelles j'ai fait allusion. On juge de son émoi lorsqu'il me vit arriver. En vain fit-il d'héroïques efforts pour se dégager. Peine perdue! En vain essaya-t-il d'entraîner sa partenaire vers le lieu du festin. Peine perdue! Tout mouvement qu'il faisait entraînait de la part de cette bête peu intelligente un mouvement en sens inverse! Le malheureux chien dut assister au repas de ses camarades en simple spectateur. Il le leur fit du reste payer cher le lendemain! Ce supplice de Tantale se reproduisait, hélas! assez souvent pour ces pauvres bêtes. Malheur à celles que Cupidon blessait à l'heure où les *kapoudji* vidaient sur le pas des portes avec le contenu des *ténékés* le repas du soir. C'était la faim en perspective pour la nuit et le lendemain.

VIII

LEURS ENNEMIS

Ainsi que nous venons de le laisser entrevoir, les chiens de rue avaient des ennemis. Comme s'il ne suffisait pas à ces malheureuses bêtes d'avoir à lutter contre la faim et les intempéries, elles devaient encore se défendre contre les hommes.

Les chiffonniers n'étaient pas redoutables. Le soir, lorsque les chiens étaient mollement étendus sur les tas d'ordures, ils les dérangeaient, les forçant simplement à se lever du bout de leur crochet. Comme cette petite scène se renouvelait tous les jours, les chiens la tenaient cependant pour particulièrement désagréable. Dès qu'ils apercevaient la lanterne du gêneur, ils poussaient des

grognements peu engageants dans l'espoir de l'éloigner. Celui-ci ne se laissait nullement intimider. Ils se levaient alors à contre-cœur et se vengaient en aboyant avec rage. Si, pendant le jour, un chiffonnier venait à traverser la rue, ils le reconnaissaient parfaitement. Quelque nombreuses que fussent les hottes à Constantinople, ils ne confondaient la sienne avec aucune autre et ils témoignaient par de longs aboiements de l'antipathie qu'elle leur inspirait.

Les cochers étaient plus à craindre, pas les Turcs dont la constante préoccupation était de n'écraser aucun chien, mais les chrétiens qui n'y regardaient pas de si près. Que de pattes brisées, que de côtes enfoncées, que de boiteux et d'estropiés ils avaient à leur actif !

D'une façon générale, les Levantins méprisaient les chiens de rue. Il était de mauvais ton de s'intéresser à des bêtes si communes qui ne coûtaient pas cher et ne touchaient au Corps diplomatique par aucun côté. Toutefois, ils ne les détestaient pas. Leur méchanceté allait rarement au delà d'un coup de pied administré à un paresseux qui refusait de se déranger.

Au moins dans les premiers temps de leur séjour, tant qu'ils n'étaient pas levantinisés, les étrangers avaient plutôt pour les chiens de la sympathie. Il était toutefois une circonstance où ils étaient éminemment dangereux. C'était quand, par un malheureux hasard, ils se faisaient mordre. L'agent de police était saisi du fait et immédiatement il avait conscience de la responsabilité qui lui incombait. Un chien de rue avait mordu M. X. ou M. Y., régis l'un et l'autre par les « Capitulations » ! Pourvu, grand Dieu ! que ce ne soit pas le point de départ d'un incident diplomatique et que la guerre puisse être évitée ! Sous Mahmoud II, le bannissement des chiens dans l'île de Proti n'avait-il pas été déterminé par l'entrain avec lequel ils avaient mordu un Anglais ivre... lequel du reste les avait furieusement battus ? Le

mieux était d'étouffer ces affaires-là dans l'œuf et pour cela il n'y avait qu'un moyen, tuer le chien! La pauvre bête mourait victime de cet excès de zèle, et parfois le mordu devait subir le traitement antirabique dans l'impossibilité où on était d'éliminer à coup sûr la rage, chez un animal qui n'avait pas été observé vivant.

Cependant, les véritables ennemis des chiens étaient les Arméniens. De cette haine je n'ai pu démêler clairement les motifs. Existait-il, comme on me l'a affirmé, dans le bas peuple grégorien, une vague croyance à la métempsychose en vertu de laquelle un Arménien espérait frapper un Turc en frappant un chien?... Je ne sais. Toujours est-il que les Arméniens ne pouvaient souffrir les chiens de rue... Karabet et Kirkor se promènent à Pancaldi (16). De ce regard spécial « qui n'est pas franc tous les jours », ils s'assurent qu'aucun Turc ne les voit et ils administrent à un malheureux chien étendu là bien tranquillement un formidable coup de pied. La pauvre bête s'enfuit en poussant des cris atroces. Kirkor et Karabet poursuivent leur route avec la satisfaction du devoir accompli... Les nichées de petits chiens n'avaient pas de pires ennemis. Ils détruisaient toutes celles qu'ils pouvaient. Comme je reprochais un jour sa cruauté à un savetier qui, à ma connaissance, en était à son cinquième exploit, je subis une leçon d'hygiène...

J'ai gardé pour la fin une dernière classe de gens dont les chiens de rue avaient parfois, quoique rarement je crois, lieu de se méfier : les bouchers! L'accusation portée ici contre eux est grave : convertir en hachis et en saucisses la chair du meilleur ami de l'homme! Un soir de *Ramazan* (17), j'étais allé me promener au Grand Bazar. La nuit tombait; déjà le canon s'était fait entendre et les rues étaient à peu près vides de Musulmans, attablés présentement autour des *iftars* (18). Devant une

(16) Faubourg de Constantinople, habité par de nombreux Arméniens.
(17) Carême turc correspondant au Ramadan arabe.
(18) Repas qui marque la fin du jeûne.

boutique dont les volets étaient hermétiquement clos, j'aperçus un rassemblement. Je m'informai et j'appris que, dans un but que j'étais loin de soupçonner, un boucher grec avait attiré chez lui le « Kapitan Pacha » du quartier ! Celui-ci se défendait vigoureusement. On entendait le bruit d'une lutte. Une patrouille vint à passer qui fit ouvrir incontinent. Bientôt, au milieu de l'hilarité générale, un gros chien s'élançait. L'astucieux commerçant fut conduit au poste. Je n'ai pas connu les explications qu'il y fournit, mais, depuis cet incident, je me suis toujours méfié quelque peu des hachis de viande à Constantinople.

IX

LEURS AMIS

En regard de tant d'ennemis, les chiens de rue n'avaient guère d'autres amis que les Turcs. Les chiens étaient cependant tenus pour impurs par la religion musulmane. Les Turcs les caressaient peu et ne les admettaient pas à l'intérieur des habitations. Ils les protégeaient en tant qu'animaux faibles et sans défense, ainsi que le prescrit le Coran. Le pauvre *hamal* partageait avec le chien de rue son frugal repas. Un événement heureux était-il survenu au jeune bey? Avait-il été élevé d'un grade? Avait-il reçu une décoration? Il faisait faire une ample distribution de pain aux chiens du quartier. L'hiver, lorsque soufflait le vent de la Mer Noire ou que la neige couvrait les rues, c'était le *kapoudji* turc qui faisait semblant de ne pas voir les pauvres chiens abrités derrière sa porte. Le portier chrétien, lui, les chassait à coups de pied. Lorsque la maman chien avait donné le jour à une petite famille, c'était fête pour tout le monde dans les lointains quartiers de Stamboul. C'était à qui lui apporterait une caisse, de la paille, des couvertures, c'était à qui lui édifierait un abri, une niche. Les enfants ne la laissaient

manquer de rien et, tant que durait l'allaitement, ils se privaient pour elle d'une partie de leur goûter.

La bonté des Turcs à l'égard des chiens revêtait souvent les formes les plus délicates et les plus touchantes. A la porte du Vieux Séraï, un soldat montait la garde; un pauvre chien galeux s'approche frétillant de la queue et essayant de faire des grâces. Le soldat le regarde avec pitié; il tire de sa poche une vieille bourse qui paraissait bien peu garnie, achète un gros pain et le distribue à l'animal affamé. Au mois de mai 1906, de nombreux chiens furent empoisonnés à Péra sans que les auteurs de ce lâche attentat aient pu, je crois, être découverts. Comme je sortais de chez moi un matin, la rue Asmali-Medjid était jonchée de malheureuses bêtes mortes ou agonisantes. De très pauvres gens, des *cafedjis* ambulants, des *hamals,* étaient occupés à faire avaler de force aux malades du yoghourt à titre de contre-poison, pensaient-ils. Les chiens qui souffraient le martyre ne comprenaient pas qu'on tentait quelque chose pour les sauver; parfois ils mordaient ceux qui les soignaient, mais ceux-ci ne se rebutaient pas et persistaient dans leurs efforts thérapeutiques.

Un fonctionnaire turc avait été grièvement mordu par un chien de rue; je le priai de m'apporter l'animal, afin que je le misse en observation pendant une semaine, ainsi qu'il est de règle. « Cela va vous causer bien du dérangement, me dit-il. C'est une chienne. Elle a cinq petits qui tettent encore et ne sont pas en âge de se passer de leur mère. » Je ne voulus pas me montrer moins pitoyable que ce brave homme et l'Institut Pasteur abrita pendant huit jours toute la petite famille. Une autre fois, c'est de Beïcos, c'est-à-dire de l'extrémité du Bosphore, qu'un pauvre Turc m'apporta avec ses six petits une chienne qui l'avait mordu. Il ne lui était pas venu un instant à l'idée qu'en amenant la mère seule, il s'épargnait bien des tracas et bien des frais.

Un trait encore pour finir. Un avocat avait été mordu sur la côte d'Asie ,non loin d'Haidar Pacha. Je le priai de m'amener le chien. Il dut parlementer longuement avec les *hamals* du quartier, qui ne voulaient pas se séparer de leur ami à quatre pattes. Finalement ils cédèrent, mais ils me déléguèrent un des leurs et je dus prendre l'engagement formel d'observer simplement le chien et de ne me livrer sur lui à aucune expérience. Une semaine plus tard, jour pour jour, heure pour heure, le délégué des *hamals* d'Haidar Pacha revenait à l'Institut. Il mettait « son chien » dans un panier, le panier sur son dos et, par delà la Marmara, ramenait l'animal à son quartier.

Une conséquence de cette commisération était que les Turcs n'aimaient pas ceux qui brutalisaient les chiens. « Pourquoi frappes-tu ce chien? Quel mal a-t-il fait? » demandaient-ils à l'étranger qui donnait un coup de canne ou un coup de pied à l'un de ces animaux. Beaucoup croyaient du reste que tuer un chien était s'exposer à la colère divine. Témoin le fait suivant, bien connu à Péra. Il y a quelques années, l'ambassadrice d'une grande puissance se trouvait dangereusement malade et les aboiements contribuaient à rendre plus pénibles ses nuits d'insomnie. L'ambassadeur fit semer autour du palais des boulettes de strychnine; le lendemain, des cadavres de toutes couleurs, blancs, gris, jaunes, noirs, jonchaient le sol. A cette vue, l'imam de la petite mosquée voisine entra dans une violente colère : « L'ambassadeur a fait tuer les chiens, s'écria-t-il, cela lui portera malheur! » Et il lança contre lui une sorte d'anathème. Le fait fut rapporté au ministre qui sourit d'un air élégant et sceptique. Une heure plus tard, il tombait si malheureusement qu'il se fracturait la jambe. Pendant les longues semaines de son immobilisation, il put méditer à loisir la curieuse prédiction dont il avait été l'objet.

Dans une circonstance analogue, je fus plus heureux.

Dès mon arrivée à Constantinople, je me préoccupai d'étudier la rage chez les chiens de rue. Une des premières questions qui se posèrent fut de savoir si ces animaux jouissaient ou non d'un certain degré d'immunité. J'inoculai donc comparativement des chiens de Constantinople et des chiens de Vienne. Je commis la faute de prendre mes sujets d'expériences dans les environs immédiats du laboratoire. Ce fut dans le quartier une émotion considérable. Je reçus la visite de l'imam : « Vos gens, me dit-il, m'ont pris mon chien, un chien auquel je donne du pain depuis dix ans, qui vient à moi le matin lorsque je sors et le soir lorsque je rentre, un chien qui a connu mes enfants tout petits et qui joue avec eux depuis leur bas âge. Je vous prie de me le rendre. » Hélas! la pauvre bête avait reçu la veille du virus rabique dans l'œil; il m'était impossible d'accéder à ce désir. J'expliquai la situation, mais ne parvins pas à entraîner la conviction « Rendez-moi mon chien! Il y a dix ans que je l'ai! Rendez-le-moi! » — « Mais il va prendre la rage! » — « Je veux mon chien! » Bientôt la discussion s'envenima et l'Imam partit fâché. — « Que la malédiction d'Allah soit sur vous! » s'écria-t-il en me quittant. Je connaissais l'anecdote précédente; pendant plusieurs jours je fus loin d'être tranquille et marchai avec les plus grandes précautions. Fort heureusement, j'en fus quitte pour la peur. Depuis cet incident, je renonçai complètement à prendre des chiens dans mon quartier.

X

LES CHIENS DE RUE ET LA RAGE

Nous avons vu qu'on pouvait évaluer à soixante ou quatre-vingt mille le nombre des chiens de rue. Logiquement, on serait en droit d'en déduire qu'à Constantinople la rage était fréquente. Il n'en était rien. Le nombre

des Constantinopolitains obligés de suivre le traitement antirabique ne dépassait pas annuellement 200 tandis que celui des provinciaux était quatre ou cinq fois plus élevé (19). Pourquoi cette rareté? Etait-elle due à une immunité des chiens de rue? Non. Dès notre arrivée en Turquie, nous avons, ainsi que nous venons de le dire, inoculé, dans des conditions rigoureusement identiques, des chiens de Constantinople et des chiens que nous avions fait venir de Vienne. La proportion des atteintes et des survies s'est montrée la même dans les deux cas. On sait que, chez le chien, la rage se présente sous deux formes principales, la forme furieuse bien connue et la forme paralytique, celle-ci se prêtant naturellement bien moins que celle-là à la diffusion de la maladie. La rareté de la rage chez les chiens de rue était-elle due à la prédominance de la forme paralytique? Certainement non. La rage furieuse était chez eux deux fois plus fréquente que l'autre et même la rage paralytique était plus rare à Constantinople qu'à Paris. Serait-ce donc que le virus des rues de Constantinople était atténué par rapport au virus rabique européen? Il était plus actif au contraire! Il tuait les lapins par inoculation intracérébrale après une incubation moyenne de quatorze jours, alors qu'à Paris, d'après une statistique aimablement communiquée par M. Martel, le jour moyen était le vingt et unième. Nombre des chiens, prédominance de la forme furieuse, renforcement du virus, tout semblait ainsi réuni pour réaliser la fréquence de la maladie. Or, on observait exactement l'inverse. C'est, croyons-nous, aux mœurs très particulières des chiens de rue, à leur répartition sévèrement maintenue en groupes distincts et aussi à leur instinct subtil qui les portait à fuir leur congénère atteint de rage, qu'il fallait demander l'explication de ce curieux paradoxe. Ainsi

(19) P. Remlinger : *La Rage et le Traitement antirabique à Constantinople*, « Annales de l'Institut Pasteur », août 1909.

que nous l'avons vu, les chiens « errants » n'étaient errants que relativement. Ils étaient répartis par segments de rues, segments d'autant plus étroits que la densité de la population était plus considérable, c'est-à-dire que la quantité des déchets alimentaires était plus abondante. Même atteints de rage, les chiens demeuraient dans la zone où ils étaient nés, où s'était écoulée leur vie et il leur était impossible d'aller, par leurs morsures, répandre la maladie dans les différents quartiers. Dans un même quartier, la transmission de l'affection était rendue difficile par le merveilleux instinct de ces animaux qui les portait à éviter leurs congénères malades et à les isoler du reste de la communauté. Ceci même aurait rendu vraisemblablement sans grand danger le fait que d'aventure un chien serait sorti de son secteur et aurait tenté d'errer par la ville. L'animal enragé était-il terré dans quelque coin? Ses camarades évitaient avec le plus grand soin de s'approcher de lui et ils s'abstenaient totalement de venir le flairer ou lui chercher noise. Le malade faisait-il mine de quitter sa retraite? Ses congénères aboyaient contre lui de façon menaçante et, tout en se tenant à distance respectueuse, arrivaient à l'effrayer et à lui faire regagner sa cachette. Rompant ainsi toute relation avec l'animal enragé, organisant autour de lui une sorte de « quarantaine » des plus sévère, les chiens de rue n'étaient mordus qu'exceptionnellement. Seuls les très jeunes chiens se départaient de ces précautions. D'où le rôle important qu'ils jouaient dans la transmission de la maladie (20)... Une particularité de nature à rendre les morsures plus rares encore — et moins dangereuses — était que la rage furieuse paraissait chez le chien de rue — si toutefois on peut s'exprimer ainsi — *moins furieuse* que la rage furieuse classique dont elle présentait cependant au

(20) P. Remlinger : *La Rage chez les très jeunes chiens*, « Revue Générale de Médecine Vétérinaire », 1er décembre 1908.

complet tous les symptômes. Si, ici encore, on met à part les très jeunes chiens qui, eux, faisaient parfois d'assez nombreuses victimes, il était exceptionnel que, même enragé, un chien de rue mordît plus d'une ou de deux personnes. Il mordait une seule fois, presque toujours aux membres inférieurs et ne s'acharnait jamais. Au contraire, à Constantinople même, les morsures des chiens de chasse et des chiens de maison étaient fréquemment multiples et graves. Faut-il voir dans ces particularités une conséquence de la grande bonté, de l'extrême douceur des chiens de rue, bonté, douceur persistant dans une certaine mesure jusqu'au cours de cette terrible maladie qu'est la rage? Nous serions assez disposé à le croire. Quoi qu'il en soit, c'est dans les mœurs si particulières de ces animaux plutôt que dans des modifications du virus ou de la maladie elle-même qu'il fallait chercher, croyons-nous, la cause de la grande rareté de la rage à Constantinople.

XI

L'EXTERMINATION DES CHIENS EN 1909

Et maintenant il me faut essayer de décrire la tragédie finale, l'horrible drame qui, en moins de quinze jours, priva les rues de leurs hôtes si sympathiques. Dans cette extermination des chiens, la morale et l'hygiène n'intervinrent en rien. L'absence de contrainte avec laquelle ils se livraient à leurs ébats amoureux, le rôle d'initiateurs à l'égard de la jeunesse que leur reprochaient quelques personnes; la souillure de la chaussée par les excréments ou par la dissémination des ordures ménagères; l'insomnie provoquée — chez les malades ou les étrangers tout au moins — par les aboiements; les différentes maladies qu'ils étaient susceptibles de propager, les kystes hydatiques, la tuberculose, la rage même n'entrèrent nullement en ligne de compte. Les

malheureuses bêtes furent anéanties parce que, par une de ces bouffonneries dont la politique est coutumière, on s'avisa de voir en elles — chose à peine croyable! — la personnification, le symbole de l'ancien régime turc.

Le parti politique qui, en 1908, avait renversé Abdul Hamid était assez peu préparé à prendre le pouvoir et le moins qu'on puisse dire est que le Comité Union et Progrès avait plus de prétention que de talent. La *Réorganisation* des Ministères avait simplement consisté à mettre Mohamed à la place de Mehmed ou Mehmed à la place de Mohamed; les errements du passé continuaient; dans tous les services le flottement était grand et exploité par les partisans encore nombreux de l'ancien régime. Il fallait faire quelque chose, frapper un grand coup, montrer aux Turcs hésitants et aux étrangers sceptiques qu'il y avait vraiment quelque chose de changé à Constantinople.

Haro sur les chiens!
Ces pelés, ces galeux d'où venait tout le mal!

Leur présence dans les rues n'était-elle pas un symbole d'obscurantisme, de réaction? Quelle réforme serait plus accessible à toutes les intelligences, plus propre à frapper les imaginations, plus facile surtout à réaliser que le changement radical dans la physionomie de la ville obtenu par la suppression de ces animaux historiques! Mahmoud II le Réformateur, dont volontiers les Jeunes Turcs invoquaient le souvenir, avait déjà essayé en effet de détruire les chiens en les déportant dans une île de la Marmara. C'était parce qu'ils avaient à moitié dévoré un touriste anglais qui les avait battus... Peu importait. Le fait à retenir était que la Russie ayant, à quelque temps de là, déclaré la guerre à la Turquie, la population excitée par le parti hostile aux réformes s'était empressée d'attribuer à cet ostracisme les revers de l'armée ottomane. Bientôt des bateliers étaient allés cher-

cher les exilés et les avaient ramenés en triomphe. Une année plus tard, il y avait dans les rues autant de chiens que par le passé et, depuis cette époque, ils étaient demeurés intangibles. La présence de ces animaux était donc bien un symbole de réaction et les partisans de leur maintien ne pouvaient se recruter que parmi les ennemis du nouveau régime. S'attaquer à la superstition ridicule qui faisait des chiens des fétiches était de tous points conforme aux idées de progrès et de pensée libre dont s'enorgueillissait la Jeune Turquie, et heurter quelque peu le sentiment populaire n'était pas un mauvais moyen d'affirmer sa force et sa puissance. Il fallait donc reprendre la grande idée de Mahmoud, mais choisir pour la déportation un îlot plus étroit, afin que la survie des exilés fût moins longue, et interdire sous peine de châtiments exemplaires toute tentative de ravitaillement ou de rapatriement. Au surplus, l'affaire serait menée rondement comme l'avait été la marche sur Constantinople.

Je compris vite que la décision gouvernementale était irrévocable, qu'essayer de la combattre était s'exposer à d'injurieux soupçons et se compromettre inutilement. Je me demandai par contre s'il n'existait pas, pour *décaniser* la ville, un moyen plus discret et moins barbare que la déportation dans une île déserte. Avec sa peau, ses poils, ses os, sa graisse, ses muscles, ses matières albuminoïdes en général, son intestin même, la valeur marchande d'un chien de rue était de 3 à 4 francs. Il y avait en ville de 60.000 à 80.000 chiens. Ils représentaient donc un capital de 200 à 300.000 francs (21). N'était-il pas possible de confier, après adjudication, la

(21) Puisque nous abordons le côté économique de la question des chiens de rue, on nous permettra de mentionner que, chaque année, Constantinople exportait dans la seule Amérique, pour les besoins de l'industrie gantière, 12.000 sacs d'excréments de 60 kilos chacun. Les 100 kilos étant payés 35 francs, c'est 250.000 francs environ qui, annuellement, revenaient à la ville. Près d'un millier de personnes, ramasseurs et *grossistes*, vivaient à Constantinople de ce petit commerce.

5

décanisation à un concessionnaire qui, en différents points de la banlieue, installerait des clos d'equarissage économiques? Ceux-ci comprendraient une chambre hermétique communiquant avec la canalisation du gaz et un atelier de dépeçage pourvu de ce qui était nécessaire pour le traitement des produits utilisables de l'animal. Les chiens seraient appréhendés la nuit discrètement et transportés à pied d'œuvre dans des voitures du modèle des fourrières européennes. Dix clos d'équarissage pourraient chacun traiter par jour une centaine de chiens. En deux mois la décanisation était terminée et l'opération procurait à la ville un bénéfice qui était affecté à des œuvres de bienfaisance (22). J'adressai dans ce sens un rapport au Conseil d'Hygiène. La discussion ne fut pas longue. La Jeune Turquie avait-elle besoin d'un étranger pour lui donner des conseils? Ayant trouvé pour la ville une source de revenu, le dit étranger ne réclamerait-il pas pour lui, conformément du reste à la loi, 10 % de ce revenu? Qui sait, si, en outre, il n'avait pas déjà partie liée avec un adjudicataire, étranger aussi naturellement? Je passe sur un certain nombre d'autres aménités. Mon rapport ne fut pas pris en considération et c'est à la manière la plus forte qu'il fut décidé de recourir.

On commença par détruire les portées. Les malheureuses petites bêtes étaient enlevées aux mamans chiens, attirées à l'écart par l'appât d'un morceau de pain et, toutes vagissantes, entassées pêle-mêle dans de grands sacs qui étaient descendus au port, jetés dans des mahonnes et vidés de leur contenu au large de la Marmara. Lorsque, après deux ou trois jours, toutes les nichées eurent été anéanties, on s'attaqua aux adultes. Escortés par des agents de police, encadrés par des soldats le fusil sur l'épaule, des hommes appartenant à la

(22) Pour plus de détails, voir : P. Remlinger, *La Décanisation à Constantinople*, « L'Hygiène générale et appliquée », mars 1910.

lie de la population — sorte de *touloumbadjis* (23) — parcouraient la ville en tous sens et s'emparaient des chiens qu'ils emprisonnaient dans des cages en fer, montées sur des charrettes. Au début, les pauvres bêtes se laissaient tenter par le pain qu'on leur offrait et appréhender sans grande résistance. Mais bientôt, instruites par la disparition de leurs congénères, elles se mirent à opposer une farouche résistance à leurs ravisseurs. Ceux-ci durent d'abord protéger, au moyen de gants en cuir épais, leurs mains contre les morsures. Ils en vinrent ensuite à employer le lasso et surtout d'énormes tenailles en fonte, sorties de je ne sais quel arsenal diabolique. Les captures donnèrent lieu alors à des scènes d'une horreur vraiment dantesque que personne malheureusement n'osait fixer par la photographie. A un carrefour, une charrette s'arrêtait. Les animaux déjà emprisonnés remplissaient l'air de leurs cris et jetaient l'alarme parmi les camarades encore libres. Ceux-ci tentaient de fuir ou, appréhendés, se défendaient à coups de crocs. La résistance irritait, affolait les hommes, dont la figure prenait un masque bestial horrible à voir. Ils perdaient toute mesure et redoublaient de cruauté. Les bottes, le lasso, les tenailles entraient en scène. Un véritable duel s'engageait entre le chien et son bourreau. Lorsqu'il se sentait pris, l'animal poussait des clameurs de détresse auxquelles répondaient les aboiements furieux de ses congénères déjà prisonniers. C'était un vacarme assourdissant qui retentira toujours aux oreilles de ceux qui l'ont une seule fois entendu. Même à Péra — quartier *snob* où les chiens de rue avaient peu d'amis, — la population gardait une réserve hostile et cachait mal sa satisfaction lorsqu'un animal avait joué un bon

(23) Les *Touloumbadjis* étaient autrefois — et sont peut-être encore aujourd'hui — des pompiers irréguliers. Ils appartenaient aux dernières classes de la société. Le moins qu'on puisse dire est que du dicton : « Il faut trois inondations et deux tremblements de terre pour faire un incendie », ils avaient presque toute la responsabilité.

tour à son persécuteur, l'avait mordu ou était parvenu à s'échapper. Toute marque de sympathie plus effective, en particulier toute protestation contre la brutalité des tortionnaires exposait son auteur aux pires désagréments (24). Un soir, à l'angle de la Grande-Rue de Péra et de la rue Sakis Agatch, j'assistai à une scène particulièrement émouvante. Deux individus à tête de brute bourraient littéralement de coups de bottes le Kapitan Pacha du quartier qui, pris au lasso et à demi étranglé, refusait néanmoins de se laisser hisser sur la charrette. La langue sortait de la bouche; la bave s'écoulait des commissures en deux longues traînées filantes; le regard exprimait une angoisse indicible... L'imam de la petite mosquée voisine osa reprocher aux hommes leur cruauté. Au nom du Coran qui prescrit la bonté à l'égard des animaux faibles et sans défense, il leur demanda de procéder avec plus de ménagements. Mal lui en prit. Traité de réactionnaire et de suppôt de l'ancien régime, il fut, séance tenante, encadré par deux soldats baïonnette au canon, et conduit au poste de police de Galata Séraï. Dans les quartiers turcs, nombreux furent les musulmans qui ne purent maîtriser leur indignation et payèrent d'un long emprisonnement la pitié qu'ils avaient témoignée aux malheureux chiens. La capture de ces pauvres bêtes était une sorte de chapeau de Gessler devant lequel chacun devait s'incliner... Lorsque les charrettes avaient fait leur plein de matériel aboyant et hurlant, elles descendaient à la Corne d'Or. Là, les chiens étaient embarqués dans des mahonnes qui bientôt gagnaient la Marmara.

Un matin, comme j'allais en caïque de Karakeuï à Sirkedji, je croisai une de ces embarcations. Plusieurs

(24) Fait curieux, les Sociétés protectrices des animaux, si sévères pour les physiologistes et les Pastoriens, n'élevèrent à ce moment aucune protestation. Elles ne s'indignèrent que beaucoup plus tard, lorsque, depuis longtemps, l'extermination était terminée et que, par conséquent, leurs manifestations ne pouvaient que demeurer platoniques. O politique! voilà bien de tes coups!

centaines de chiens de toutes tailles et de toutes couleurs y étaient entassés. Leur excitation était bien tombée : ils se tenaient serrés les uns contre les autres, mornes et silencieux. Ils jetaient sur la ville qui, pendant si longtemps leur avait donné l'hospitalité et maintenant les rejetait de son sein, des regards à la fois étonnés et anxieux. On eût dit qu'ils se demandaient quel crime ils avaient commis, qu'ils méditaient sur l'inconstance et l'ingratitude des hommes et prévoyaient le sort terrible qui les attendait. Sort terrible en effet! Sur l'îlot rocheux où on les déversait, les malheureuses bêtes se trouvèrent bientôt presque aussi à l'étroit que sur la barcasse qui les avait amenées. Abandonnés sans la moindre parcelle de nourriture, les chiens — comme on le prétend — se dévorèrent-ils entre eux? C'est ce que je ne saurais dire. Toujours est-il qu'ils poussèrent pendant quelques semaines des hurlements atroces qui impressionnaient douloureusement les passagers de la Mahsoussé et, la nuit, glaçaient d'horreur les lointains riverains de la mer de Marmara. Peu à peu les clameurs s'atténuèrent, puis s'éteignirent. Les chiens de Constantinople avaient vécu.

Vinrent les guerres balkaniques, la guerre mondiale, les multiples amputations qui en résultèrent pour l'*Homme Malade*. Le peuple établit-il cette fois encore une relation entre les malheurs de la Turquie et l'exil des chiens? Je l'ignore. Le cas échéant, il eût été trop tard pour rappeler les exilés. Le dernier était mort depuis longtemps!...

On se demande parfois si la déportation des chiens de rue n'a pas simplement avancé de quelques années leur disparition spontanée. Que seraient-ils devenus en effet, en présence des tramways électriques et des voitures automobiles qui, aujourd'hui, sillonnent Constantinople comme toutes les grandes villes d'Europe? Je suis persuadé pour ma part qu'ils se seraient, dans une large

mesure, adaptés à ces nouvelles conditions d'existence et que leur nombre ne se serait trouvé que faiblement diminué.

S'il n'y a plus de chiens à Constantinople même, la races des chiens de rue, des *Sokak Kieupek*, n'est cependant pas complètement perdue. En Turquie, et dans les villages et bourgades du littoral ou de l'intérieur, on trouve encore quelques-unes de ces excellentes bêtes. Il serait à désirer que les jardins zoologiques empêchassent la disparition de ces animaux si intéressants en raison tant des souvenirs qu'ils évoquent que des vertus dont ils ont donné l'exemple. Ne serait-il pas possible de faire aux « chiens de Constantinople » ou, plus exactement, aux chiens errants du Proche Orient, une petite place dans les collections des zoos?

Dr P. REMLINGER
Directeur de l'Institut Pasteur de Tanger,
Ancien Directeur
de l'Institut Pasteur de Constantinople

VERS POUR LOUIS PERGAUD

—

Pergaud, tu n'es pas mort. Des horizons comtois
La couleur va changer encore cette fois.
De la prairie, au vent de la saison ouverte,
Arrive le chant clair de la rainette verte.
Ecoute... Dans la terre où dort l'ombre et le froid,
Sens-tu frémir pourtant quelque chose de toi,
Quand passe dans l'azur l'appel intraduisible
Qui te dressait jadis curieux et sensible
Devant l'âpre pays que cerne le bois noir?
Tes yeux fermés depuis cherchent-ils à revoir
Cette campagne à l'heure où, fraîche et parfumée,
La brume matinale y met une fumée?
Tu partais, le fusil au dos, sifflant ton chien.
Ton pas, dans le sentier tranquille, sonnait bien.
Autour de toi, brillant sur les feuilles mouillées,
Luisaient dans les buissons les toiles d'araignées.
O matins traversés par un vol de canards!
Tu respirais l'odeur d'hiver et de brouillards.
La forêt que le vent venu d'ouest essuie
Tendait ses rameaux noirs de la dernière pluie.
Tu regardais changer les saisons et les mois :
Gelée en mars, cri du pivert. En mai, parfois,
Un orage imprégnait les fortes terres brunes.
Puis c'était la forêt avec ses treize lunes.
La forêt! Bruits furtifs, frémissement secret!
Une branche a craqué sous bois; le vent se tait.
Tu guettes : là, tout près, froissant les feuilles sèches,
Quelque chose a glissé parmi les mottes rêches
Et la pie en fuyant jette à l'arbre tremblant
Son vol, comme un fil noir où luit un peu de blanc.
C'est tout cela qui vit, qui se dessine et chante
Dans ton livre rustique et frais qui sent la menthe.

C'est tout cela qui monte avec l'odeur d'ici
De la page où le vent de la forêt bruit.
C'est ainsi que, mêlée à tout ce qui s'exhale,
Ton œuvre est faite avec la poussière natale,
Et c'est un ciel entier et c'est tout un pays
Que ton livre contient et que tes mots ont pris.

*

Pergaud, tu t'asseyais dans les cuisines noires.
Les vieilles en bonnets te contaient leurs histoires
Et tu regardais vivre, attentif et narquois,
Ces gens au simple cœur qui te parlaient patois.
Ils parlaient : les mots étaient lourds, sans fantaisie;
Mais tu sentais passer en eux la poésie
De ce qui touche aux mois, aux vignes, aux saisons,
Se mélange au travail des terres, des moissons.
Tout t'enivrait, faisait un chant dans ta mémoire :
Le pas d'un paysan revenant de la foire
Et la voix du berger sur le pré qui bleuit,
Si lente et si lointaine, à l'heure où vient la nuit.
Ayant ainsi longtemps, à la source vivace,
Bu l'âme souterraine et fraîche d'une race,
Ton œuvre garde un peu de sa chair, de son sang.
Elle est faite de tout le destin paysan
Avec son goût de pluie et de soleil. Austère,
Elle durera tant que durera la terre,
Tant que, le vent aux yeux et la chaleur au front,
Sur les champs de chez nous des gens se courberont.

*

Pergaud, tu n'es pas mort. Tu vis. Le matin danse.
Dans les prés gonflés d'eaux une douceur s'avance.
Des souffles sont venus des horizons, déjà.
Pergaud, tu n'es pas mort, puisque ton œuvre est là,
Puisqu'à même le sol où trempe sa racine,
Elle sent bouillonner le sang de la colline
Et, comme toute chose, un jour refleurira.
Tu n'es pas mort : demain ton œuvre frémira

Avec ce petit coin de terre où, dans l'air rude,
Tu pris ce goût du songe et de la solitude,
Avec tout ce pays que ton livre a chanté
Qui déjà se réveille et commence un été.

MARGUERITE HENRY-ROSIER.

UN RENOUVEAU
DES LETTRES PHILOSOPHIQUES

—

On a discuté souvent sur la valeur littéraire des œuvres philosophiques. Il est vrai qu'elle est inégale et, le plus souvent, sans rapport avec le génie métaphysique de leurs auteurs. De très grands philosophes comme Kant ou comme Auguste Comte ne laissent pas d'être contestables en tant qu'écrivains. Pour les profanes même, jargon et philosophie sont fâcheusement synonymes. N'allons pas cependant refuser aux philosophes le droit d'accès dans la cité des lettres; il serait trop facile de citer Descartes, Pascal, Rousseau, Nietzsche, Bergson. Notre époque, médiocrement favorable aux idées abstraites, sait cependant continuer cette tradition heureuse. Il est une toute récente littérature philosophique qui montre, à tout le moins, l'interprétation nécessaire de l'abstraction et de l'image. Par elle, par son exemple, il est permis d'affirmer la pérennité d'un genre essentiellement français dans sa substance et dans sa forme.

Le regretté Pierre Lasserre, cet écrivain d'une originalité si rare, si érudite et si vigoureuse, mérite d'abord d'être évoqué.

Les débuts de ce critique véritablement, professionnellement philosophe, nous ramènent assez loin dans l'avant-guerre. Quelques œuvres de jeunesse, une remarquable *Morale de Nietzsche* avaient précédé sa thèse éblouissante sur le *Romantisme français*, dont la soutenance en l'année 1907 fut à la fois un événement littéraire et un scandale politique. Pierre Lasserre, à

cette époque, donnait son adhésion aux doctrines d'*Action Française*. Lui-même a plus tard accusé, dans ses gracieux souvenirs de Béarn, ce que la passion politique put mêler d'injustice à sa diatribe contre Rousseau. Mais on s'enthousiasma pour le courage de ce professeur en révolte contre l'orthodoxie universitaire, on s'émerveilla surtout d'un style étonnamment nouveau enchâssant les plus subtiles nuances de pensée dans l'armature d'une syntaxe vigoureuse et même agressive. Plus d'une page de cet ouvrage non pareil, que certains nommèrent un pamphlet et d'autres un chef-d'œuvre, laissait deviner dans le maurrassisme de circonstance l'éclosion d'une pensée singulièrement originale et libre. La suite des écrits de Pierre Lasserre le vint vite confirmer : la *Doctrine officielle de l'Université* parue en 1912 a encore un caractère de polémique; mais elle contient aussi l'esquisse d'une pédagogie — ou plutôt d'une culture humaniste — qui suffirait à classer son auteur parmi les maîtres psychologues qui touchèrent aux questions d'enseignement. Deux romans, *Henri de Sauvelade* et le *Crime de Biodos,* révélèrent en ce philosophe un peintre de caractère et de milieu social, nourri à la fois de Stendhal et de Balzac. Puis ce fut la longue série d'essais: — *Portraits et Discussions, Frédéric Mistral,* une étude sur la *Musique* — qui précédèrent l'œuvre capitale de Lasserre, sa *Jeunesse d'Ernest Renan,* et que viennent de compléter récemment *Faust en France* et un volume de *Pages choisies,* dans lequel il faut distinguer par son charme exceptionnel le souvenir d'une excursion au Brocken.

C'est ce Pierre Lasserre, dont le visage est maintenant dégagé en toute netteté, qui nous montre dans son pur éclat ce que peut être l'œuvre d'un grand écrivain, doublement inspirée par le souci des lettres et celui de la philosophie. *La jeunesse d'Ernest Renan* retrace, à propos de la formation du dogme catholique, l'histoire

du platonisme depuis ses origines jusqu'à sa métamorphose chrétienne. Jamais, jusqu'à Pierre Lasserre, l'histoire de la philosophie en France ne s'était élevée à cette puissance de reconstitution. Les philosophes sous sa plume revivent avec leurs doctrines; le plotinisme y devient Plotin, et Guillaume d'Occam, exhumé de son fatras scolastique, y prend l'aspect moderne d'un pragmatiste précurseur de William James. Toutes les comparaisons sont neuves, tous les portraits vivants, dans cette extraordinaire résurrection de la longue crise mystique dont Lasserre retrouve l'écho dans la crise rationaliste où le séminariste Renan dut rejeter le dogme. Mais la pensée de l'historien est celle d'un philosophe qui commente autant qu'il raconte. Pensée subtile et vigoureuse à la fois dont tous ses livres désormais nous donnent un témoignage unanime. Pensée d'artiste, mais lestée de sens commun, pensée de dialecticien auquel l'abstraction est plus qu'aisée, familière, mais qui sait toujours l'exprimer dans la langue savoureuse et directe de l'expérience commune et de la raison. Lasserre, dans un article paru ici même, s'est appliqué à définir ce qu'était son libéralisme. Je me risquerai à le définir à mon tour et dans des termes un peu différents. Il me paraît une incessante mise au point de la sagesse entre les extrêmes des préjugés. Ce talent, si naturellement français et même issu d'une France méridionale, ensoleillée et bienveillante, a subi cependant assez profondément l'influence des maîtres germaniques dont il a rudement dénoncé les erreurs, mais dont il a étrangement senti les grandeurs et les beautés. Goethe, surtout, génie universel, il est vrai, et plus humain qu'allemand, semble avoir, en même temps que Nietzsche et que Wagner, dominé profondément la sensibilité de Pierre Lasserre. A goûter l'amplitude parfois démesurée de leur génie, Lasserre a fortifié en lui le sens de la mesure. Son œuvre désormais, à propos de Charles Péguy, de Bergson, de

Paul Claudel, d'Anatole France, de Barrès, comme de Renan, est un perpétuel effort pour discerner dans leurs doctrines ce qui fait un apport incontestable au patrimoine de la civilisation.

C'est dans cette même atmosphère de critique érudite et libérale qu'il faut situer l'abbé Henri Bremond. Aucune surprise à constater que la plus grande partie de son œuvre est consacrée à des études de la pensée catholique, mais, au contraire, un émerveillement devant le raffinement littéraire dont témoigne le catholicisme de ce lettré.

Les passionnés d'esthétique ont pu maintes fois discerner chez l'abbé Bremond l'esthéticien des lettres, l'habile analyste des écoles et des styles. Une grande part de son œuvre est, en effet, purement littéraire, apparaîtrait comme un divertissement de théologien si les études théologiques elles-mêmes de M. Bremond n'avaient été par leur sujet comme par leur forme une contribution précieuse aux lettres françaises. Les deux principaux ouvrages de cet auteur, *l'Apologie pour Fénelon* et *l'Histoire littéraire du sentiment religieux*, réhabilitent le mysticisme, y distinguent le fond véritable — indéfiniment renouvelé par le hasard des grâces privilégiées — de la religion elle-même.

C'est surtout par *l'Histoire du sentiment religieux en France* qu'Henri Bremond a conquis la célébrité. Avec quel art, quelle pénétration insinuante et directe, il sait nous faire revivre dans leur complexité de nuances et de tendances les âmes à la fois ingénues et subtiles des inspirés et des visionnaires. Pour sauver la pensée mystique de ses excès, pour la ramener à l'expérience spirituelle qu'elle manifeste, il fallait la foi avisée, enthousiaste et prudente en même temps, qui anime chez Henri Bremond un catholicisme aussi scrupuleux que souple.

Et c'est bien une manière de philosophie qui se dégage de l'œuvre entière d'Henri Bremond. Une curieuse pré-

face qu'il écrivit en 1910 pour un recueil de pages choisies de Barrès est à rapprocher de ses études sur le romantisme, comme de son commentaire des mystiques. Il est de ceux qui, par instinct, placent la vérité psychologique — je veux dire celle qu'éprouve et dont s'assure la conscience — au-dessus de toute vérité rationnelle. Il s'apparente aux grands introspectifs de tous les temps, mais, peut-être, veut-il saisir de cette vie consciente la nuance et le chatoiement plus encore que la profondeur. L'artiste arrête en lui à mi-chemin le théologien ou le philosophe : il est moraliste des sentiments religieux, dialecticien des délicatesses esthétiques. En ceci, très Français de goût et de culture; il ramène ce qui pouvait être histoire austère de dogmatiques et de prédicateurs aux tragédies ou aux épopées intimes des consciences cherchant ou recevant la visitation divine. Le croyant gagne, dans cette œuvre, une assurance historique en faveur de sa foi : le profane en reçoit maintes lumières sur les conditions et la nature de la conscience humaine.

C'est à Paul Valéry qu'appartient surtout le mérite d'avoir remis en honneur à notre époque la littérature philosophique.

Poète et essayiste, Paul Valéry le fut dès sa jeunesse, dès le temps de *Narcisse* et des commentaires sur la *Méthode de Léonard de Vinci* ou sur la personnalité de *Durtal.* Mais il a fallu l'après-guerre pour que le poète et l'essayiste atteignît pleinement la gloire qui lui était due. Gloire tardive, mais qui a du moins permis à Paul Valéry de mener jusqu'à ses fins, et sans souci des opportunités, une œuvre hautaine et exquise. En considérant que le poète est chez lui le principal, on serait tenté de définir cette œuvre comme une poésie philosophique. Mais il est bien des sortes de poésies philosophiques, et celle qui répond le plus communément à l'évocation, c'est une poésie, genre Byron ou Lamartine, dans laquelle la pensée philosophique n'est atteinte, pour

ainsi dire, que par le hasard du lyrisme. Telle n'est point évidemment cette poésie philosophique de Valéry si nettement préméditée, si mûrement pensée, qu'elle paraît parfois se développer avec la rigueur d'un théorème. Tout s'explique si l'on note que l'art de Valéry s'accompagne d'une culture mathématique exceptionnelle chez un écrivain. L'une des singularités de ce très rare poète est d'écouter dans son inspiration le chant de deux Muses rarement assemblées : la lyrique et la calculatrice.

Pourtant, c'est de l'essayiste que je parlerai plus encore que du poète, peut-être parce que de celui-ci tout semble avoir été dit, quoique beaucoup cependant reste à dire. Il est malaisé en effet, de séparer chez un poète la pensée et la forme. Ou plutôt, forme et pensée ne font qu'un dans l'intuition définitive à laquelle le poète s'arrête quand il se juge en droit d'exprimer sa pensée. Il me faudrait, dès lors, épuiser par une même analyse la double merveille de cette syntaxe si pure et si souple, et des nuances indéfinies d'un sentiment toujours prompt à s'accommoder du schéma logique... Tâche écrasante et que M. Albert Thibaudet a su mener à bien dans une étude sur Paul Valéry, à laquelle il faut renvoyer les curieux d'esthétique. Mêmes dons et mêmes raffinements de technique, certes, chez l'excellent prosateur qu'est encore Paul Valéry, mais, du moins, je m'y sentirais plus à l'aise pour suivre librement ses idées sans m'arrêter à la rareté de leur forme.

Deux ouvrages surtout permettent de dégager la pensée philosophique de Valéry : une œuvre de jeunesse, récemment rééditée, *Monsieur Teste*, et les deux volumes de *Variétés*.

Dans la préface composée pour la deuxième traduction en anglais de *Monsieur Teste*, Valéry présente son personnage comme un intellectuel résolu à tout comprendre pour tout dominer. Il se ramène au type que les manuels de psychologie qualifient de « volontariste ». Monsieur

Teste représente un état initial de la pensée de Valéry, devenue par la suite autrement subtile et compréhensive. C'est un état de mathématicien abordant le monde confus et divers avec le souci de la définition précise. Effort pénible qui pour un dilettante de l'intelligence paraît porter en soi sa récompense. L'ouvrage, contemporain des débuts de Barrès, n'est point sans avoir subi quelque influence de l'égotisme.

Je me suis préféré, dit M. Teste. Ce qu'ils nomment un être supérieur est un être qui s'est trompé. Pour s'étonner de lui, il faut le voir et, pour être vu, il faut qu'il se montre... Chaque esprit qu'on trouve puissant commence par la faute qui le fait connaître. En échange du pourboire qu'est l'adhésion du public, il donne le temps qu'il faut pour se rendre perceptible, l'énergie dissipée à se transmettre et à préparer la satisfaction étrangère.

M. Teste, précisément, pourrait, à nous, public, apparaître assez médiocre. C'est un homme d'une quarantaine d'années, passablement occupé d'affaires et qui se plaît à fréquenter un café banal. Mais M. Teste a une vie intérieure intense et qu'il veut bien livrer en confidences à un ami, mais non point dévoiler au vulgaire, confidences qui font le sujet du livre. Cette vie intérieure est animée par le désir d'éprouver tout sentiment pour le seul plaisir de l'analyser, de ne faire de toute occurence qu'une matière à méditation.

M. Teste détruit donc ses sentiments les uns par les autres, le plus faible par le plus fort, c'est-à-dire par le plus satisfaisant au regard de l'intelligence. Il hiérarchise son moi suivant sa volonté raisonnable, le démonte et le recompose à son gré, substitue en mécanicien artiste des rouages intellectuels aux spontanéités de la vie. Je disais M. Teste barrésien, mais en réalité Barrès se complaisait à des jeux de sentiments plutôt que d'esprit. M. Teste, qui méprise toute vie affective comme source

de désordre, est beaucoup plus près de Descartes. Comme le grand métaphysicien de la mathématique, il rêve de recréer par l'intelligence ce monde où notre expérience trébuche dans l'obscur et le contradictoire. Il voudrait que toutes les formes éparses du réel et toutes les vagues aspirations du cœur se réduisissent à quelques combinaisons harmonieuses de mouvement et d'étendue que la géométrie pût traduire.

Madame Teste — plaisante erreur : M. Teste est marié ! — confie ses inquiétudes à un directeur spirituel, l'abbé Mousson qui, en bon chrétien, se scandalise et s'alarme. M. Teste, dit le prêtre, est « un monstre d'isolement et de connaissance singulière ». Il cède au plus grand péché que condamne la morale catholique, celui d'orgueil. Mais peut-être aussi, du moins il l'espère, cette sorte d'ascétisme intransigeant, auquel M. Teste est condamné par sa mathématique morale, le ramènera-t-il au bien à force de le préserver du mal. Peut-être qu'un jour, dans ce désert créé par l'artifice, une source vive jaillira comme une revanche de la nature.

Amusement de jeunesse, mais dont l'écho se laisse entendre dans le *Narcisse* et dans la *Jeune Parque*. Cet intellectualisme inhumain, il a fallu que Valéry le connût et s'y complût pour que, s'en dégageant, il en gardât pourtant la sévère discipline. Pour comprendre l'évolution philosophique de Valéry, portons-nous d'un bond à ses *Variétés* et relisons son fragment sur *Descartes*.

Le monument de Descartes, écrit Paul Valéry, est ce *Discours* qui est à peu près incorruptible comme tout ce qui est écrit exactement. Un langage fier et familier, où l'orgueil ni la modestie ne manquent, nous rend si sensibles et si remarquables les volontés essentielles et les attitudes qui sont communes à tous les hommes de réflexion qu'il en résulte moins un chef-d'œuvre de ressemblance ou de vraisemblance qu'une présence réelle et même qui s'alimente de la nôtre.

Bel éloge et qui demeurera comme « tout ce qui est écrit exactement », mais implique-t-il l'adhésion à ce cartésianisme qui ne fut pas intellectualisme pur, mais qui, souvent, souhaite de l'être?

Descartes, dit encore Valéry, s'enferme avec le *tout* de son attention, et il use du possible qui est en lui jusqu'à se mettre à douter de son *existence* au milieu même du récit de sa *vie*. Le même, qui courait le monde et guerroyait en amateur, tout à coup se retourne dans le cadre de sa personne et de sa chair, et il rend relatif tout le système de ses références et de nos communes certitudes; il se fait *autre* comme le dormeur de qui le brusque mouvement issu de son rêve altère, transcende ce rêve et le transforme en rêve qualifié comme tel. Il oppose l'être à l'homme. Mais de ressentir l'être dans l'homme et de les distinguer si nettement, de rechercher une certitude de degré supérieur par une sorte de procédure extraordinaire, ce sont les premiers signes d'une *philosophie*.

C'est là précisément que Valéry s'arrête, et cet arrêt va nous expliquer l'intention de son œuvre d'essais, confrontée à d'autres études, il va nous expliquer la position philosophique de ce négateur de la philosophie.

Mais moi, dit en effet Paul Valéry, je me trouve dans la philosophie comme un barbare dans une Athènes où il sait bien que des objets très précieux l'environnent, et que tout ce qu'il voit est respectable, mais au sein de laquelle il se trouble, il éprouve de l'ennui, de la gêne, et une vague vénération mêlée d'une crainte superstitieuse, traversée de quelques envies brutales de tout rompre ou de mettre le feu à tant de merveilles mystérieuses dont il ne se sent point le modèle dans l'âme.

La musique des philosophes m'est presque insensible.

Faisons la part de quelque ironie. Reste que cette définition négative de sa propre philosophie par Valéry n'est pas sans justesse. Il est dans sa singularité de penseur et même dans son lyrisme de poète quelque chose de glacé

et d'hostile. On conçoit que sa jeunesse ait pu subir quelque influence de Stirner. Mais c'est par cet égotisme persistant et si égotiste qu'il ne peut jamais devenir systématique, que le critique Valéry, quand il s'attache à quelque auteur, le sait si bien pénétrer d'une sympathie puissante, parce qu'extrêmement rare. Relisez l'incomparable étude sur les *Lettres persanes* où, à propos d'une œuvre qu'il examine sous toutes ses faces, avec la précision d'un lapidaire devant une gemme, par touches, par entailles, et en même temps par développement sûr d'une pensée qu'aucun écart ne détourne de sa logique, Valéry parvient à ressusciter la société du XVIIIe siècle dans les moindres traits de sa philosophie sociale, mondaine et physicienne. Mais toutes les études de *Variétés* seraient à citer ou plutôt à analyser. Elles sont aujourd'hui assez connues du grand public pour que leur rappel suffise. Le *Stendhal* est réfléchi, noble, exact, mais la *Situation de Baudelaire* est la plus philosophique peut-être des études du recueil : impossible de mieux situer la question du romantisme en face du classicisme, ni de mieux définir le génie d'Edgar Poe, moins inspirateur que fraternel. Le plus grand, peut-être, des poètes français du XIXe siècle trouve ici critique à sa mesure. Et c'est à dessein que je ne cite qu'en terme son *Introduction* déjà ancienne à la *Méthode de Léonard de Vinci.* C'est que cette étude du grand critique, à peu près ignorée quand elle parut et qui bénéficie aujourd'hui de sa gloire récente, contient plus d'une ligne applicable à Valéry lui-même.

Je vois Léonard de Vinci, écrit-il, en conclusion, approfondir cette mécanique, qu'il appelait le paradis des sciences, avec la même puissance naturelle qu'il s'adonnait à l'invention de visages purs et fumeux. Et la même étendue lumineuse avec ses dociles êtres possibles est le lien de ses actions qui se ralentissent en œuvres distinctes. Lui n'y trouve pas des passions différentes : à la dernière page du même

cahier, tout mangé de son écriture secrète et des calculs aventureux où tâtonne sa recherche la préférée, l'aviation, il s'écrie — foudroyant son labeur imparfait, illuminant sa patience et les obstacles par l'apparition d'une suprême vue spirituelle, obstinée certitude : « Le grand oiseau prendra son premier vol monté par un grand cygne; et remplissant l'univers de stupeur, remplissant de sa gloire toutes les écritures, louange éternelle au nid où il naquit. »

C'est la destinée des poètes philosophes que de compter avec le temps, de prolonger parfois l'attente de la justice au delà même de leur vie. J'évoquerais volontiers Juljusz Slowacki. Son nom par une association naturelle me revient à la mémoire à propos de Paul Valéry. Parce que l'un et l'autre incorporèrent la pensée abstraite dans le rythme et dans la rime. Je sais les différences qui les séparent. Je sais combien le tourment mystique et pessimiste du poète polonais est éloigné de la méditation hautaine et, par moments, stoïque du poète français. Mais ils ont en commun cette sorte d'ésotérisme puissant et troublant que possède — quelle que soit la clarté de sa forme — la poésie philosophique qui exprime l'idée plus fortement que la prose et cependant ne peut jamais la totalement définir. Le visage pur et fumeux dont parlait Valéry est toujours celui de la doctrine d'un poète philosophe. Et un autre nom me vient en la mémoire qui le confirmerait mieux encore, c'est celui de Cypryan Kamil Norwid, autre génie polonais, dont j'ai exposé l'œuvre singulière et puissante, poète, peintre et penseur qui, fixé à Paris vers 1855, y composa en français en 1870 une curieuse *Philosophie de la Guerre* et que sa poésie magnifique, republiée aujourd'hui en éditions somptueuses, ne préserva point de mourir à Paris en 1883 à l'Institution charitable de Saint-Casimir. Cypryan Norwid, autant que Slowacki, s'apparente à la famille des poètes penseurs : il exprima ses idées par tous les moyens dont l'intelligence dispose, par la prose, par le

vers, par la toile. Il s'en recueillit que la déception de son effort. Mais peut-être cette poésie philosophique ne peut-elle gagner qu'indirectement le suffrage des masses, peut-être faut-il que son succès soit préparé par une critique d'élite qui, pour ainsi dire, précède le poète comme afin de lui frayer un chemin parmi les broussailles.

En France, sans les efforts de l'école romane pour replacer la poésie sous la double discipline du discours et de l'idée, sans la patiente ingéniosité de Charles Maurras à justifier de mille ressources dialectiques l'aridité de cet effort, ni Jean Moréas, ni La Tailhède, ni le mallarméen Paul Valéry n'auraient pu recevoir à leur heure la faveur de la destinée.

Et c'est pourquoi j'inscrirai encore Paul Morand parmi les artisans de cette renaissance philosophique des lettres françaises.

Ce dernier choix va-t-il surprendre? Le fantaisiste d'*Ouvert la nuit*, de l'*Europe galante*, de *Lewis* et *Irène*, de *Paris-Tombouctou*, de *New-York*, de *Bouddha vivant*, peut-il compter parmi les écrivains d'idées? Son œuvre ne semble-t-elle pas faite tout entière d'impressions décousues, à peine reliées par une commune ironie, le ton n'en est-il pas volontairement léger, presque superficiel? N'y a-t-il pas chez cet auteur souci de divertir plus encore que de réfléchir? Je crois qu'il faut se méfier de telles apparences.

Sans doute *Lewis et Irène*, cet étrange roman aux sécheresses de gravure et cependant parfumé d'une odeur de vice élégant, ténue et troublante, comme d'ailleurs *Ouvert la nuit*, ne laisserait place à Paul Morand que parmi les purs impressionnistes, ceux qui font penser, pour ainsi dire, malgré eux. Déjà l'*Europe Galante* dépassait la simple fantaisie. Une plaisante fiction nous y représente un vieux bourgeois français soumis à la tyrannie administrative de son chef hiérarchique,

une toute jeune communiste chargée de gouverner une section de la France dans une Europe bolchevisée. Comment il parvient à la séduire, il faut le lire dans Paul Morand : le résumer serait dénaturer la simplicité expressive de ses touches, son don exceptionnel de raccourci et de schéma. Mais cette caricature contient en quelques traits plus de perspicacité et de persuasion que maints volumes de juristes. Et Paul Morand semble avoir pris conscience de cette virtualité philosophique que comportait son talent, car l'un de ses derniers ouvrages, *Paris-Tombouctou,* s'efforce de l'exprimer.

Le livre, impressions de voyage à travers l'Afrique, est fait en partie de méditations saccadées plutôt que de notes descriptives. Je reprocherai parfois à l'auteur de trop sacrifier à un pittoresque d'images dont Jules Renard abusa et dont l'emploi, en tout cas, n'est plus permis après lui, de trop sacrifier aussi au pittoresque facile, au désir de surprendre, d'étonner et de briller, qui est l'une des grandes faiblesses de la jeune littérature moderne. Mais ces réserves ne serviront qu'à accuser le plaisir que l'on découvre à voir si gracieusement figurés d'ingénieux aperçus sur la civilisation islamique ou les procédés de colonisation française. L'ouvrage vaut au regard de la géographie humaine, de l'ethnographie, de la sociologie. Nulle part, je n'ai trouvé aussi bien définie par quelques traits sûrs et rapides, comparables aux esquisses des maîtres japonais, les raisons biologiques de l'infériorité du nègre. Rarement aussi ne fut mieux évoqué le morne Islam et la platitude desséchée des régions désertiques. Même, le plus bel éloge que l'on puisse faire de ces impressions en apparence éparses, c'est qu'elles se fondent en une impression d'ensemble unique et pénétrante.

C'est par une telle synthèse — involontaire, non préméditée — que Paul Morand révèle, surtout en ce dernier livre, sa qualité d'artiste philosophe.

Par l'exemple de tels noms, il est permis d'assurer la persistance, en notre époque de labeur et de divertissement, d'une littérature désintéressée et d'inspiration philosophique. Par elle, se continuera l'influence et l'œuvre des maîtres d'avant-guerre, les Barrès, les Maurras, les Péguy, les Sorel, qui n'ont gagné leur gloire qu'en des débats d'idées. De ces influences, l'une, surtout, n'a pas cessé de s'exercer, toujours aussi directe et puissante; c'est celle de Bergson.

Après la révolution philosophique que la doctrine intuitive entraîna vers 1900, il était naturel que toute philosophie succédant au bergsonisme, favorable ou hostile, fût contrainte de le commenter. Le bergsonisme s'est vite inscrit, une fois pour toutes, dans l'histoire des idées. Mais, comme beaucoup d'autres systèmes célèbres, il aurait pu développer sa puissance dans le domaine strict de la métaphysique, celui, précisément, dont l'accès est interdit aux profanes. Il en fut tout autrement, grâce au talent de l'écrivain. Le prix Nobel qui honora dans l'œuvre de Bergson sa qualité littéraire a la valeur d'un jugement que l'histoire consacrera. Il apparaîtra, de plus en plus clairement, que le sort du bergsonisme fut commandé par le ralliement des élites, en dehors des universités et quelquefois contre les vœux des professeurs. Maintenant toute gloire lui est accordée sans conteste. Certes, la cause principale du succès bergsonien fut dans le génie qu'attestait l'œuvre entière de Bergson, dans la nouveauté, dans la fraîcheur de la doctrine, mais elle était servie par la maîtrise de l'expression, et, sans cette maîtrise littéraire, n'aurait pu gagner les enthousiasmes épars. Le dernier ouvrage de Bergson *Les deux sources de la Morale et de la Religion* vient confirmer de façon éclatante l'union étroite du génie littéraire et du génie philosophique que nous donnerions volontiers comme la caractéristique essentielle de son œuvre. Même, la fraî-

cheur actuelle des dernières pages de ce volume qui protestent si opportunément contre le matérialisme anarchique de la production et de la politique contemporaines, ont permis au talent de Bergson de revêtir plus d'un aspect anecdotique ou satirique que ses ouvrages antérieurs lui permettaient moins facilement. Ainsi l'écrivain comme le philosophe aura-t-il gagné en Bergson à chacune de ses nouvelles pages, et c'est pourquoi si la pénétration de la littérature et de la philosophie est, sans doute, de tous les temps, à l'origine de sa renaissance contemporaine, c'est l'œuvre de Bergson qu'il faut placer comme son centre et comme sa source.

EDOUARD KRAKOWSKI.

DÉCHÉANCE D'UN GENRE MUSICAL : L'OPÉRA

Nous assistons à l'agonie d'un genre musical. En vérité, la mort prochaine de l'opéra est depuis longtemps présagée. Faux dans ses principes, souvent absurde dans ses représentations, nous nous étonnons même que le drame lyrique ait pu vivre si longtemps.

D'aucuns se récrieront : « Un genre faux, l'opéra?... Voici plus de trois siècles qu'il règne en maître, qu'il a conquis les faveurs du public et l'estime des musiciens. De Monteverde à Debussy, il est peu de grands compositeurs qui n'aient réalisé pour l'opéra quelques chefs-d'œuvre. Ce sont des opéras qui, d'*Orféo* à *Pelléas*, marquent les grandes étapes de la vie musicale et caractérisent son extraordinaire développement. Ils passionnent; ils vivent au cœur des foules. Ils reflètent le goût changeant des nations. Aujourd'hui encore, tandis que vous voudriez nous faire croire qu'il a fini son temps, chaque fois qu'un théâtre lyrique affiche une œuvre aimée du public, la salle est comble. Voyez ce qui se passe à Paris : chaque soir, deux de ses plus grandes salles, celle de l'Opéra et celle de l'Opéra-Comique, sans plus ou moins parler des autres où l'on joue aussi des pièces accompagnées de musique, retentissent des applaudissements d'une assistance nombreuse et enthousiaste; tandis que vos associations symphoniques ont bien du mal à tenir leurs concerts une ou deux fois par semaine, durant une courte saison. On parle beaucoup de la crise qui sévit actuellement sur ces spectacles; mais elle n'est qu'un épisode de la crise générale. Les salles qui ne sont pas consacrées à la musique en

souffrent aussi. Les théâtres de musique vendent de l'article de luxe : qu'ils soient les premiers atteints, ce n'est pour surprendre personne. »

Nous ne voulons pas dire que l'opéra soit indigne de succès — encore que son état présent soit peu brillant et que, sur son avenir, nous ne gagerions pas gros; — nous prétendons seulement que ce genre, plus qu'aucun autre, se trouve dans la nécessité d'obéir à des règles nuisibles à sa sincérité, qu'il doit trop sacrifier à la recherche de l'effet et de la flatterie. Comme la tribune du politicien, la scène de l'opéra se trouve, presque par obligation, encombrée de développements purement démagogiques destinés à cueillir les applaudissements.

N'est-ce pas en dehors de l'opéra que la plupart des musiciens ont donné le meilleur d'eux-mêmes?

De très grands maîtres, tels que Bach ou Schumann, ne l'ont point abordé.

Des opéras de Beethoven, à l'exception de quelques rares fragments, nous ne retenons que les ouvertures, c'est-à-dire des pièces symphoniques qui peuvent vivre d'une vie indépendante. Haendel, Haydn ou Schubert composèrent des opéras par douzaines. Qu'en reste-t-il?... On connaît de ces auteurs, on en jouera longtemps encore, les sonates, les oratorios, les symphonies, et, pour Schubert, les lieds si justement célèbres.

Il y a, c'est vrai, l'exemple de Mozart. Mais plus nous avançons, plus nous considérons Mozart comme un véritable prodige de l'histoire musicale. Il ne pouvait vraiment toucher à la musique, sous quelque forme que ce fût, sans l'animer de ses dons miraculeux.

§

En habituant nos oreilles à la monodie vocale seulement *accompagnée* par l'orchestre, l'opéra nous a fait

perdre le sens de la polyphonie. Il reste bien peu d'animateurs capables de s'intéresser à un quatuor ou même à toute espèce de musique dépouillée de prestiges extérieurs. Comparons les « airs » les plus aimés de notre époque, ceux de Massenet, par exemple, aux œuvres des maîtres de la Renaissance, aux chœurs d'un Goudimel, d'un Costeley ou d'un Roland de Lassus, qui sont des premiers âges de la polyphonie, et nous pouvons mesurer la régression dans toute son étendue.

M. Vuillermoz écrivait un jour qu'il ne fallait pas trop s'exagérer l'importance de la musique dans le succès des œuvres du répertoire lyrique. Malgré le tour un peu paradoxal de sa pensée, ce critique énonçait une évidente vérité et il expliquait fort justement que l'accueil réservé à *Carmen,* par exemple, tient moins à la valeur de la partition de Bizet qu'au caractère dramatique de l'ouvrage de Mérimée, à la vivacité des sentiments qu'il exprime, à son adaptation scénique, à sa prise sur l'auditeur moyen.

En effet, pour le plus grand nombre de spectateurs-auditeurs, la musique n'est qu'un ornement, un prestige dont les séductions viennent s'ajouter à celles du poème et de la mise en scène. Le livret, sinon par ses paroles mêmes, du moins par son action, par ses prétextes scéniques, joue un rôle primordial. L'intérêt du drame et les passions qu'il met en jeu comptent en premier lieu; puis les mimes, les costumes, le déploiement de la figuration, les éclairages, les décors — et ensuite vient la musique. Les musiciens qui composent pour l'Opéra ou pour l'Opéra-Comique connaissent certainement ces vérités — un peu désagréables, — car tout démontre qu'ils les respectent. Et dans cette pauvre part laissée à la musique, qu'admire-t-on? C'est d'ordinaire le pire. C'est le trait sensuel ou sentimental, c'est la formule brillante et creuse, c'est le tour de virtuosité vocale.

On dira peut-être que nous parlons d'un trop vaste public, de la foule « non éduquée » — comme on dit — qui va au théâtre pour passer la soirée, choisit *Thaïs* ou *Mignon* pour leur réputation et parce que, comme au music-hall, il y a des « tableaux » avec accompagnement d'orchestre. Mais les habitués du salon de Mme Verdurin se dérangeraient-ils pour applaudir les opéras qu'on leur a laissé licence d'admirer? Viendraient-ils écouter *Les Noces* ou *Tristan* si on ne leur annonçait de temps à autres d'extraordinaires vedettes étrangères qui permettent de doubler le prix des places?

§

Les premiers maîtres de l'opéra en France étaient gênés au plus haut point par une formule à laquelle leur personnalité ne pouvait se soumettre. Lulli et Rameau paraissent s'être débattus toute leur vie avec leurs librettistes. Les textes de Quinault ou de l'abbé Pellegrin semblent avoir été traités en partie par les compositeurs comme des pensums; ces récitatifs, ces ariosos, sont souvent, il faut bien l'avouer, empreints de monotonie. Le libre génie du musicien ne se meut à l'aise que dans les préludes, divertissements et ballets.

Toute proportion gardée, ces œuvres nous rappellent les revues de casinos, où de vieilles routines exigent qu'on enchaîne les tableaux avec des paroles insipides prononcées par le compère et la commère.

D'ailleurs, on peut dire que, jusqu'à Wagner, les opéras, qu'ils fussent français, italiens ou allemands, n'ont été que des successions de soli-vocaux, de duos, de trios, de chœurs, de danses, de pièces symphoniques, tout cela plus ou moins relié par une sorte de fil conducteur de caractère purement artificiel. Ces divers fragments auraient pu aussi bien être composés en dehors des ensembles où ils ont trouvé place. La scène est

loin de leur être indispensable. Au concert, des extraits d'opéra font figure de petits chefs-d'œuvre riches et concis. Au théâtre, pour réaliser l'unité dramatique, le compositeur est obligé de « faire du remplissage ». D'où ces faiblesses, ces banalités, ces longueurs, dont bien peu d'opéras sont exempts.

§

Durant toute son existence, le drame lyrique a cherché le moyen de faire parler ses personnages en musique. Lulli, déjà, tentait de donner à sa phrase musicale le ton des déclamations de La Champmeslé : ordonnance pompeuse de l'hexamètre, avec césure bien marquée. Le récitatif n'est qu'une tentative pour ajuster le chant aux ressources de la diction; il n'a jamais abouti, en définitive, qu'à des compromis plus ou moins heureux. Debussy a su pousser cet art au suprême degré de raffinement. Mais on ne peut recommencer deux fois *Pelléas*. D'ailleurs, quelles que soient les beautés de *Pelléas*, nous n'en avouerons pas moins que le genre auquel il se rattache nous paraît exécrable. Les imitateurs ne pouvaient que se rompre le cou.

Combien nous préférons la franche allure de l'opéra-comique, avec ses alternances de *parlé* et de *chanté*. A l'instant judicieux, le dialogue s'interrompt (oh! sans transition, sans explication...) et l'action se trouve tout d'un coup fleurie du gracieux commentaire de la chanson. Ainsi, dans les comédies de Molière, les intermèdes de danse sont inexpliqués, inexplicables. Le goût seul, ce souverain, en règle les tours. N'est-ce pas cela, l'art du théâtre?

L'antinomie est trop profonde entre les lois du geste, lorsqu'elles ne sont pas stylisées par la danse, et celles de la musique. On cherche en vain à les fondre. Les premiers opéras abordaient un genre conventionnel

avec tous les mécanismes de la convention : chants, chœurs, ballets, s'enchaînaient sans autre fin que les plaisirs conjugués de l'oreille et des yeux. Mais Wagner, dans son fol espoir — qui fut celui de tant de romantiques allemands, — d'associer intimement la musique, le verbe et l'action mimée, nous a conduits à ce genre faux entre tous du poème musical « joué » sur les planches d'un théâtre.

La musique se meut dans un univers mystérieux, invisible et infini qui n'a rien de commun avec les actes familiers, finis, bornés que perçoivent nos yeux. C'est sans doute pourquoi nous éprouvons toujours quelque gêne lorsque nous assistons à une représentation d'opéra ; nous avons l'impression que le langage sublime de l'orchestre est parodié sur la scène dans son étroite et chétive signification, que de piètres pantins s'efforcent en vain d'être à la mesure d'un monde gigantesque de poésie et de lyrisme qui les déborde de toutes parts.

Des acteurs exceptionnellement doués, un Chaliapine, grâce à un organe extraordinaire et à sa prestance, un Vanni-Marcoux, à force d'intelligence et d'habileté, peuvent faire illusion : ils semblent atteindre ces régions surhumaines où transporte la musique.

Mais n'entendons-nous pas dire partout qu'il n'y a plus de ténors capables de jouer certaines scènes d'opéra? Ils sont écrasés... N'est-ce pas justement la preuve de la vanité d'un genre qu'il faille des êtres si loin de l'humanité moyenne pour le traduire?

L'œuvre de Wagner nous donne à ce point l'impression de mensonge parce que là, plus qu'ailleurs, apparaît le contraste entre la sincérité musicale de l'auteur et l'artifice des moyens qui l'exprime. Jamais le geste de l'homme, même transfiguré par les jeux des plus puissantes machineries, ne pourra commenter, expliquer ce langage d'une richesse inouïe, débordant d'hé-

roïsme, de frénésie, et d'inspirations métaphysiques que nous évoque cette immensité sonore. Un spectacle de Wagner, c'est Eschyle joué sur une scène de guignol.

§

« Le propre de l'opéra, écrit La Bruyère, est de tenir les esprits, les oreilles et les yeux dans un égal enchantement. » Mais c'est le bonhomme La Fontaine qui a raison (comme toujours) lorsqu'il nous dit :

Si les yeux sont charmés, l'oreille n'entend guère.

Le musicien délicat se trouve presque toujours gêné par une mise en scène qui le distrait de l'audition, — tandis qu'au contraire le public qui a peu de connaissances musicales préfère l'opéra au concert. Pour lui, c'est d'abord un spectacle auquel viennent se surajouter des ornements musicaux.

Les invraisemblances qui s'étalent dans les scènes d'opéra furent toujours l'objet de plaisanteries. Nul genre ne prête mieux à la parodie. Il suffit même, pour obtenir un effet comique certain, de raconter d'un ton simple ce qu'on voit sur la scène. On connaît le récit railleur que fit Tolstoï d'une représentation de *Siegfried :*

L'acteur à la corne ouvre la bouche aussi peu naturellement que le nain. Et le nain lui répond de même... On pouvait deviner que c'était un nain parce que l'acteur marchait en pliant les genoux. ...La conversation est accompagnée d'une musique où sont constamment et artificiellement combinés les « motifs » des personnes et des objets dont il est question, et cela avec les moyens les plus naïfs : les choses effrayantes sont exprimées par la basse, les folâtres par la chanterelle, etc...

Après avoir narré à sa façon la fameuse scène du dragon, Tolstoï confie qu'« empli de dégoût » il est obligé de s'enfuir :

C'est si bête, si puéril, qu'on est étonné de voir y assister de grandes personnes.

Pour nous, sans doute parce que nous ne sommes pas naturistes, nous n'éprouvons pas précisément de dégoût; mais la machinerie du théâtre de Wagner nous a toujours paru extrêmement comique et nous l'avons vouée aux gémonies lorsque, s'imposant à notre attention, elle nous empêchait de nous abandonner aux accents de la symphonie wagnérienne. Toutes les représentations du *Ring,* en particulier, nous furent véritablement gâchées par la faute de ces glaives, de ces casques, de cette ménagerie de carton, de ces forêts montées sur tulle... On propose à l'auditeur un langage musical qui exprime les plus hauts sentiments, et on donne au spectateur des jouets de grands enfants. Rousseau avait déjà signalé ce ridicule dans les machines à prétention mythologique qui encombraient les opéras de Rameau (dont il faut dire que, mille fois à tort, il ne goûtait point la musique).

Nous n'aimons pas le vérisme. Tout art qui cherche à se modeler sur le réel est vain. Ce n'est point parce que l'opéra est un genre conventionnel que nous le critiquons. Nous pensons, au contraire, que les formes conventionnelles doivent être abordées avec franchise et qu'on ne doit pas tenter de les dissimuler au nom d'un soi-disant naturalisme qui, lui, n'aboutit qu'à la pire et à la plus hypocrite des conventions. Pas de machines compliquées, pas de trompe-l'œil : le simple rideau gris des disciples de M. Copeau servirait bien davantage les rêves que développe la musique au secret de nos cœurs.

§

Grimm écrivait déjà, au moment des célèbres batailles entre glückistes et piccinistes :

Les duos sont hors de nature, car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois pendant un certain temps, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre.

Et le soliste, l'a-ton assez raillé lorsque, oubliant tous les personnages en scène, il s'avance face au public pour lui lancer son « grand air » ! Et les choristes, dont l'irruption imprévue ne semble amenée que par le louable désir de rompre la monotonie de la soirée ! Tout cela répond à des règles si stupides qu'il fallut, en général, une véritable adaptation à la niaiserie de la part des librettistes. La sottise des livrets d'opéras a servi de pâture pendant plus d'un siècle aux humoristes.

Bien sûr, il y a des exceptions. On nous citera encore *Pelléas,* double chef-d'œuvre de Maeterlinck et de Debussy, un des très rares opéras, en dehors de ceux de Wagner, qui depuis un siècle servit véritablement la musique. Mais *Pelléas* date de près de trente ans. Depuis, les théâtres lyriques ont à peu près compté pour rien dans le cours de l'immense évolution musicale.

Parce que le génie de Wagner étouffe sous son poids toute une génération de musiciens, on ne pouvait se dégager des principes qu'il avait élaborés. Son principe fondamental, il l'a, croyons-nous, bien traduit : « Chaque art demande, dès qu'il est arrivé aux limites de sa puissance, à donner la main à l'art voisin. »

C'est une bien singulière méprise. La puissance n'est pas proportionnelle à l'importance des moyens qu'on emploie. Quand Mme Landowska touche son clavecin pour interpréter un menuet de Mozart, nous sommes plus profondément émus que devant telles œuvres à vastes déploiements de foule... Et Wagner lui-même ne s'est-il pas donné tort? Son drame incontestablement le plus puissant, *Tristan,* est aussi le plus sobre.

§

Que sera devenu l'opéra dans quatre ou cinq lustres? Nous ne serions pas étonné qu'il n'eût plus alors qu'un intérêt historique. On jouera toujours les plus belles œuvres de l'ancien répertoire, mais composera-t-on encore des opéras?... Déjà, nos jeunes compositeurs lui tournent le dos, et, depuis vingt-cinq ans, l'évolution musicale s'est faite en dehors de lui. Si le cahier des charges n'obligeait nos théâtres subventionnés à produire chaque année un certain nombre de drames musicaux, il est probable que personne n'oserait plus monter de spectacles qui coûtent fort cher et n'intéressent plus le public. Nous nous trouvons dans une situation absolument paradoxale : pour maintenir une existence artificielle au théâtre chanté, malgré la double défaillance des auteurs et des spectateurs, on oblige les directeurs à dépenser en créations — qui le plus souvent, après quelques représentations, retombent au néant — les trop maigres subventions qui leur sont accordées. Ainsi, la générosité de l'Etat ne profite guère qu'au décorateur et au costumier. Les frais qu'ils engagent, ceux des répétitions et ceux, considérables, de gravure de partitions, se trouvent dépensés sans profit pour le théâtre ni pour l'auteur — et, pouvons-nous dire aussi, sans grand profit non plus pour la musique.

Nulle raison valable ne peut s'opposer à une évolution très normale de nos scènes lyriques. Pourquoi se consacrer de façon définitive aux formules qui eurent leur succès au temps de Meyerbeer — ou même de Wagner? C'est bien mal servir une tradition que de lui imposer sa contrainte la moins défendable : la forme extérieure. La tradition doit alimenter la vie intérieure de l'œuvre d'art et non point copier ses aspects. Notre sensibilité, nos goûts, sont aux antipodes de l'idée du drame en musique. Tous les arts ont plus ou moins

enouvelé leurs formules. La musique, dans son magni-que et rapide développement harmonique, ne peut plus e plier à d'illégitimes obligations.

Notre opéra-comique ne serait-il pas mieux dans son ôle en cherchant à se retremper dans ses origines, ui sont sur les tréteaux de la Foire Saint-Germain? e devrait-il pas s'appliquer à retrouver la formule – avec une adaptation nouvelle — de ce charmant héâtre chanté et parlé, tout florissant de grâce alerte, e familiarité, de bon sens, de bouffonnerie et de sen-ment mesuré? Nous aurions peine à croire qu'en ravaillant dans ce sens, un jeune musicien doué du ens de la mélodie, comme M. Francis Poulenc, par xemple, n'obtiendrait pas de belles réussites. Et M. Ra-el, dont chaque entreprise nouvelle est une étonnante éussite? Les petites merveilles de fantaisie que la col-boration de Sacha Guitry et de Louis Beydts nous a ermis d'entendre peuvent montrer la route à suivre.

Il faudrait aussi ressusciter et rajeunir tout un ré-ertoire oublié, qui est bien la fleur de l'esprit fran-ais : Monsigny, Grétry, Boieldieu, Herold retrouve-aient leur ancienne faveur. Le succès populaire de cènes comme le Trianon-Lyrique ou la Gaîté qui, avec es moyens restreints, enchantent leurs auditoires, fait ugurer favorablement du succès qu'obtiendrait notre econde scène lyrique, avec toutes ses ressources, si elle e décidait à monter de véritables opéras-comiques.

Bonne indication aussi, ces succès obtenus près d'une ite par la *Petite Scène* lorsqu'elle présente, neufs et hatoyants comme des joyaux, des spectacles provoqués ar d'anciennes musiques.

Quant à notre Académie nationale de Musique et de anse, elle doit enfin justifier son titre. Il ne s'agit plus e calfater au hasard, par des essais plus ou moins heu-eux de « modernisme », un vieux bateau hors d'usage.

Une doctrine, un programme, un but, un grand effort créateur deviennent nécessaires, si l'on ne veut pas voir notre grand théâtre national sombrer dans la routine et le ridicule.

La danse ne pourrait-elle y retrouver sa place d'honneur? Notre jeune musique française porte en soi la fantaisie, le mouvement, le sens du rythme. Que des maîtres de ballet, que des danseurs *français* s'appliquent à interpréter ses œuvres! La formule introduite par les ballets russes, qui répond si bien à notre actuelle conception du spectacle, à notre sensibilité et à nos goûts, est susceptible de renouvellements et de développements illimités. Les compositeurs de valeur que nous avons l'honneur et la chance de posséder aujourd'hui ont déjà manifesté l'intérêt qu'ils prenaient à ce mode d'expression. Que serait-ce s'ils trouvaient l'appui d'une scène officielle dont l'influence n'est pas encore, malgré tout, complètement perdue?

Il ne faudrait plus surtout que l'Opéra négligeât ce qui fit sa gloire : la danse classique française. Les joyeuses évolutions sportives des « girls » mécaniques ont à présent suffisamment témoigné de leur incapacité de renouvellement. La monotonie et la vulgarité de leur cadence éclatent aux yeux de tous. Leur temps est fini. C'est la grande tradition aristocratique du pas français, tout de finesse et de grâces scrupuleusement étudiées, qui, après avoir rayonné sur l'Europe d'un éclat prestigieux, doit reprendre ses droits chez nous. Il fr trop sacrifié à de curieuses fantaisies étrangères et des engouements passagers. La souplesse d'un style assuré par la rigueur d'une technique ardue laisse son épanouissement une place certaine, — immense si on le veut. Il doit être encouragé, loué, magnifié. Sans doute ne serait-il pas très difficile de susciter en faveur un snobisme salutaire — puisque le snobisme qui peut s'appliquer au meilleur ou au pire, est ch

nous un gage indispensable de succès. En commandant aux belles ordonnances du ballet d'inspiration classique, la musique française trouverait un renouveau d'allégresse, d'élégance et de sage inspiration.

Enfin, il faut prévoir — malgré les habitudes infligées par un passé de trois siècles d'opéra — que cette préoccupation — qui fut de tous les temps — de fondre la poésie et la musique, n'est pas bornée au récitatif, à la mélodie, ni à l'action saltatoire. Nous pouvons imaginer une forme d'art où le poème, au lieu d'être dénaturé par l'effet vocal ou écrasé sous l'orchestre, serait mis en relief, rythmé par un certain concours instrumental. Commenté par la musique, par la danse, par le geste, par un dispositif scénique mouvant et mystérieux comme eux, c'est le poème qui tracerait sa direction sensible à tous. Ainsi s'établirait cette impalpable harmonie de tous les arts, sans prédominance fatale de l'un d'eux, qui fut la recherche idéale de tant de grands artistes.

Nous pouvons assister, dans ce sens ou dans d'autres, à une transformation radicale de nos théâtres lyriques. Jusqu'ici, l'Opéra a laissé à des compagnies étrangères tout effort de recherche dramatique et musicale et la gloire de quelques incontestables réussites; pour suivre le goût public, il se met parfois à leur remorque — avec beaucoup de retard. Il s'honorerait en cherchant les créations originales destinées à remplacer la formule périmée du drame musical. Il ne peut que s'enliser et que perdre ce qui lui reste de prestige en recommençant éternellement les mêmes lamentables expériences. Un fait est bien acquis; il doit servir de leçon : tous les musiciens contemporains qui tentent d'aborder l'opéra, quelles que soient leurs esthétiques, quels que soient leurs dons, n'aboutissent qu'à des échecs dont on ne peut même plus dire qu'ils soient retentissants.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

MON PAYS SERA LE PLUS GRAND [1]

—

PASSE D'ARMES AUTOUR DES MILLIARDS

— Deux cent vingt-six milliards de marks or! disait le général de Schoendorf, tout en agitant un journal. Nos ennemis exigent, par ultimatum, qu'un peuple ruiné s'engage à payer ce que le monde entier ne pourrait donner! Voyez, Monsieur le Conseiller de justice, le calcul se trouve dans ce journal. « Même s'il était possible d'entasser la production de l'or de toute la terre depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, on n'arriverait pas à une somme supérieure à 75 milliards, à peu près le tiers de ce qu'on exige de nous.

— Si les milliards n'existent pas, l'Allemagne ne les paiera pas, répondit avec un sourire M. Blumenroth.

— Et dire que les alliés avaient songé à exiger de nous des sommes bien plus effarantes encore. L'Angleterre, heureusement, modère leurs exigences et elle fera, plus d'une fois, réduire dans l'avenir le chiffre de notre dette.

— Bien fou qui ferait reposer sur l'Angleterre l'espoir de l'Allemagne.

— L'Angleterre n'aime pas la France. De plus son intérêt la porte à nous soutenir. Elle est convaincue qu'en arrêtant la baisse du mark elle brisera la concurrence allemande et mettra fin à la crise de chômage qui la désole.

M. Blumenroth haussa les épaules et s'en alla en murmurant « *Gott strafe England!* ».

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 816.

L'Allemagne ne se soumit pas aux conditions de l'ultimatum et ce fut de la part de la France et de la Belgique l'occupation des trois grandes villes à l'entrée du bassin minier de la Ruhr : Dusseldorf, Duisbourg et Ruhrort. On établit, en outre, au profit de la caisse des Alliés, un cordon douanier entre les pays occupés et le reste de l'Allemagne. Cela fait, on se mit d'accord pour envoyer à Berlin un second ultimatum; mais la somme exigée tombait, en quelques semaines, de 226 milliards à 132.

— Encore un refus de l'ultimatum, disait M. de Schoendorf et ce ne sera plus sans doute que 100 milliards.

— Vous semblez oublier, général, que les Français ont fait revenir dans nos casernes les hommes déjà démobilisés de la classe 1919 pour occuper, si nous ne nous soumettons pas, le bassin de la Ruhr.

— Une acceptation serait un mensonge; cent trente-deux milliards, ça n'existe pas non plus.

A ces arguments, des Français répliquaient que l'Allemagne aurait aussi, pour se libérer, les paiements en nature et en main-d'œuvre.

Mais les Allemands ripostaient :

— Faudrait-il donc faire de nos enfants et de nos petits-enfants des serfs pour le compte de l'étranger?

— Imaginez, disait le professeur Hochlied au groupe des « Amis de la paix », devenus un peu plus nombreux, imaginez une équipe de 20.000 ouvriers allemands, travaillant pour le compte des réparations avec un salaire moyen de 2.500 marks or par an. C'est une belle moyenne que la réalité est fort loin d'atteindre. Et bien, à ce tarif-là, l'équipe devrait travailler plus de 2.600 ans pour acquitter la dette de l'Allemagne. Ainsi ces 20.000 hommes qui se seraient mis au travail à l'aurore du christianisme, quand dans le ciel la voix des anges psalmodiait : « Paix sur la terre parmi les hommes de bonne

volonté », n'auraient fait, à l'heure actuelle, que les trois quarts de leur tâche de mercenaires.

— C'est effrayant.

— C'est de la démence.

M. Bergmann, qui depuis un moment jetait des chiffres sur un bout de papier, prit la parole et établit que 20.000 ouvriers français, travaillant pour payer les diverses dettes de leur pays issues de la guerre, devraient peiner tout autant de siècles que les ouvriers allemands.

— Malédiction sur la guerre, dit Lionel; nous sommes tous, vainqueurs et vaincus, liés à la même chaîne.

— Non, pas tous; pas l'Amérique, remarqua quelqu'un.

— C'est vrai; l'argent allemand, passant par la France et par l'Angleterre, devra s'en aller dans le Nouveau-Monde.

— Là-bas seulement pourrait se dénouer la chaîne de notre esclavage. Mais l'Amérique ne le veut pas. La croisade des Etats-Unis s'est muée en une croisière de Jason pour la conquête de la Toison d'or.

L'Allemagne signa les nouveaux accords. La Ruhr ne fut pas occupée et la classe 1919 fut renvoyée une seconde fois dans ses foyers.

Dans la cour du 167e régiment d'infanterie, des officiers assistaient consternés à ce départ. Il leur semblait que ces hommes emportaient avec eux le prestige de la France.

— Vous avez lu dans leurs journaux, disait l'un d'entre eux, pourquoi les Allemands ont finalement décidé de signer? « Tout simplement pour ne pas mourir », ont-ils déclaré; « pour donner au Président Harding la possibilité d'interventions généreuses »; ou encore « parce que l'Angleterre le conseillait » et surtout parce que « l'affreux traité radicalement inexécutable sera revisé et puis revisé encore ».

— Nous nous sommes laissé rouler par l'Allemagne.

— Ou par l'Angleterre.

— Cela nous arrivera d'autres fois encore. L'Allemagne, qui vient de gagner en quelques semaines 64 milliards de marks-or, aurait bien tort de ne pas continuer à dire qu'elle ne peut pas payer.

Les Allemands semblaient plus mécontents encore que les Français. Comme les trois villes : Düsseldorf, Duissbourg et Ruhrort demeuraient en gage, les nationalistes déversaient leur mauvaise humeur sur le gouvernement «de poltrons et de lâches qui n'avait pas su poser d'avance ses conditions à l'acceptation de l'ultimatum ».

Le Conseiller de Justice M. Blumenroth faisait retomber d'un autre côté sa colère. Un matin, il avait invité M. Bergmann à venir voir une édition des œuvres de Cicéron qu'il avait trouvée récemment chez un bouquiniste.

Le contrôleur général admira beaucoup la vieille reliure de luxe et félicita le conseiller de justice de son achat.

Celui-ci parla de Cicéron.

— Quel maître nous avons là pour l'éloquence judiciaire! Nos générations ne s'en inspirent plus assez et l'éloquence a beaucoup perdu. Chez vous, cependant, qui avez hérité du génie latin, on trouve toujours des orateurs éminents comparables aux plus purs classiques, à Démosthène, à Cicéron et à Caton...

Puis, après quelques secondes de pause :

— Certains même ressemblent beaucoup trop à Caton; M. Poincaré, par exemple, qui ne cesse de répéter : *Delenda Carthago.*

M. Bergmann ne put s'empêcher de sourire et d'admirer l'habileté avec laquelle M. Blumenroth avait amené sa remarque.

— Mais non, dit-il, nous ne voulons pas détruire Carthage.

— Oh! pas vous, monsieur le contrôleur général, j'en suis absolument convaincu. Mais les chroniques ou les discours de M. Poincaré ont toujours pour pensée dominante celle de Caton : Je pense qu'il faut détruire Carthage, c'est-à-dire, pour lui, l'Allemagne.

M. Bergmann se disposait à protester, mais le magistrat continua :

— Je ne vous ai pas fait entrer chez moi pour avoir avec vous une discussion politique et je ne veux pas continuer davantage sur ce sujet. D'ailleurs les troupes de renfort sont reparties. L'œuvre de destruction a été tout au moins différée, grâce à...

Sa voix eut un ton légèrement ironique, et il acheva :

— Je ne dirai pas : grâce à Dieu.

— Grâce à qui?

— Le monde entier le sait depuis quelques jours. Sur les rives de la Tamise, Lloyd George en un émouvant discours s'est chargé de le faire connaître à tous.

« La France avait raison, a-t-il dit, de vouloir marcher dès le 1er mai afin d'en finir une fois pour toutes avec les tergiversations allemandes. Mais lui, Lloyd George, et l'Angleterre l'ont suppliée, l'ont retenue, l'ont décidée à ajourner encore sa marche en avant pour donner à l'Allemagne une occasion nouvelle de réfléchir.

« Ainsi, nul n'en ignore à travers le monde. Nous savons ce que l'Angleterre vous a arraché en notre faveur, nous pressentons tout ce qu'elle vous arrachera encore. Nous ne lui en avons pourtant aucune reconnaissance.

« Vous souvenez-vous, monsieur le contrôleur, d'avoir vu sur les murs des villages — hélas! en ruines — que vous repreniez les trois mots que nos soldats se plaisaient à écrire : « *Gott Strafe England* », « Dieu punisse l'Angleterre » ? C'est encore la même chose dans l'âme de notre peuple.

« Après la guerre de Cent ans, quand la dernière ville française fut libérée, la reine d'Angleterre disait : « Si

l'on ouvrait mon cœur, on y trouverait le nom de Calais. » Eh bien ! si sur mon lit de mort on m'ouvrait le cœur, on y trouverait encore : *Gott Strafe England!* »

— Vous flattez cependant diplomatiquement l'Angleterre.

— Il le faut bien, puisque nous obtenons par elle des avantages. Si j'étais au gouvernement, je me sentirais obligé de poursuivre cette politique-là. Je le ferais avec tristesse. Mais si, par contre, je pouvais marcher avec la France, je le ferais avec joie.

— Croyez-vous que ce soit possible?

— En politique tout est possible, vous le voyez bien. Les difficultés seraient grandes, n'en doutons pas. Je serais fort en peine, actuellement, de dire comment il faudrait les résoudre. J'exprime seulement un état d'âme qui existe encore en Allemagne et je demanderais à Dieu, si j'étais croyant, de faire que la France sût le comprendre et s'en inspirer pour sa politique, avant qu'il ne soit trop tard.



M. Bergmann, qui avait écouté avec intérêt, mais avec surprise, ce réquisitoire violent contre l'Angleterre, ne savait que penser de M. Blumenroth. Cet homme passait, dans les milieux officiels français, pour un nationaliste des plus dangereux, et cependant il venait d'avoir en parlant d'un rapprochement franco-allemand des accents d'une indiscutable sincérité. Mais que valait son affirmation au sujet d'un état d'âme allemand encore assez sympathique à la France?

M. Bergmann entendait, dans son souvenir, d'autres voix faisant écho à celle de M. Blumenroth; voix du peuple, d'ouvriers ou de paysans, moins habiles, moins éloquentes, mais tout aussi nettes et expressives :

« C'est l'Angleterre qui est cause de tout le mal. »

« Nous n'avions pas de haine contre la France, même après avoir perdu la guerre; mais vous avez voulu placer l'Allemagne trop bas. »

« Si vous le vouliez, même encore, on pourrait s'entendre et aucune coalition ne pourrait s'opposer à nous. »

Voix sincères, sans aucun doute, se dit M. Bergmann; mais voix impuissantes. Voix de précurseurs, peut-être, mais qui pour l'heure crie dans le désert.

« Il y a maintenant, comme la confiseuse le disait un soir, trop de choses entre nos deux peuples. »

Oui, vraiment trop de choses, du passé, du présent et de l'avenir, qui travaillent à fausser les esprits, à empoisonner les cœurs, même les cœurs d'enfants et de femmes créés cependant pour avoir confiance et pour aimer.

A la sortie nord-ouest de la ville, dans le petit jardin Albert Dürer, trois enfants s'amusent : une fillette d'environ dix ans, deux petits garçons de cinq et sept ans.

Tout à coup la fillette se précipite sur ses petits frères, les saisit par la main et les entraîne, tournant parfois la tête d'un air inquiet. L'arrivée d'un officier français a provoqué ce profond effroi.

Le capitaine Dussaule et sa femme, causes de cette fuite, se sont arrêtés et se regardent tout attristés. Ils s'asseyent sur un banc du jardin et observent les trois enfants qui se sont remis à jouer un peu plus loin. Dans leurs ébats, les petits garçons passent parfois tout près des Français.

Mme Dussaule montre un bonbon au plus jeune. Le bambin regarde, hésite, happe le bonbon et se sauve... puis il revient. Bientôt les trois enfants sont apprivoisés. Ils répondent aux questions qu'on leur pose.

— Tu as peur des Français?

— Oui.

— Pourquoi cela?

— Ils sont méchants.

— Qui te l'a dit?

— Papa l'a dit à la maison et Mme Scharfsinn a dit qu'ils veulent faire mourir les petits Allemands.

Mme Dussaule donne à la fillette son sac de bonbons et, caressant les cheveux blonds :

— Tu les partageras avec tes frères et tu diras à Mme Scharfsinn que les Français ne mangent pas les petits enfants allemands.

Puis, toute triste, tournée vers son mari :

— Voilà qu'on nous fait tenir, dans l'esprit des gosses, le rôle de l'ogre et du loup-garou!

Plus haut dans la forêt, au delà d'Echein, deux Françaises sont en promenade. Elles voient passer un orphelinat.

— Quelle masse de petits Boches qui vont un jour nous tomber dessus pour ne pas payer! dit l'une d'elles. Ne faudrait-il pas un grand incendie pour calciner un peu de cette graine?

— Taisez-vous, lui dit sa compagne, vous blasphémez.

Elle se tut, mais de ses lèvres l'affreux blasphème était tombé.

Ah! Monsieur Blumenroth! Il y a vraiment trop de choses entre les âmes.



Une détente sembla cependant se produire au début de l'été.

A l'Hôtel Nassau, de Wiesbaden, M. Loucheur et M. Rathenau s'efforçaient de négocier un accord économique. Ces négociations directes entre l'Allemagne et la France étaient quelque chose de tout nouveau. Elles révélaient, au dire de certains Allemands, un tout autre esprit que celui des « dictées unilatérales » et semblaient de nature à faire naître de beaux espoirs.

D'autre part, on venait d'inaugurer à Biebrich, dans le château de la Grande-Duchesse de Luxembourg, sur les bords du Rhin, une exposition d'art contemporain français. A Wiesbaden même, des auditions musicales et des représentations théâtrales, données par des troupes françaises, complétaient cette tentative de rapprochement des esprits sur un terrain où les dissentiments politiques n'ont plus de place.

Des Allemands, en assez grand nombre, osèrent se mêler à ces manifestations de la vie artistique française et ils ne marchandèrent pas leurs applaudissements à certains artistes.

Le moment parut favorable à Lionel pour renouer avec la famille Hartenfels les relations interrompues. Sur ses conseils, sa mère avait fini par se décider à rendre aux Hartenfels l'invitation reçue plus de six mois auparavant. Le colonel s'était excusé, sans donner de raisons, de ne pouvoir se rendre à cette invitation; mais sa femme et sa fille l'avaient acceptée avec plaisir.

Depuis lors, Else Hartenfels et Marie Lionel se voyaient deux fois par semaine, tantôt chez l'une et tantôt chez l'autre, pour faire des échanges de conversation.

Parfois Lionel, à son retour de la caserne, les trouvait encore plongées dans quelque discussion animée et elles lui demandaient de servir d'arbitre.

Un soir, les deux jeunes filles avaient décidé d'aller prochainement visiter l'exposition de Biebrich, si toutefois M. Hartenfels ne faisait pas des objections trop grandes à ce projet.

Else s'attendait à l'opposition de son père, mais elle trouva chez lui plus de ténacité et d'entêtement qu'elle n'avait cru.

— Non, ma fille, non, ce n'est pas ta place. Une Allemande de ta race, une Hartenfels ne doit pas se montrer là-bas.

— Mais, papa, je t'ai entendu dire souvent que l'Art n'a pas de patrie.

— Il en a une quand on la lui donne; je veux dire quand on le rabaisse au niveau d'un moyen d'action pour des buts peu recommandables.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple. L'exposition d'art français, avec ses représentations théâtrales et musicales, les conférences, les journaux et même les œuvres de charité, tout ici fait partie d'un plan élaboré en vue d'orienter vers la France les pays rhénans.

— Tu ne crains pourtant pas que je me détache de ma patrie? Les Français vont bien écouter nos pièces de théâtre et nos concerts. Ils apprennent à aimer nos poètes ,nos compositeurs, nos meilleurs artistes. Leur âme, par moments, vibre à l'unisson de la nôtre. et cela ne les détache pas de la France.

— C'est vrai. Mais nos représentations théâtrales, nos concerts ne sont pas donnés spécialement à leur intention, dans un but politique, et les Français ne font pas figure de dupe en s'y rendant.

— Serait-ce donc faire figure de dupe que de s'élever au-dessus des étroitesses de la politique pour goûter ce qui est simplement humain?

— Non, sans doute, du point de vue des principes purs; mais on ne peut pas faire abstraction des réalités. J'éprouverais en ce moment une répugnance profonde à paraître répondre à l'appel de la France et à m'isoler ainsi du reste de l'Allemagne.

— Alors, papa, tu serais fâché contre moi, si j'allais visiter cette exposition ou écouter un de ces concerts?

— Non, ma chère enfant, je ne serais pas fâché, si tu juges, toi, dans ta conscience, que tu peux le faire.

La jeune fille demeura un moment concentrée sur elle-même, puis elle dit :

— Oui, devant ma conscience, je pourrais le faire;

mais je m'abstiendrai tout de même, pour qu'il n'y ait pas entre mes parents et moi ce malentendu !



La famille Lionel, les Dussaule et Chenut devenu capitaine se rendirent le dimanche suivant à Biebrich. Après avoir parcouru les diverses salles de l'exposition, ils se firent servir sous les ombrages du parc des boissons fraîches.

Quelques Allemands passèrent, parlant des choses qu'ils venaient de voir. Chenut tendit l'oreille.

— Je croyais avoir reconnu la voix de M. Rauenthal, mon propriétaire, expliqua-t-il. C'était une erreur. D'ailleurs il ne viendrait pas ici... Un drôle de type, ce Rauenthal. Un pangermaniste à tous crins. Un ennemi juré de la France; mais il recherche toujours la société des Français pour discuter âprement avec eux des problèmes de la politique internationale. Alors il exulte et il flamboie; il a l'impression de se battre pour son pays en rompant pour lui des lances purement oratoires et en laissant déverser, devant un Français, toute la colère amassée dans son cœur.

— Encore une histoire qu'il va nous raconter, dit Lionel tout joyeusement.

— Oui, si je ne vous ennuie pas trop.

— Raconte ! Raconte !

— Tout dernièrement, en descendant de chez moi, j'ai rencontré sur son palier M. Rauenthal : « Capitaine, capitaine, me dit-il, je viens de visiter l'exposition. »

« Il jouit un moment de ma surprise et précisa :

« — Oui, l'exposition de Stuttgart.

« — Qu'est-ce que l'exposition de Stuttgart?

« — Venez boire un verre de vin du Rhin et je vous expliquerai cela.

« Il me fit l'honneur d'une bouteille de Johannisberg;

Puis, sortant de ses tiroirs des paquets de photographies et de documents divers, il me regarda fixement et dit d'une voix grondante :

« — Stuttgart, c'est l'exposition de la haine allemande. Des salles entières remplies de dessins, de photographies, de cartes, de graphiques, de tableaux et d'objets divers, y font saisir, même à un esprit d'enfant, les conséquences mortelles pour l'Allemagne de l'abominable dictée de Versailles.

« Voyez, par exemple, la netteté de ces cartes, pourtant très réduites. Elles font ressortir, au premier regard, tous les morceaux de sa chair que l'Allemagne a dû s'arracher; toutes les provinces qu'il faudra reprendre, toutes les colonies qu'il faudra ravoir. Voyez maintenant cette impressionnante série d'images du Rachitisme. L'ogre qui prend nos enfants grandit d'un tableau à l'autre, toujours plus ventru, toujours plus goulu, emportant chaque fois un plus grand nombre de petits que vous affamez. Voyez ces ouvriers... Mais à quoi bon signaler ceci ou cela? C'est toute l'exposition qu'il vous faudrait voir. Cependant arrêtez encore votre regard sur ce berceau. Comme c'est vivant! Ne vous semble-t-il pas entendre les cris du nouveau-né qu'un poids énorme compresse et écrase? le poids des impôts que les générations futures devront payer pour enrichir la France ou tous les autres pays de l'Entente.

« Ah! c'est une façon puissante d'enseigner le peuple et de lui faire sentir le devoir sacré de la haine, en attendant le jour de la délivrance.

« Si vous aviez entendu dans les salles les gémissements des femmes, les jurons et les imprécations des hommes, vous auriez compris qu'il est dangereux d'exciter à ce point le juste ressentiment d'un peuple. Capitaine, rappelez-vous cette prédiction : « Nous boirons encore chez vous votre délicieux champagne. »

« Il remplit de nouveau les verres et continua :

« — Les organisateurs de cette exposition vont la promener de ville en ville, par toute l'Allemagne. Je suis bien certain qu'ils trouveront le moyen, malgré votre vigilante police, de la faire passer par ici et de l'installer dans quelque grande maison privée. Je vous donnerai l'occasion de la visiter, si vous le voulez; mais seulement la veille de son départ et à la condition que vous acceptiez de rester ensuite vingt-quatre heures notre prisonnier. Cette condition pour vous éviter la tentation d'aller inviter votre général à visiter à son tour notre exposition. »

— Il va tout de même un peu fort, ton Rauenthal, dit Lionel. Mais toi-même, sur ce terrain, tu n'es pas en peine de lui répondre.

— Je lui fais parfois de rudes ripostes. C'est pour cela sans doute qu'il recherche ces discussions où son humeur combative se peut donner libre cours.

« L'autre jour, cependant, j'ai craint de ne rien trouver qui fût digne de son discours. Tout à coup, je me mis à dire :

« — Merci, M. Rauenthal, oh! merci, de m'avoir si bien raconté les choses. Un jour, peut-être, la France entière vous remerciera. Notre peuple aussi a besoin qu'on l'instruise, qu'on lui fasse sentir la misère qui le menace, notre peuple de France trop idéaliste, qui se laisse enjoliver par de belles promesses ou de belles phrases.

« Nous allons nous consacrer à cette œuvre, moi-même et quelques amis restés en France, qui marcheront sous ma direction. Nous nous efforcerons, nous aussi, de concrétiser les choses par l'image; nous aurons, comme vous, notre exposition.

« Vous souriez, monsieur Rauenthal; vous pensez :

« — Peuh! ces pauvres Français dont on vante l'esprit ne savent que nous plagier.

« C'est vrai; du moins quand il s'agit d'enfoncer te-

nacement une idée dans l'âme du peuple, de bourrer les cœurs d'un sentiment collectif et de façonner la « Stimmung » nationale, quand il s'agit de former un troupeau docile qui marche aveuglément derrière ses chefs; oui, dans ces cas-là, vous êtes, je l'avoue, nos maîtres.

« Aussi, nous vous emprunterons très humblement vos méthodes, nous vous copierons du mieux que nous le pourrons. Il y aura donc, dans les collections de notre exposition ambulante, toutes sortes de dessins et de graphiques, comme dans la vôtre. Entre autres choses, on y pourra voir des trains immenses et des flottes entières qui porteront en Amérique notre or, ou plutôt vos marks, qui gicleront de toutes les ouvertures du pauvre nouveau-né compressé par le poids de l'impôt. Nous l'aurons, en effet, dans nos salles, votre malheureux poupon. Nous mettrons même à côté de lui un bébé français tout rose et tout rond, qui sourit et gazouille. Mais, un peu plus loin, sur une autre image, on verra votre bambin allemand, un peu grandi, qui soulève d'une main légère le poids terrible et qui ricane. Enfin, les deux enfants, nous les montrerons devenus jeunes hommes en deux tableaux, l'un sur la Seine, l'autre sur le Rhin.

« Le Français, pâle maigre, en pauvres habits de travail tout usés, charge encore des caisses pour l'Amérique; mais, cette fois, pleines d'argent français, rien que d'argent français.

« Dans l'autre tableau, l'Allemand costaud, râblé, à la tête d'un train de péniches où flotte l'ancienne bannière d'empire et où les matelots chantent la « Wacht Am Rhein ».

« A l'horizon lointain, en une vision vaporeuse — c'est l'heure du soleil couchant — on aperçoit le malheureux Français qui, sur la Seine, charge ses caisses. L'Allemand d'un geste le montre à ses hommes, hausse les épaules et dit : « Les imbéciles! Sils avaient su, quand ils étaient ici, dans cette région si riche, se payer eux-mêmes! »

« Voilà, monsieur Rauenthal, l'enseignement dernier auquel devra conduire toute notre exposition. Je crois que nous entendrons nous aussi dans nos salles des gémissements et des jurons, et des promesses sacrées de tenir compte de la leçon.

« Cette leçon, vous n'auriez pas besoin qu'on vous l'enseignât si vous étiez les vainqueurs et si les vaincus ne vous payaient pas! Qu'en pensez-vous, monsieur Rauenthal? »

« — C'est bien possible.

« Nous bûmes le dernier verre de Johannisberg et nous nous séparâmes après nous être serré la main.

« Voilà l'homme qui, de par la volonté du bureau des réquisitions, doit me loger sous son toit. C'est pour lui une véritable aubaine de m'avoir là. Il m'ennuie parfois et je l'évite. Mais d'autres fois, il m'amuse. C'est plus intéressant, en tout cas, et plus instructif que les parlotes où vous vous efforcez de bâtir théoriquement un monde sans contact aucun avec les réalités. »

— Mon vieux Chenut, toi aussi, tu vas un peu fort quand ton imagination t'emporte.

— Mon imagination! dis plutôt le bon sens et la raison. Je sais bien que nous n'aurons pas à Paris ou ailleurs la contre-partie de l'exposition de Stuttgart, et c'est dommage. Elle servirait bien mieux nos intérêts que l'exposition des toiles cubistes dans ce château. La leçon dernière de ma réplique : nous payer nous-mêmes directement, si nous la mettions en pratique, nous éviterait sans doute bien des déceptions.

« On avait paru vouloir appliquer la méthode en établissant entre les Pays occupés et le reste de l'Allemagne un cordon douanier. C'était peu de chose sans doute, c'était pourtant un premier pas sur le vrai chemin; il n'y avait qu'à continuer. Mais voilà qu'on revient en arrière et qu'on va lever le fameux cordon! On y met, il est vrai, une condition, c'est que l'Allemagne ait payé

avant le 15 septembre un milliard de marks-or. Elle est en train de mobiliser cette somme et elle la versera, n'en doutons pas; car il s'agit pour elle d'obtenir un avantage précis et immédiat. Cela prouve qu'il suffit de savoir presser au bon endroit pour faire ouvrir la porte du coffre-fort.

« Mais on aime mieux faire en Pays Rhénans une politique dite de rapprochement. En fait, on se laisse vivre, on agit au gré des événements, sans même sembler se douter que les Allemands, eux, ont un but et une méthode. »



Le milliard de marks-or fut versé et le cordon douanier fut levé, mais l'Allemagne n'en éprouva nulle joie durable. Une autre question lui tenait beaucoup plus à cœur : celle de sa frontière avec la Pologne en Haute-Silésie.

Le général de Schœndorf attendait avec inquiétude le tracé de cette frontière. Si le partage se faisait d'après les données du plébiscite qui avait eu lieu à la fin de l'hiver, l'antique berceau de la famille de Schœndorf passait à la Pologne.

— Croyez-vous, monsieur le conseiller de justice, qu'une telle absurdité soit possible? demandait le général d'une voix tremblante.

— Au temps où nous sommes tout est possible!

— Cependant l'Angleterre nous a promis...

— Ne me parlez pas de l'Angleterre!

Or, quelques semaines après, tandis que M. de Schœndorf gémissait et jurait, M. Blumenroth invectivait violemment Lloyd George :

— Cet homme-là trahit tout le monde, disait-il à M. Bergmann. Il trahit l'Allemagne et trahit la France. Pour vous empêcher d'occuper la Ruhr, il a voulu nous

faire accepter l'ultimatum du 5 mai et nous a promis en compensation le bassin industriel silésien. Et maintenant, vous n'avez rien, ni nous non plus. Toutefois, en France, vous croyez toujours à l'amitié anglaise, malgré toutes les fausses manœuvres qu'elle vous a fait faire, toutes les déceptions qu'elle vous a values.

— Monsieur le conseiller de justice, dit M. Bergmann, vous vous préoccupez beaucoup de l'avenir de la France. Vous appartenez cependant, si je ne me trompe, à un parti qui n'est pas ami de notre pays.

— Je suis, comme on le dit, un nationaliste, en ce sens que je veux la vie libre et forte pour ma nation. Mais cela ne fait pas de moi un ennemi résolu de la France. D'une France qui nous opprime et s'oppose à notre redressement, oui ! oui ! de toute mon âme et jusqu'à la mort ! Mais il est une France, je vous le disais un jour, que je voudrais, que je pourrais aimer, et c'est, je crois, la vraie France.

« Je lis en ce moment un livre du prince de Bülow écrit peu avant la guerre : *La politique allemande*. J'y trouve entre autres choses des jugements très intéressants sur l'Angleterre et sur la France. Je puis vous en citer à peu près textuellement une phrase : « Le mobile de la politique anglaise est l'égoïsme national, celui de la politique française l'idéalisme. Quiconque poursuit ses intérêts sera toujours plus réfléchi que celui qui poursuit une idée. » J'aimerais mieux rapprocher l'Allemagne de l'idéalisme traditionnel de la France que de la ruse historique de l'Angleterre.

— Il m'est agréable de vous entendre, monsieur le conseiller de justice. Cependant, l'Allemagne ne fait rien pour se rapprocher de la France Sous prétexte que la Pologne a reçu une belle part de la région silésienne, votre gouvernement crie que l'Allemagne est finie sur le terrain économique, et qu'il ne lui sera pas possible

de tenir les engagements acceptés avec l'ultimatum du 5 mai.

— Ne prêtez pas trop d'attention aux cris que l'on pousse et dites-vous bien que si nous sommes unanimes à trouver les exigences de l'Entente exagérées, nous sommes cependant nombreux à penser que l'Allemagne ne doit pas adopter une attitude négative à l'égard des réparations. Parmi les membres du gouvernement, il se trouve aussi des hommes pour qui la formule « réaliser dans la mesure du possible » n'est pas seulement une échappatoire.

— Ces hommes-là sont paralysés par ceux qui ne veulent rien faire. Et peut-être aussi par la crainte de cette Sainte Vehme, toujours impunie, qui vient, après tant d'autres, d'abattre Erzberger.

— Erzberger! Erzberger! répéta M. Blumenroth. Certes, je désapprouve son assassinat; mais vous ne connaissiez pas l'âme obscure d'Erzberger. En ce qui concerne ses sentiments envers la France, sachez seulement ceci : Erzberger avait écrit un mémoire secret dans lequel il parlait d'une nouvelle marche sur Paris, dans quelques années, facile et foudroyante, pourvu qu'on sût éviter la constitution d'une Pologne forte qui serait une France de l'Est.

— Ah! monsieur le conseiller de justice, quelle terrible révélation vous me faites! Si Erzberger, le républicain qui semblait vouloir grouper les forces pacifistes de l'Allemagne, a écrit un pareil mémoire, que peut donc penser le peuple de France? Et quelle importance peut-on attacher aux déclarations pacifistes de vos hommes d'Etat?

— Gardez-vous des généralisations mensongères et dangereuses. Erzberger, c'était l'homme noir, capable de signer les conditions infamantes de l'armistice pour abattre la dynastie protestante des Hohenzollern. Nous

n'avons pas en Allemagne, Dieu merci, beaucoup d'âmes aussi tortueuses.

L'oraison funèbre d'Erzberger, dans certains milieux, fut très vite faite.

— Qu'est-ce qu'un homme qui tombe dans la bataille? disait le banquier Rauenthal. On le sacrifie, avec beaucoup d'autres, pour obtenir la victoire, le but sacré. La partie qui se joue maintenant est pour l'Allemagne tout aussi grave que celle qui s'est jouée en Belgique ou en France. Erzberger, c'était un obstacle. Il devait disparaître. Où donc est le mal? Nous avons accepté les deux millions de morts de la guerre; ce n'est pas pour nous effrayer de la mort d'un individu ou de quelques autres qui pourraient suivre.

Le général de Schœndorf portait désormais le poids de ce qu'il appelait « le joug polonais ». Désolé de voir l'antique berceau silésien de sa famille détaché de la terre allemande, le pauvre homme ruminait sans arrêt sa peine. Il voulut un soir reprendre chez M. Bergmann une aquarelle restée suspendue au mur du corridor, un vieux bourg perché sur le bord abrupt d'un ravin silésien. En regardant avec attendrissement le petit tableau, il ne put s'empêcher d'exprimer son ressentiment et il le fit, lui d'ordinaire si calme, en termes des plus violents, reprochant à la France d'avoir fait octroyer à la Pologne la Silésie allemande et de vouloir s'agrandir elle-même du côté du Rhin.

En vain M. Bergmann protesta contre ces visées attribuées à la France. Le général prit acte de cette protestation individuelle, mais il répliqua :

— L'âme de votre peuple, dans son ensemble, reste dominée par une vieille pensée séculaire : pousser la frontière au Rhin. C'est l'éternel tourment de la politique française. Eh bien! il fallait l'y faire, votre frontière, sur les bords de notre grand fleuve, quand vous

nous avez dicté à Versailles le traité de paix. C'eût été plus conforme au jeu des vieilles lois de la guerre, nettes et franches dans leurs brutalité. C'eût été plus digne, en tout cas, que de tout attendre de l'intrigue, de la lâcheté et de la trahison des hommes.

— Voilà de bien graves paroles, général. Pourrai-je vous prier de formuler vos critiques avec plus de précision et de vouloir bien me dire, pour m'éclairer sur l'état d'âme des Allemands sérieux, quelles intrigues vous reprochez à la France?

— Je lui reproche de soutenir le docteur Dorten, un ambitieux qui se donne pour chef d'un parti rhénan qui n'existe pas, mais que l'on espère faire surgir sous l'influence de la misère et de la faim.

« La France, dans cet espoir, reste sourde aux voix du sentiment et de la raison. Elle exige de nous des milliards et des milliards que nous ne pouvons pas donner; elle repousse tout arrangement, afin que de la souffrance commune et du malheur général sortent la révolte et la dislocation du Reich.

« Je reproche de plus à la France d'essayer de faire jouer sur le Rhin l'attrait de certaines affinités religieuses, de vouloir réveiller entre Allemands des rivalités et des luttes heureusement apaisées; de faire, ici, une politique catholique pour servir ses visées séparatistes ou annexionnistes.

— Qu'entendez-vous par faire une politique catholique?

— J'entends par là une politique qui cherche à s'appuyer sur la religion catholique pour atteindre des buts temporels. Ainsi, quand votre ministre des affaires étrangères, pour obtenir le vote des crédits relatifs au rétablissement de l'ambassade du Vatican, déclarait, devant la Commission compétente, que le sort du Palatinat se réglerait à Rome, il avouait par là même sa politique catholique rhénane, et il semblait en étendre

les intrigues jusque dans les bureaux du Saint-Siège. Quand plus tard on a fait nommer un évêque français à Mayence — pour la population française qui pouvait, je l'avoue, en avoir besoin — on a fait encore de la politique catholique rhénane, car les besoins de la population française, bien que réels, ont tout simplement servi à masquer le désir d'atteindre, par l'évêque français, le clergé et les catholiques des pays rhénans. Tels sont, Monsieur le Contrôleur général, les reproches que j'adresse à la France. Vous m'avez interrogé, je vous ai répondu.

— Je vous remercie, général, de votre franchise. Permettez que je parle à mon tour en toute sincérité.

« La misère, en effet, rôde auprès des foyers allemands, et elle prend possesion chaque jour d'un nombre plus grand de demeures. S'il fallait en trouver la cause dans le versement de milliards que l'Allemagne ferait à la France, vos reproches pourraient se justifier. Mais les milliards qu'elle peut avoir, l'Allemagne les fait disparaître pour ne rien payer à l'Entente. Elle laisse rouler, bien pis, elle fait rouler son mark à l'abîme. A la moindre occasion, et même sans occasion, votre pauvre monnaie fait des chutes inconcevables.

« L'Allemagne, pour attirer sur elle la pitié du monde, et sur la France la malédiction, se transforme en un pauvre hère, qui invoque à propos de tout sa détresse. Mais un pareil jeu ne va pas sans risques. Le séparatisme n'est encore rien, mais il pourrait un jour surgir menaçant du chaos et de la misère que votre gouvernement fait naître, sans pitié pour les Allemands.



Par une de ces rares journées d'automne où le soleil, même sur les bords du Rhin, semble vouloir reprendre sa vigueur perdue, Else et Marie étaient assises dans un coin abrité du jardin des Lionel.

Un bruit de pas, sur les petits cailloux de l'allée venant de la rue, attira leur attention. Un homme se dirigeait lentement vers la maison. Arrivé à la porte, il leva deux fois la main vers le bouton de la sonnerie électrique et la laissa retomber sans avoir sonné.

Marie s'avança vers lui. L'homme fit un mouvement pour se retirer, puis resta immobile, tout embarrassé.

Il pouvait avoir de 40 à 45 ans. Visage pâle et émacié, mais des traits d'une rare finesse; habits défraîchis et râpés, mais qui témoignaient cependant d'une coupe élégante; toute sa personne, en un mot, avait quelque chose de distingué, mais en même temps de misérable et de souffreteux.

Aux questions de Marie, il répondit d'abord par monosyllabes, puis se mit à parler avec volubilité en un très bon français.

— Ah! mademoiselle! je ne suis pas habitué à cela. C'est la troisième fois, depuis hier, que je m'approche d'une porte sans avoir le courage de sonner. Cependant j'ai faim et surtout ma femme et mes enfants ont faim. J'avais une bonne situation de comptable; je l'ai perdue parce que j'ai eu le malheur d'exprimer devant de faux camarades des idées séparatistes, de dire qu'ici, sur les bords du Rhin, nous sommes d'un autre type et d'une autre mentalité que le reste de l'Allemagne. Maintenant je ne peux plus trouver de travail chez mes compatriotes. Alors j'ai pensé que des Français pourraient me venir en aide.

Marie, touchée de l'air maladif du pauvre homme, le conduisit à son frère, puis retourna auprès de Mlle Hartenfels. La jeune Allemande sourit, quelque peu sceptique, en entendant raconter l'histoire du séparatiste.

— Les catégories de mendiants étaient déjà fort nombreuses, dit-elle. Notre pays vient d'en voir surgir une nouvelle qui fera d'innombrables dupes : celle des persécutés de la politique. Chez les Français, ils se disent

malmenés, chassés de partout pour avoir proclamé leur foi en leur petite patrie rhénane. Chez les Allemands, ils se donnent comme ardents patriotes, victimes des autorités françaises.

« L'un d'eux est venu tout dernièrement raconter chez nous une pathétique histoire. Il avait entendu à Mayence un cri d'appel dans la nuit; il s'était précipité au secours d'une femme assaillie par deux soldats français et avait donné à l'un d'eux un fort coup de canne. Mais, arrêté un moment après par une patrouille, il avait dû passer ensuite devant un Conseil de guerre qui l'avait condamné à un mois de prison et à une forte amende. Il n'avait pu payer qu'une partie de la somme, et devait retourner en prison ou s'exiler s'il ne payait pas le reste.

« Papa ne crut pas un mot de l'histoire et ne donna rien. L'homme partit en murmurant très impoliment contre les Allemands qui ne savent pas soutenir le patriotisme. Peut-être est-il allé, tout de suite après, essayer d'apitoyer un Français en lui racontant ses misères de séparatiste. »

— C'est bien possible.

Lionel annonça, quelques jours après, aux deux jeunes filles que le séparatiste, nommé Leinwand, avait été engagé au Service des Restitutions, où l'on avait besoin à ce moment-là d'un secrétaire connaissant parfaitement les deux langues.

Il ajouta que Leinwand lui paraissait être un homme très convaincu, capable d'exercer en faveur du séparatisme une assez grande influence, si la situation de l'Allemagne continuait à évoluer vers le pire et si le mark poursuivait sa course vers le néant.

— Hélas! dit Mlle Else, quel espoir pourrions-nous avoir? Le mark ne vaut plus un tiers du pfennig d'avant guerre, pas même un soixantième de sa valeur.



Mlle Hartenfels suivait depuis quelque temps avec un intérêt grandissant les péripéties de la politique franco-allemande, consultant de nombreux journaux, discutant avec ses parents ou ses amis des questions du jour. Et quand l'horizon politique paraissait s'éclairer un peu, son âme aussi semblait devenir plus sereine.

Elle se trouvait, un après-midi, seule à la maison, attendant Marie pour les exercices de conversation. L'heure était passée depuis vingt minutes et la jeune fille n'arrivait pas.

Else, pour passer le temps, se mit à lire, ou plutôt à relire des commentaires de journaux français sur une récente déclaration du chancelier Wirth.

Le chef du gouvernement venait de faire savoir que son pays serait incapable, par ses propres ressources, de faire face à la prochaine échéance des paiements dus aux Alliés. Il faudrait recourir au crédit étranger; mais l'étranger ne prêterait que s'il avait la certitude de ne pas voir son argent, intérêts et capital, englouti dans le gouffre des réparations. L'Allemagne se voyait donc obligée de demander des délais pour les paiements futurs.

L'article de journal qu'Else Hartenfels lisait pour la troisième fois reprochait à l'Allemagne de vouloir intéresser la finance étrangère à sa politique d'atermoiements et adjurait le gouvernement français de ne pas devenir complice d'un pareil plan.

La jeune fille, le journal sous les yeux, demeurait pensive et attristée. Ce lui fut une délivrance d'entendre tout à coup sonner.

— Voici Marie, pensa-t-elle.

C'était Georges Lionel. Il était chargé d'excuser sa sœur d'avoir fait attendre en vain Mlle Hartenfels.

— Mlle Marie serait-elle malade? demanda Else.

— Pas précisément. Elle est seulement sous l'influence déprimante d'une scène tragique dont elle a été aujourd'hui témoin.

— Que s'est-il donc passé?

— Vous connaissez le vieux ménage Wolff, du petit appartement mansardé au-desus de nous?

— Oui, de bien pauvres gens que j'ai visités quelquefois et qui m'ont parlé, en termes émus et reconnaissants, des bontés de votre famille à leur égard. Leur serait-il arrivé malheur?

— Comme Marie sortait ce matin de bonne heure pour faire en ville quelques achats, elle entendit en haut de l'escalier des gémissements et un faible appel. Etant montée rapidement, elle vit Wolff effondré sur les genoux, essayant vainement de se relever, près de la porte qu'il avait pu à peine entre-bâiller. Il murmura :

« Ma femme, ma femme... »

« Par terre, dans la cuisine, deux matelas. Sur l'un d'eux était étendue la femme, sans mouvement.

« Marie, affolée, ne sachant à qui s'adresser, m'a téléphoné au quartier et j'ai prévenu les autorités allemandes. On n'a pu que constater le décès de la femme. L'homme a été transporté à l'hôpital; mais on a, paraît-il, bien peu de chances de le sauver.

« Sur la table de la cuisine se trouvait une lettre ouverte.

Notre vie a été longtemps simple et heureuse. Depuis deux ans, elle est devenue chaque jour plus amère. Le prix des denrées s'élève sans cesse. Nous ne pouvons plus tenir et nous ne voulons pas attendre la nouvelle hausse que va provoquer la chute actuelle du mark.

Notre dernier argent, nous l'avons dépensé hier, pour bien manger encore une fois avant de mourir.

1 demi-livre de pain de seigle....	1 marc
50 grammes de beurre	4.50

1 litre de lait	4.50
1 kilog de pommes de terre.......	1.25
2 œufs	9.00

Le reste, quelques pfennigs, donné dans la rue à un pauvre, vraisemblablement plus riche que nous.

Nous avons tout mangé. Il y a longtemps que nous ne nous étions pas traités si magnifiquement. Et maintenant les derniers morceaux de charbon que nous possédons vont nous délivrer de nos peines.

Que le Dieu d'amour nous pardonne. Qu'il prenne en pitié ceux qui souffrent ou qui vont souffrir comme nous. Mais que le Dieu de justice maudisse les responsables de ces ruines et de ces douleurs.

— Oui, qu'il les maudisse! dit Else.

Et, après un silence :

— Qu'ils soient en France ou en Allemagne.

Lionel ne répondit rien; mais la jeune fille reprit :

— Les responsables! Où sont-ils? Vous dites qu'ils sont en Allemagne et à certains moments je vous crois. Mais voici. Dans quelques semaines, il va falloir faire aux Alliés de gros paiements. Le mark va baisser encore; il y aura de nouvelles victimes, de nouveaux actes de désespoir. La France pourrait empêcher cela en accordant les délais que le chancelier demande. Dites, monsieur Lionel, pourquoi la France, qu'on dit généreuse, n'a-t-elle pas pitié?

— Ah! mademoiselle, répondit Lionel, s'il ne s'agissait que de pitié, tout serait, croyez-le, bien facile. Il existe une âme française assez grande pour prendre sa part du fardeau des autres, même du fardeau allemand.

« Mais, pour la plupart des Français, la question n'est pas du domaine de la pitié; elle est du trouble domaine de la politique. On dit chez nous que l'Allemagne court volontairement à la banqueroute, que tous les moyens lui sont bons pour se dispenser de payer. Et l'on conclut : A quoi bon prendre une part du fardeau, puisque

l'Allemagne n'aura de repos qu'elle ne l'ait laissé tomber tout entier sur nous?

« Voilà comme pensent beaucoup de Français. Moi-même j'étais venu en Allemagne l'âme ouverte, l'esprit rempli d'espoir et d'illusions, et maintenant... »

— Et maintenant? fit Else haletante.

— Maintenant je ne sais pas. Je lutte pour garder ma foi en un avenir meilleur et ma confiance en l'utilité des efforts des hommes pour le préparer. Mais il me semble parfois que tout cela peu à peu s'envole. Je suis sans doute dans un mauvais jour; sous l'influence déprimante du drame de ce matin.

— Quel malheur que vous soyez aujourd'hui triste et déprimé! J'aurais eu tant besoin moi-même d'être encouragée.

Une expression de véritable douleur passa sur le visage de la jeune fille.

Lionel la considéra un moment. Puis, dans un mouvement tout irréfléchi, se rapprocha d'elle, lui prit la main et la garda serrée dans la sienne. Elle ne fit rien pour la retirer. Un tremblement léger la secoua tout entière et elle pencha lentement la tête vers le jeune homme. Il lui donna sur la tempe un long baiser. Elle eut un rapide sourire, comme un regard de ravissement, et ce fut fini.

Déjà de l'autre côté de la table, Else Hartenfels pleurait. Lionel s'avança pour prendre congé. Elle lui tendit la main sans rien dire, indifférente, sans le regarder.

Il y avait le même soir chez les Bergmann dîner et réception à l'occasion des finançailles de Louise.

Marie Lionel, toujours agitée par la vision persistante du drame de la journée, se demanda jusqu'au soir si elle irait se mêler à la foule joyeuse des invités. Une répugnance intérieure la retenait, ainsi qu'une grande lassitude physique. Il lui semblait, d'autre part, qu'elle com-

mettrait une faute contre l'amitié en laissant passer sans y assister la fête des fiançailles de Louise.

L'heure venue, Marie monta dans sa chambre, hésitant encore. Elle se choisit cependant une robe de soirée et se trouva prête quand il fallut partir.

Dans la rue, près du théâtre et du Kurhaus, des messieurs et des dames, bien enveloppés, se hâtaient d'aller occuper leur place. Marie songea aux lieux de spectacles divers qu'elle ne connaissait pas, mais dont elle avait entendu parler et qui se remplissaient ce soir-là d'Allemands, comme de coutume.

Tandis que, silencieuse, elle montait à côté de sa mère et de son frère la courte rampe de la rue du Parc, la rumeur adoucie de la ville venait jusqu'à elle et semblait lui dire une mélopée étrange.

« Je suis Wiesbaden, la ville riante étendue au pied du Taunus, la Nice brillante du Rhin brumeux. On oublie chez moi l'angoisse du monde et l'on sent, quand mes feux s'allument, ma clarté descendre jusqu'au fond des cœurs.

« Le vieux Wolff se meurt et sa femme est morte. Des jeunes aussi meurent tous les jours. Mais je ne suis pas l'asile des pleurs et des deuils. Je suis Wiesbaden, la ville où l'on s'amuse et où l'on vit.

« Le vieux Wolff se meurt et sa femme est morte. C'est la faim qui les a tués. La faim ou la maladie, qu'importe? D'autres finiront comme ils ont fini. Mais plusieurs, ce soir, mangent dans la joie leur dernier avoir.

« Le vieux Wolff se meurt et sa femme est morte. Pourquoi donc la vie s'arrêterait-elle et gémirait-elle? Même aux lieux où la mort fauchait par milliers les hommes dans leur jeunesse, le rire gardait ses droits; et les survivants, descendus au cantonnement, chantaient et fêtaient la vie.

« Le vieux Wolff se meurt et sa femme est morte.

Mais Louise Bergmann se marie. Et d'autres aussi. Des Michels puissants, des Gretchen fécondes; des enfants naîtront. La mort est vaincue et la vie triomphe. Les vivants magnifient la vie...

— ...Mais moi, Marie Lionel, j'ai un cœur où viennent s'inscrire, en traits de feu, les malheurs des hommes.

Chez les Bergmann, le dîner, qui groupait seulement quelques amis intimes, se passa dans une atmosphère de joie profonde et tranquille, un peu grave chez les parents. Le visage des fiancés rayonnait d'une telle assurance de bonheur que Marie, en les regardant, crut entendre la dernière phrase de la mélopée : Les vivants magnifient la vie.

Les salons se remplirent et le bal commença. Marie, dont les nerfs s'étaient peu à peu calmés, se mêla un moment à la danse; mais, lasse et sans entrain, elle y renonça bientôt et se retira dans un petit boudoir où elle trouva la jeune Mme Dussaule, qui ne dansait pas.

Gisèle de Villerban quittait fréquemment le bal pour rester près de son amie.

— Tu seras marraine, dit à demi-voix Mme Dussaule à Gisèle.

— Oh! Simonne, quelle joie ce sera pour moi! Surtout ne va pas baptiser le jour du mariage de Louise.

— Non ce sera quelques jours avant.

Georges Lionel prenait part à la fête, mais sans élan, tout à fait lointain. Ni la danse, ni le charme et l'esprit de certaines de ses danseuses n'arrivaient à le captiver. Madeleine de Villerban en éprouvait une lassitude intérieure qu'elle n'arrivait pas à dissimuler. Aussi, malgré Chenut, Gilberte et quelques autres passionnés de la danse, le bal languissait et, pour une fois, ce furent les jeunes qui, les premiers, parlèrent de se retirer.

Tandis que les Lionel revenaient chez eux, Marie disait à son frère :

— Qu'était donc pour nous le ménage Wolff? Nous le connaissions assez peu. Cependant sa fin tragique m'a brisée physiquement et moralement. Toi aussi d'aileurs, tu sembles avoir porté tout le soir le poids de ce souvenir.

— N'oublie pas, Marie, que ce matin la surprise et l'effroi ont agi sur toi comme un choc violent. Cela peut expliquer ta lassitude du corps et en partie celle de l'esprit... Mais il y a plus. Tu connaissais depuis peu les Wolff, mais tu t'occupais d'eux; tu leur venais en aide. C'est un peu de ton cœur qui est obligé de se replier, un fil de ta vie qui se coupe. Enfin tu t'es reproché, bien à tort ce me semble, de n'avoir pas compris toute la misère de ces pauvres gens. Il n'en fallait pas davantage pour bouleverser tout un état d'âme.

Ainsi Lionel s'était efforcé d'expliquer le trouble profond de sa sœur; mais de lui-même il n'avait rien dit, et il restait seul à savoir qu'un autre souvenir avait pesé tout le soir sur son cœur.

Le même souvenir oppressait Else Hartenfels. La jeune fille se reprochait parfois avec violence ce qu'elle appelait sa minute de lâcheté envers elle-même, envers sa famille, envers son pays; mais elle éprouvait, d'autres fois, une joie intime à revivre ce court moment. Il en résultait chez elle de l'énervement et des sautes d'humeur que ses parents et ses amis n'arrivaient pas à comprendre.

Elle lisait toujours les journaux et se passionnait en ce temps-là pour la conférence de Washington où les délégués des puissances parlaient de désarmement et de paix. Mais les comptes rendus de la presse lui fournissaient surtout l'occasion de critiquer, sur un ton acerbe, les hypocrites palabres des ennemis de l'Allemagne.

Avec Marie Lionel, Else parvenait à rester à peu près

elle-même; mais elle, qui naguère prolongeait si volontiers les exercices de conversation, s'efforçait maintenant de les écourter.

Cependant, un jour, les deux jeunes filles s'étaient attardées à parler de *Tannhaüser* qu'on donnait le soir au théâtre Nassau. Marie avait joué quelques passages de l'opéra, puis avait demandé à Else de chanter la prière d'Elisabeth. Mlle Hartenfels, qui avait fini par se décider, rendit avec tant de sentiment la plainte douloureuse d'Elisabeth que Marie en fut toute bouleversée.

Pendant le chant, Lionel était arrivé sans qu'on l'entendît. Quand Else le vit, elle eut d'abord un mouvement de joie, puis tout de suite un accès de mauvaise humeur contre elle-même, et c'est à peine si elle répondit au salut du jeune homme. L'Else nouvelle, nerveuse et agressive, prenait position, concentrée en elle-même, comme prête au combat.

Lionel voulut la féliciter de son chant; mais elle eut une moue assez dédaigneuse, et lui, gêné, ne sachant que dire, demanda à la jeune fille si elle irait le soir entendre *Tannhaüser*.

— Non, répondit-elle assez sèchement. Je ne vais pas en ce moment au théâtre; il y a beaucoup trop de Français. Je m'y rendrais cependant si l'on se décidait un jour à jouer *Guillaume Tell*.

Le frère et la sœur se regardèrent consternés.

— Les Français pourraient s'y trouver nombreux ce jour-là, remarqua le jeune homme.

— Ils entendraient alors les fières paroles d'un montagnard appelant ses frères à briser les chaînes de la servitude. L'Allemagne, un jour, secouera les siennes, malgré qu'on veuille la tenir seule désarmée dans un monde en armes.

— Moins désarmée peut-être qu'on ne pourrait croire, dit Lionel sur un ton où perçait déjà la colère.

— Si les puissances n'ont pas invité l'Allemagne à

la Conférence de Washington, c'est sans doute qu'elles considèrent que nous n'avons plus besoin d'être désarmés. A moins, dit la jeune fille, devenue ironique, à moins qu'animées toujours du même esprit qui fit exclure l'Allemagne de la Société des Nations, les puissances qui donnent le ton au monde aient jugé indigne d'elles de siéger à côté des Allemands, des Boches, comme vous dites avec mépris.

— Mais non, nous ne disons pas cela, rectifia doucement Marie.

— Je l'ai pourtant entendu dire ici même.

— Ce mot, répété si souvent au temps de la guerre, peut nous échapper encore parfois; mais vous savez bien que nous n'y attachons jamais une significaion méchante ou méprisante. Calmez-vous, chère Mademoiselle Else. Que se passe-t-il en vous aujourd'hui? Je ne vous reconnais plus.

La voix de Marie exprimait à la fois de l'étonnement, de l'affection et du reproche.

Alors il se fit chez Else une réaction. Elle prit la main de Marie et dit :

— Je ne sais pas, je ne me sens pas bien.

Et elle se retira.

La nuit fut pour elle mauvaise. Des pensées amères la tourmentaient et des cauchemars. Elle se vit reportée de quelques années en arrière, au temps de la puissance allemande. Des régiments passaient, partant pour la guerre, et Otto von Rissling, son fiancé, la saluait très grave. Tout à coup, il sortait des rangs, s'approchait d'elle et se penchait pour l'embrasser. Ses lèvres frôlaient la tempe à l'endroit même où Lionel..., mais elles ne se posaient pas, et murmuraient seulement : Traîtresse! Traîtresse!

Else ouvrit les yeux, frissonnante.

— Je suis folle, absolument folle, se disait-elle. Il faut que je rompe tout de suite les relations avec les Lio-

nel. Marie doit venir demain. Je vais d'abord lui écrire que je suis malade; je trouverai ensuite un prétexte pour en finir.

Dans la journée, ses pensées se modifièrent, et elle n'écrivit pas. Bien plus, le lendemain, de peur que Marie ne vînt pas, elle se rendit elle-même chez les Lionel et se montra telle qu'elle avait toujours été : gracieuse et enjouée, modérée dans ses jugements, délicate dans ses expressions.

Deux jours après, le facteur remit à Lionel une lettre :

Vous avez compris que je ne suis pas de celles avec qui l'on s'amuse. Il ne peut dès lors y avoir entre nous que des relations très pures et très cordiales qui, seules, me permettront de ne rien changer à ma vie. Si vous deviez un jour oublier ce désir formel, je serais obligée de cesser tous rapports avec vous et avec les vôtres. Je le ferais avec regret, mais avec fermeté.

Lionel, qui s'était demandé s'il devait répondre à cette lettre, conclut qu'il était préférable de s'abstenir.

La première fois qu'il aperçut en ville la jeune fille, il s'avança vers elle et lui dit :

— Ne vous méprenez pas, je vous en supplie, sur mon attitude. L'idée d'une aventure avec vous ne m'a jamais effleuré l'esprit.

La jeune fille eut un beau sourire.

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi ; mais cela ne peut rien changer aux désirs exprimés dans ma lettre. Vous ne chercherez jamais à me voir seule, et, ajouta-t-elle en lui tendant la main, vous ne m'aborderez plus quand vous me rencontrerez en ville.

La nuit suivante, Else dormit très bien. Au matin, comme elle faisait sa toilette, la fenêtre de sa chambre s'ouvrit brusquement, sans qu'il fît au dehors un souffle de vent.

Le soir seulement, elle eut l'explication de ce phénomène. L'atmosphère avait été ébranlée jusqu'à 80 et 100 kilomètres par une explosion formidable survenue à l'usine de produits chimiques d'Oppau. Il y avait eu de nombreux morts et des dégâts matériels immenses.

Cette catastrophe provoqua chez les Alliés de vifs commentaires. Des journaux français se demandèrent si l'explosion ne devait pas être attribuée à quelque gaz nouveau, fabriqué en secret dans les usines d'Oppau.

Else souriait en lisant ces choses et elle pensait : « Il faut bien pardonner aux Français de ne pas vouloir désarmer, puisqu'ils s'imaginent que la Badische Anilin prépare dès maintenant la guerre de revanche dans ses usines. »

LOUIS DUMAS.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Comtesse de Noailles : *Le Livre de ma vie*, Hachette. — Jean Cocteau: *Essai de critique indirecte*, Grasset. — Maurice Martin du Gard : *Moralités libérales*, Nouvelle Revue Critique. — René Crevel : *Le Clavecin de Diderot*, Editions surréalistes. — Georges Périn : *Sous un certain jour*, Hors commerce. — Suzanne Lavaud : *Marie Lenéru*, Société française d'Editions littéraires et techniques. — Jacqueline d'Hariel, E. Gerber : *La Vie cosmopolite de Maurice Dekobra*, Nouvelle Librairie française.

« Dire qui je suis? c'est simple : à peu près le contraire de ce qu'on me voit. » Ainsi parla M. André Gide. L'image de notre être où nous nous complaisons diffère prodigieusement des images que nous offrons à ceux qui nous regardent vivre. Dès qu'il s'agit du dicton si simple et si vieux : « Connais-toi toi-même », nous entrons dans un labyrinthe de difficultés et nous errons dans une inextricable fantasmagorie. Contrairement à M. André Gide, Gœthe affirmait que les autres sont meilleurs juges sur nous-même que nous-même. « Je prétends, disait-il, que jamais l'homme ne peut se connaître soi-même, ni se considérer objectivement. D'autres me connaissent mieux que je ne me connais moi-même. » J'imagine volontiers pour l'homme passionnément curieux de son âme une forme d'inquiétude qui pourrait se tendre jusqu'à l'angoisse. Tout homme porte en lui le plus terrible des mystères : lui-même. Voyez comment la connaissance de notre être varie suivant l'attitude que nous adoptons vis-à-vis de nous-même. Si je me place dans l'état de complaisance lyrique cher aux romantiques ou dans l'état de tragique défiance de moi-même à la manière d'un chrétien comme Pascal, mon portrait change du tout au tout. Quand Baudelaire regarde son moi sous l'empire d'une haine atroce, il se livre en s'exprimant à une opération tout autre que les romantiques magnifiquement enchantés d'eux-mêmes et ivres de leurs belles âmes. Parler de soi ou ne pas parler de soi, la question n'est pas là : elle est dans l'attitude

qu'on prend vis-à-vis de soi. Le romantisme est beaucoup moins l'expansion et la libération du moi que la substitution d'un rêve enchanté de soi-même à l'effort amer et douloureux pour se saisir sans complaisance. Il est une âpre quête de soi qui est, je crois, la forme la plus cruelle de l'héroïsme. On a chance d'y périr corps et biens. Montaigne n'a pas été sot de vouloir se plaindre, mais il n'a pas soupçonné toutes les difficultés de sa tentative et il manquait par trop de cruauté vis-à-vis de lui-même. Qu'est-ce qui dans nos pensées, nos sentiments, nos actes, est un accident de nous-même, et qu'est-ce qui témoigne vraiment sur nous-même? Problème ardu! Suis-je dans les modes de sentir, de penser et d'agir qui se répètent fréquemment ou dans quelques actes et sentiments exceptionnels que je n'ose regarder en face et qui me sont ineffable étonnement? Il est des choses de nous-même que nous ne dirons jamais aux autres et que nous n'osons même pas nous dire à nous-même. Mais si c'était ce qui ne peut pas et ne doit pas se dire, l'indiciblement étrange de nous-même, les choses sur lesquelles on reste à jamais muet, si c'était cela le plus vrai de nous-même! Qu'est-ce que le « moi profond » dont parle Bergson? Quand on essaie de serrer de près l'expression, on voit s'accroître l'anxiété et on se trouve dans une forêt d'énigmes. La notion bergsonienne du « moi profond », comme tout progrès effectué dans tout ordre de recherches, accroît les difficultés de la question. Le développement de la connaissance n'est pas une marche à la lumière, il entasse de plus épais blocs d'ombre sur les points où l'on croyait voir clair. Le progrès de la connaissance est lui aussi un sacrifice sur l'autel de l'ironie. Comme tout le reste, c'est une tragédie qui côtoie la farce. Je vous parlerais volontiers de l'héroïne d'un roman qui n'a pas encore vu le jour. Aventurée dans le labyrinthe de son moi, elle trébuche toute sanglante d'absurdité en absurdité. Indiciblement étonnée devant les jugements que portent les autres sur elle-même d'après ses actes, elle s'écrie : « Entre une âme et ses actes, quel mystère peut s'intercaler! » Elle ajoute : « Vivre, n'est-ce point subir comme vrai le fantôme de nous-même que dessinent nos actions, nos manières de vivre et ce qui apparaît de nous dans nos rapports

avec les autres? L'inutile pèlerinage d'ici-bas, chacun de nous doit le faire enveloppé d'un mensonge qu'il doit prendre pour la vérité de lui-même. » Mais quand elle veut substituer aux erreurs des autres sur elle-même l'investigation loyale d'elle-même, elle s'aperçoit que les travaux d'Hercule étaient par comparaison chose aisée. Heureusement que la folie, espoir suprême et suprême récompense des efforts humains, lui offre le divin bercement de ses allégresses et de ses certitudes! Tout effort loyal mérite salaire.

Mme de Noailles (**Le livre de ma vie**) elle aussi est étonnée de ne point se reconnaître dans les opinions qu'on émet sur son compte. Tout comme M. André Gide, elle veut se présenter telle qu'elle est pour rectifier les images fallacieuses qu'on a répandues d'elle-même : « L'étonnement que m'ont si souvent procuré les interprétations les plus déformantes, cette absence de nous qui se trouve dans la plupart de nos biographies, m'ont enfin décidée à me prononcer sur moi-même. » Voilà qui est fort bien. Ecoutons donc avec sympathie la célèbre poétesse nous parler d'elle-même et laissons-nous prendre au charme des souvenirs d'enfance qu'elle vêt de la magie de son verbe ivre et ardent. Je ne crois pas que ses aveux passionneraient les esprits séduits par la psychanalyse. L'illustre poétesse ne nous laisse soupçonner aucun sentiment cruellement refoulé dans l'Inconscient; on ne voit pas que son moi lui ait posé beaucoup de problèmes embarrassants; on n'a point l'impression qu'elle soit tombée en étonnement en face d'insidieux et torturants mystères d'elle-même. Il me semble qu'une nymphe ou une Oréade, si elles s'examinaient, verraient leurs âmes à la manière de Mme de Noailles. C'est un cristal qui rend un son pur et vibrant, c'est une jeune forêt où la lumière du matin distille son miel dans la bonne fraîcheur végétale... C'est une âme aussi magnifiquement simple que celles de Lamartine, de Musset ou de Victor Hugo (j'entends l'âme qu'ils expriment dans leurs poèmes) ou que celle d'un marronnier en fleurs dans les frileuses fièvres de mai. Elle la regarde comme un enfant fixe une naïve image où brillent quelques tons vifs et elle prend de toute évidence un plaisir parfait à elle-même. On partage son contentement et l'on se sent allégé du poids de toutes les complexités du

monde. L'âme de Mme de Noailles (l'âme qu'elle nous montre, bien entendu), eh bien! c'est l'âme qu'aurait la Poésie si elle pouvait se faire un être humain. Ferveur adorante, extasiée et infiniment renaissante pour l'Univers, sympathie tendre pour toutes les choses et pour tous les êtres, passion d'admirer tout ce qui dans l'humanité dépasse l'homme; immortelle enfance du cœur! Je chantais jadis une romance qui disait : « Si l'eau qui court pouvait parler »; je dirais volontiers : « Si la poésie pouvait parler, elle dirait d'elle-même ce que Mme de Noailles dit de son âme... » Et c'est fort intéressant, mais, quant à reconnaître dans ces confessions une âme individuelle, cela c'est une autre question. Mais au fait, il est un genre de poètes qui n'ont pas besoin de se meurtrir devant les énigmes et les aspects déconcertants de l'être intérieur; leur mission est d'être le nœud des rythmes du monde et cela leur tient lieu d'âme individuelle.

« Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme », disait Victor Hugo. En fait de connaissance de l'âme, les arbres des forêts sont accommodants, et Victor Hugo avait raison de s'adresser à eux. Les arbres des forêts aimeront beaucoup ce que Mme de Noailles dit d'elle-même.

Madame de Noailles doit penser que nous révélons beaucoup de nous-même par nos admirations. En des pages d'un grand charme, elle nous dit toutes les exaltations qui lui vinrent de Voltaire, de Rousseau, de Musset, de Victor Hugo, de Napoléon. J'aimerais m'arrêter devant les pages qui sont une sorte d'hymne à Bonaparte, je dirais presque un aveu d'amour à cette ombre à jamais vivante! Aimer, c'est créer à sa manière l'objet aimé. Mme de Noailles a créé pour le bonheur de son rêve le Bonaparte qu'elle peut aimer sans réticence. C'est un Bonaparte prodigieux et aimable, un Bonaparte capable de tirer tous les cœurs après soi, un Bonaparte tel que l'aurait modelé un dieu complaisant s'il avait voulu créer le héros qui puisse à jamais faire soupirer les cœurs féminins. Avec quelle élégance irrésistible il porte le costume sévère de la Révolution! Quelles dents! Quelles mains! Quels pieds! Quel regard! Quel courage et quelle bénignité tout de même! En bref, le poète, le sublime poète de la vie, beau, grand et bon, celui dont on ne peut prononcer

le nom sans l'adorer! « Jusqu'au physique qui, chez lui, conquérait et puis comblait de ravissement sa proie. » Songez que ses pieds « si gracieux, si enfantins » semblent « des mains délicates gantées de peau d'antilope » !

On comprend que Mme de Noailles ait aimé Rousseau, on imagine qu'elle ait été envoûtée par celui qui tira de la rêverie, de la mélancolie et de l'extase d'ensorceleuses musiques. On imagine qu'elle se soit laissé charmer par celui qui le premier toucha ce point ardent où le frémissement de l'âme individuelle se perd dans l'immense frémissement cosmique.

A être parfaitement sincère, je ne crois pas que le ciel ait formé Mme de Noailles pour explorer le monde des âmes. Il lui a donné un génie d'effusion et d'émerveillement. Il lui a donné une sorte de vie féerique par le perpétuel état d'union avec toutes les musiques de l'espace. Le vaste monde sans trêve la berce et l'exalte dans son tourbillon symphonique. Ses plus belles pages sont celles où s'exhale cette communion sacrée avec l'ouragan terrible et bienheureux de la sève universelle. Une de mes âmes secrètes, âprement, mortellement sauvage et primitive, ne peut rester insensible à ces accents :

> J'avais dès l'enfance fait alliance avec l'univers par les matins de bleu cristal, la pureté tiède et neigeuse de l'air, la surface poétique de l'eau, d'où je m'attendais à voir surgir une neuve, gracile et naïve Aphrodite; les mains jointes, j'avais contemplé les couchers de soleil silencieux et pourtant, par leur emphase, déclamatoires. Sollicitée par leur appel mêlé de quotidien adieu, j'avais souhaité me précipiter en eux, m'engloutir dans leur draperie écarlate, y périr triomphalement.

Des phrases comme celles-ci me font souffrir à force de m'être bonnes.

J'aimerais vous détailler mon sentiment personnel sur M. Jean Cocteau. Je ne peux le faire en quelques lignes. Je ne veux pas bouder un certain genre de plaisir que m'a apporté son livre (**Essai de critique indirecte**). Sa langue est d'une belle qualité. Un grain dur, serré, un éclat discret dû à la stricte netteté, à la seule qualité cristalline du verbe. Une langue classique en ce sens qu'elle s'applique avant tout à bien définir et qu'on sent partout l'économie méditée des

moyens, le calcul strict de l'expression par rapport à la fin visée. Un goût évident pour la précision, la concision, voire l'ellipse sous ses formes les plus diverses, c'est-à-dire la tendance à ne pas insister, à se contenter du trait le plus significatif, à laisser choir les chaînons intermédiaires de la pensée, à procéder par bonds nerveux. Une ingéniosité dans l'expression qui répond au désir de stimuler l'esprit du lecteur, de le piquer au jeu. Ingéniosité qui, à la bien prendre, n'est elle aussi qu'une forme de la tendance au ramassé et à l'ellipse. L'expression ingénieuse de M. Jean Cocteau est moins un certain art de torsion, d'enveloppement et de rapports imprévus qu'un art d'omission. C'est par de subtils maniements de l'ellipse que M. Jean Cocteau joue à cache-cache! On peut penser ce que l'on veut des réalisations artistiques de M. Jean Cocteau; les caractères dominants des maximes qui forment ce livre se nomment limpidité et bon sens, ce qui n'exclut pas du tout un aspect paradoxal. Et si l'on est un peu gêné çà et là, c'est par l'excès d'évidence. Telles de ces pensées font un peu l'effet d'échos, et, bien qu'elles portent l'empreinte personnelle de M. Cocteau, il ne serait pas très difficile d'indiquer maintes fois l'esprit qui le premier les a marquées de sa griffe une fois pour toutes. Mais il serait puéril de reprocher à un écrivain de n'avoir pas tout inventé. Aussi bien, nous savons tous qu'il est en M. Jean Cocteau un don très souple d'assimilation et il faudrait être fort novice pour transformer cette constatation en reproche. « Un grand artiste est inhumain, végétal, bestial », nous dit-il. M. Jean Cocteau nous indique par ces mots ses propres limites. Je ne songerais à lui appliquer aucun de ces termes et il est peut-être un grand artiste tout de même. Je pourrais m'amuser à opposer quelques-uns des préceptes de M. Jean Cocteau à ses réalisations, mais à quoi bon? Je ne veux point jouer ce jeu facile et éventé. M. Jean Cocteau tourne avec une sorte de fascination secrète autour du mot élégance. Il a raison, il flaire son problème propre. Il donne de ce mot une bien jolie définition : « L'élégance, beaucoup plus que l'obscurité, rend une œuvre invisible. » De fait, Voltaire, écrivain élégant par excellence, est entre tous un écrivain secret, et l'élégance racinienne est le plus joli piège

qu'un écrivain ait placé entre son lecteur et lui. L'élégance elle aussi a ses abîmes. Je rends hommage à la profondeur de cette pensée :

« Est-il rien de plus réaliste que de peindre la chose imaginée dans la chambre où on l'imagine? Un paquebot ourlé d'écume, une locomotive qui entre par la porte, un bouquet d'arbres sur le plancher. » Je suis tellement d'accord avec M. Cocteau que je me souviens d'avoir écrit à propos de Flaubert qu'il n'est pas un réaliste en ce sens que sa méthode de peindre les choses en elles-mêmes, à la manière positive et vues sous l'optique d'un spectateur moyen et conventionnel, s'oppose à la vision vécue des choses qui, happée au vol, est toujours une déformation et une fantasmagorie. Le vrai réalisme a toujours un aspect fantasmagorique.

M. Maurice Martin du Gard (**Moralités libérales**) ne doit pas mépriser lui non plus le mot élégance. Les brèves études critiques jaillies au fil de l'actualité et qu'il groupe aujourd'hui en un livre frappent d'abord par leur fantaisie élégante et nonchalante. La volupté de se caresser aux idées et aux sentiments se joint assez curieusement à l'allure détachée et un peu narquoise d'un esprit qui aime à se tenir en état de disponibilité. Sainte-Beuve parlait d'une critique qui serait une foulée légère des œuvres. M. Maurice Martin du Gard nous offre de ces foulées légères exécutées par un esprit qui hésite un peu entre la sensibilité qui se laisse prendre et l'ironie qui craint de se laisser piper. Il parle avec ferveur de Lasserre et de Montaigne, esprits accueillants aux diversités et aux contrariétés de l'éternelle réalité. En définissant Montaigne, il indique du même coup les tendances de son esprit : « Montaigne a créé un type de sceptique conservateur, avide de justice, d'indépendance, hostile aux dogmatismes de tous ordres, libéral épris de réformes et respectueux tout ensemble des traditions, composé de hardiesse et de prudence, type qui subit périodiquement chez nous des éclipses, mais dont l'esprit d'équilibre général, le rationalisme souple et nuancé n'en maintiennent pas moins la société française contre les fanatiques ou les imbéciles. » L'étude sur Paul Souday frappe par son équité et l'étude sur Eugène Marsan est jolie...

M. René Crevel est surréaliste et **Le Clavecin de Diderot**

est un livre virulent de polémique. J'ai dit plusieurs fois que les surréalistes, en dépit de leurs échecs, se sont engagés dans une direction créatrice qui n'a pas dit son dernier mot. Un jour ou l'autre, je me demanderai ce qui justifie leurs tentatives et je me demanderai s'ils n'ont pas été victimes de grosses erreurs de méthode qui ont compromis leur effort. Je comprends que, par goût pour la révolte, ils aient fait alliance avec les révolutionnaires. Je comprends moins la dialectique qui me démontre l'affinité d'essence entre les doctrines surréalistes et les idées de Karl Marx. Il y a là un tissu de raisons qui m'ont tout l'air d'avoir été imaginées après coup pour justifier une situation de fait. Mais le rôle des arguments est presque toujours de légitimer après coup. M. René Crevel ne manque ni de verve, ni de vigueur, ni de mordant : il gagnerait cependant, comme polémiste, à alléger sa langue. Il frappe durement sur ceux qui ont voulu faire de l'œuvre subversive de Rimbaud une œuvre édifiante; il accable de sarcasmes la philosophie idéaliste; il veut chasser Dieu de l'Univers « comme une bête puante »; il déchire l'opportunisme contemporain qui n'opte pas avec assez de décision pour ou contre. « Le surréalisme, dit-il, a mis les pieds dans le plat de l'opportunisme contemporain, lequel plat n'était d'ailleurs, comme chacun sait, qu'une vulgaire assiette au beurre. » La formule est amusante. Les sans-parti eux-mêmes sont sommés de prendre parti. Ne pas choisir, c'est consentir à ce qui est. Faut-il donc que tout le monde soit contraint à se vêtir du lourd manteau des opinions sociales? J'en doute.

Sous un certain jour de Georges Périn révèle un esprit d'une belle sensibilité artistique. Des jugements sur la poésie et l'art qui sont empreints de la plus jolie délicatesse. Quel idéal intéressant, celui-ci : « Donner de la ligne à une certaine vision âpre et sanglante des choses, où de l'essentiel palpite, où de l'humain brutal crie sa révélation, styliser cela, pour que cela s'arrange comme la pourpre tragique des couchers de soleil. »

Et ceci sur la naïveté du poète : « Il faut se trouver tout neuf devant son émotion et sa pensée, avoir oublié tous les clichés de mots et de rythmes; on atteindra alors un pur

accent poétique qui sera échenillé de tout ce qui serait éloquence, littérature, philosophie. »

Un livre personnel et nourri. Et dans la manière de poser toutes les questions, une âme vraie de poète.

Mlle Suzanne Lavaud nous présente sur **Marie Lenéru** une biographie riche et fervente. Le sujet était intéressant, l'âme de cette femme exceptionnelle un bien curieux spectacle et l'auteur s'est passionné pour ses recherches. On retrouvera et l'on découvrira dans ce livre, avec grand plaisir, maintes remarques de Marie Lenéru qui fouillent en profondeur leur objet. « Pour moi, dit-elle, observer c'est inventer, sans cela l'observation d'un homme de génie ne dépasserait pas celle d'un autre. » Merveilleusement juste! A ceux qui voulaient tirer un enseignement de sa pièce *Les Affranchis*, elle répond que le seul enseignement qu'on pourrait tirer de sa pièce, c'est que l'amour n'a rien à gagner à devenir facile : « Le jour où on le fera libre, il n'aura plus rien, plus rien à aimer... plus rien que deux lèvres, la durée d'un baiser. » Je crois qu'un esprit aventureux et libre ne souhaitera jamais vivement la disparition des entraves dans les choses de l'amour. C'est l'entrave qui fait le prix et la magie de l'amour! Un obstacle impérieux entre la femme et vous, l'imagination s'émeut et la pare de poésie! Une femme à demi inaccessible est plus que les autres nimbée de rêve et ce sont les difficultés et les périls de l'amour qui en font une merveilleuse aventure. Bourgeois furent les romantiques en voulant lever tous les obstacles que la vie sociale oppose à la fantaisie du désir! Une âme de grand style souhaite des difficultés à ses entreprises pour que la conquête soit un beau jeu de force, d'adresse et de ténacité!

Voulez-vous des renseignements sur Maurice Dekobra? Lisez **La vie cosmopolite de Maurice Dekobra.** La vie de cet homme heureux vous est présentée d'alerte manière par Jacqueline d'Hariel et E. Gerber. Vous apprendrez même que ce romancier, dont l'existence elle aussi a des côtés romanesques et fantaisistes, aime passionnément la solitude. Je le conçois. Pour des gens qui sont partout fêtés et partout désirés, la solitude est le suprême objet de luxe.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Sébastien-Charles Leconte : *Nuit à Gethsémani*, Alphonse Lemerre. — aul Dermée : *Lyromancie*, « Editions des D. I. de l'Esprit Nouveau ». — oseph Milbauer : *Ivre de Nuit*, « Editions Jean Budry ».

L'art hautain et si fier de ses réserves, cultivé opiniâtré-ıent par Sébastien-Charles Leconte, est de nature, tout 'abord, à lui assurer le respect de ceux qui comprennent la randeur de son attitude et de ses sacrifices. Il sera demeuré, ›ute sa vie, fidèle non seulement à son idéal, ce qui est bien moins, mais à l'idée première qu'il s'est faite dès l'enfance es formes propres à donner figure et force expressive à cet léal. Non moins que tout autre il s'est aperçu que la con-eption admise par les lettrés se modifiait, à ce sujet, au ours des années. N'est-ce une sorte d'héroïsme, ce refus e déchoir selon son propre sentiment et les réflexions de sa olonté? Le poète n'a de rôle que d'inscrire, en l'enveloppe es mythes qui en magnifient la signification et en généra-sent la portée, les impressions, les aspirations, les douleurs, s craintes, les joies qui, au gré des circonstances, se jouent ı se précisent au cœur ou dans le cerveau des hommes. 'est l'humanité d'aujourd'hui, c'est l'homme de toujours dont -Ch. Leconte surprend l'agonie d'espoir, de découragement, e rancœur et de sacrifice, lorsqu'il évoque en ses poèmes hrist et ses disciples, ces paysages tragiques d'une **Nuit Gethsémani.** Assurément, s'il plaisait d'abdiquer au poète autain, les moyens plus directs ou familiers ne lui feraient as défaut. Comme dans son recueil précédent, dans celui-ci est un sentiment dont le prestige agit sur lui, une tendresse ans défense dans le sentiment de la paternité. Enfants ou etits-enfants, on croirait qu'en leur faveur sa rigueur d'in-ntions et de termes austère est rompue; il abandonne au œur la maîtrise sur son talent, il délaisse la gravité des ima-s solennelles, composites, qu'il propose pour l'éternel à la urée :

> Septembre, pour mourir, de tous ses ors se pare :
> Dansez, petits enfants, en vous tenant la main...

Le grand-père s'émeut au spectacle de ces enfants jouant, soucieux sur le sablon des plages; il sourit au présent,

mais ne se dégage pas du noir souci de l'avenir. Certes, il les voit, en pensée, grandir comme des dieux; hélas! le ciel ne roule-t-il de lourds nuages toutefois : *dies illa, dies atrox,* et tout ce qu'ont prédit David et la Sibylle : *parce, Domine,* ou toi, Mère des Douleurs, Domina, parce! quels orages encore à l'horizon menacent l'avenir, ô Notre-Dame, la France, la Patrie, en proie aux illusions d'un infâme mensonge, et les petits enfants, encore insoucieux du mal, qui courent aujourd'hui sur la grève des mers? O tristesse, n'est-ce une angoisse pour les âmes qui ont subi, qui se souviennent et voient au ciel se reformer les vieux et les mêmes présages? Le sort de l'humanité sera-t-il sans cesse livré aux mêmes fautes lâches et criminelles? Le sommeil est-il encore possible? Les veilles se succèdent, où passent toujours le visage de l'Homme-Dieu, la lutte avec le rebelle, le sursaut toujours renaissant de la Bête immonde et du César. La lumière ne se fera-t-elle un jour? Sera-ce à jamais la mort, le silence et l'effroi? O Père, quel sacrifice sera l'efficace, le rédempteur? Le recommencement des âges abolis se renouvellera-t-il indiscontinûment? Résurrection, résurrection; l'heure fraternelle de bonté et d'ardeur confiante sera-t-elle, à la fin, accordée au médiateur qui s'offre et qui succombe? O suite des nuits de Gethsémani, où

Ainsi me parliez-vous de ce que des vieux âges
O pâles oliviers!
Du millénaire Enclos séculaires feuillages,
Dès longtemps vous saviez...

L'image du poète, alors, se dresse :

Grande ombre dont l'exemple, autant que l'œuvre, enseigne
Au stoïque la force, au mâle la vertu,
Dans le pâle royaume où Perséphone règne,
O Poète inspiré!...

Poète qui te sacrifies au salut de la déesse France, ô grand André Chénier, nous t'invoquons ici, austère et gracieux héros de ta race et héritier des dieux. Tu ne désarmes pas devant l'horreur des supplices attendus, et tu souriais, avec le pur amour de ton âme sereine, aux célestes harmonies du cœur et de l'esprit, par qui l'homme s'égale aux dieux

Sébastien-Charles Leconte a foi dans ton sacrifice, et, malgré tout, ou il ne serait pas le poète sage et lucide que nous nous plaisons à louer, l'espérance en lui n'est point flétrie, il s'éblouit de la lumière.

M. Paul Dermée, au pôle opposé du globe poétique, est convaincu, de son côté, de la haute mission prophétique du poète, non moins que les Hébreux ou que, chez nous, quelques-uns des plus grands parmi les romantiques. De là le titre à son recueil discret, **Lyromancie,** où se retrouvent ses qualités de visionnaire passionné et de lyrique vrai, dont les rythmes et les images, souvent désaccordés exprès, savent toujours, au moment qu'il lui convient, s'ordonner, s'assouplir et s'harmoniser jusqu'à donner à l'esprit la plénitude heureuse des effets désirés. Une sorte d'introduction, poème en prose, *de la Légitimité des Prophéties,* considérations que d'âge en âge les penseurs ont propagées, ne saurait étonner, me semble-t-il, sinon par la persistance de ce jeu « moderniste », d'envoyer au ciel un *ballon-sonde,* quand, en d'autres temps, il eût paru suffisant de l'explorer par la pensée, et de spécifier, si l'on contemple le firmament nocturne, que l'on apercevra les canaux rectilignes de Mars par la lunette de Schiaparelli et qu'ils disparaîtront si l'on se sert du grand télescope du Mont-Wilson. « Tant vaut l'instrument, tant vaut l'observation », sinon les savants; les poètes et les artistes, qui sont à eux-mêmes leurs seuls instruments d'observation, en ont été persuadés dès l'antiquité; et que le monde aussi « est plein de fantômes créés par l'homme ». Est-il un point qui ne paraisse quasi-indiscutable dans ces proses doctrinales ou apologétiques? Je ne crois pas. Je préfère la seconde prose, *Prophéties pour l'An qui vient,* faite d'affirmations métaphoriques d'une invention surprenante et vive, et surtout, et principalement, par bonheur, les poèmes vrais qui suivent. Qu'importe s'ils ouvrent à la curiosité d'âmes anxieuses le trésor de révélations sur les destinées futures de la terre, du savoir et des inspirations humaines, qu'ils délimitent, ou non, les figurations à venir de l'univers? Toute prophétie est hasardeuse, elle ne mérite d'être estimée prophétie qu'à partir du jour où elle s'est réalisée. M. Paul Dermée fait bien d'apporter en ses hypothèses, soit un peu denses, soit ful-

gurantes, selon le cas, la certitude profonde de son âme, puisque c'est à cette disposition que nous sommes redevables d'une profusion d'images dont la beauté, parfois très neuve, chante, sensible, indéniable. Pourquoi, d'ailleurs, se réclamer d'un système, lorsque, à l'égal d'ailleurs de cet initiateur ardent et heureux que fut Guillaume Apollinaire, on construit, mêlant les évocations traditionnelles à des hardiesses moins d'aujourd'hui que de soi-même jaillies, une strophe, révélatrice aussi de toutes les intentions secrètes, telle que celle-ci :

Si la flamme fumeuse et lourde
Chevelure s'éploie au cerisier de ta maison,
Délivre la licorne amour
Puis clos tes paupières sur toutes visions terrestres
Du fond de l'inconnu il s'ouvrira comme un gouffre
L'avenir paraîtra renversé dans une chambre claire.

Si l'on prend la peine de rétablir en esprit la ponctuation, et, plus ou moins, de lier l'une à l'autre ses propositions qui ne s'offrent pas, fortuite ou inexplicable rencontre, à la verve du poète, on conclura de l'expérience (sans autre ballon-sonde ou télescope du Mont-Wilson) que Paul Dermée est un poète vrai, mal dégagé d'un appareil de théories dont l'utilité se fait de moins en moins évidente, et qui, à mon gré, conserve le tort fréquemment d'alourdir l'élan de ces phrases rythmiques de passages de prose superflus ou vainement explicatifs. Sous ces réserves, *Lyromancie* est un recueil de poèmes entraînants et agréables à la lecture.

Ivre de Nuit, d'où vient ce titre? Je songe au roi Salomon, de mon cher et si haut ami Ephraïm Mikhaël, dans l'attente éperdue et redoutée du bonheur que lui doit apporter la Reine du Midi marchant dans la lumière, et qui a déserté ses palais et ses jardins,

Ivre de nuit et des tristesses sidérales...

Je goûte, au surplus, ces subtils poèmes où le moi s'analyse dans la confrontation comme soudaine et impromptue de mille traits lumineux, passagers ou durables, de mille incidents survenus et d'évocations matérielles. Il y faut une dextérité, une sûreté délicate dans le choix qui admet mal la

médiocrité, que dis-je? une simple incertitude de la vision, une hésitation ou une insistance de la parole. Le débutant y réussit mal presque toujours; c'était le cas, en son premier livre, de M. Joseph Milbauer, dont les volontés n'étaient point toujours assez pures pour ne pas s'embarrasser de surcharges et de véhémences outrées. Maintenant il se maîtrise, maintenant il sait, et il rejoint, dans un domaine clos à d'infortunés désirs qu'a dévoyés la maladresse ou que souille trop de lourdeur, autour d'un maître aussi haut que Jules Supervielle, des artistes raffinés et discrets tels que, par exemple, Gabriel Audisio, André Marcou, Fernand Marc, Raymond Datheil, — et ceux à qui, pour le moment, je ne songe pas, — *Voici Paris, la Nuit* :

Du haut des tours tombe le temps.
Mes pas sont ravis de compter les heures.
Les heures vont vite. Je marche plus vite.

Avec le temps à ma poursuite.

Douze cymbales tombent des tours,
Douze cymbales, douze pièces d'or.
La vie s'enrichit du travail des horloges,
Du battement sûr des cœurs mécaniques.

Toutes les tours chantent minuit...

On se rend compte, dans la succession nette de ces images justes et brèves, du procédé de l'esprit. Il est chez M. Milbauer plus conforme presque à la rigueur d'une logique routinière. L'heure sonne, rythme mon pas, qui s'accélère quand tintent les grosses cloches au son d'or sonnant les douze coups de minuit. Ainsi la mécanique des horloges, réglant le chant de minuit, révèle en moi la rapidité des rythmes de la vie; j'accélère à son gré le pas dont je marche, et, conclusions sans que j'y surajoute aucune vaine réflexion, *la vie ressemble à une fuite*. L'œil ainsi fixé au-dedans de soi et l'oreille alerte au bruit furtif du monde extérieur, le poète, selon M. Milbauer, combine l'un à l'autre et excelle avec discrétion exquise en ses desseins.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcel Prévost : *Marie-des-Angoisses*, Editions de France. — Gil Robin : *Grandeur et servitude médicales*, Flammarion. — André Chamson : *Héritages*, Grasset. — André Rivollet : *La femme satisfaite*, Calmann-Lévy. — Jean Proal : *Tempête de Printemps*, Denoël et Steele. — Pierre de Nolhac : *Contes philosophiques*, Grasset. — Emile Henriot : *La marchande de couronnes*, Plon. — Albert Pauphilet : *Contes du jongleur*, L'Edition d'art H. Piazza.

On n'accusera pas M. Marcel Prévost d'avoir éludé la difficulté, dans sa dernière œuvre, **Marie-des-Angoisses,** qui est bien le type même du roman ingrat, c'est-à-dire du roman dont il est le moins aisé de maintenir l'intérêt. M. Marcel Prévost s'y est mis en scène, mais pour n'y jouer qu'un rôle accessoire, en effet, et c'est seulement par l'extérieur, et par intermittences, qu'il en a étudié les protagonistes de premier plan. Il nous reporte au temps où il était élève au collège des Jésuites de Tivoli, à Bordeaux. Ses camarades préférés sont deux jeunes gens, le fils d'un marquis, Jean de Quersac, et Ramon Ortès, le fils d'un carliste réfugié en France. Ramon a une sœur dont M. Prévost a fait la connaissance. C'est Maria de las Angustias, qui est née un Vendredi-Saint, et qui ressemble à une petit infante de Vélasquez. Ramon, qu'attache à son camarade Marcel un sentiment beaucoup plus vif que la sympathie, voudrait qu'il épousât sa sœur. Mais il y a un malentendu entre le futur polytechnicien et Maria... Marcel passe à côté de l'amour comme il passe à côté de l'amitié. Maria épouse Jean de Quersac et Ramon entre chez les Jésuites, en Espagne. Des années s'écoulent. Jean, qui nous avait été présenté comme un paresseux enclin au plaisir, et le plus vulgaire, ne s'est pas amélioré en épousant Maria. Encouragé par sa mère qui fut jolie... et galante sous l'Empire, et que l'orgueil et la beauté de la jeune femme exaspèrent, il se livre à la débauche, et une nuit est tué d'un coup de fusil dans un « mauvais cabaret ». Plus soucieux d'étouffer le scandale que de consoler leur fille, les Ortès l'ont abandonnée à son chagrin, et Ramon est trop loin d'elle... Maîtresse de ses biens, elle vit en recluse à Quersac où elle prend une joie diabolique à torturer sa belle-mère, physiquement déchue, et à laisser croire qu'elle est la maîtresse de son intendant... Entre temps, Marcel, devenu écri-

vain, s'est installé en Armagnac. Il y retrouve Ramon qui est accouru d'Espagne, mais à qui ses supérieurs ont interdit d'entrer dans la maison où le scandale règne... Il enverra Marcel en ambassadeur auprès de Maria. Quoi! Marcel qui n'a pas revu la jeune femme depuis vingt ans? Oui... Et Marcel, à qui il aura suffi que mon ami lui trace sur le front le signe de la croix pour surmonter ses scrupules, réussira, en outre, auprès de la jeune femme, c'est-à-dire la décidera à se rencontrer avec son frère qui lui fera prendre le voile... J'ai parlé des difficultés techniques que M. Prévost a affrontées pour écrire ce récit. Mais je crois qu'il ne les a pas affrontées pour le plaisir. Il a tourné autour du drame de la grâce, ou il a voulu montrer comment la grâce s'était servie de lui pour opérer sur une femme, déchirée entre le diable et Dieu... Cette femme est bien l'héroïne de son récit; mais je ne laisse pas de croire que le personnage principal en est secrètement lui-même... Il s'y peint avec précision, il est vrai, et s'y analyse avec une remarquable objectivité. Il montre, en rationaliste, les effets sur lui de l'ardeur mystique de Ramon qu'on dirait descendu d'un cadre du Greco. Il constate qu'il n'est entre les mains de cet ami passionné que l'instrument du miracle... Il connaît Freud. Il cite Charcot. Il sait démêler les causes secrètes de ses adhésions ou de ses refus. Mais il ne peut faire autrement que de constater que ce n'est pas avec une complète passivité qu'il subit certaines influences... Les désirs de Ramon sont pour lui des ordres, et c'est assez que Ramon lui commande de dormir en paix pour qu'il ait un sommeil sans rêves. Sans doute a-t-il fait ses études chez les Pères : « l'empreinte »... Mais ses intuitions, ses pressentiments?... Ou je me trompe, ou le problème religieux inquiète, s'il ne séduit, M. Prévost. Il l'approche avec une curiosité frémissante, encore que tout de son art, à la fois sensuel et positif, tende à l'en écarter. Comme l'écrivait judicieusement M. Bernard Grasset dans une récente chronique du « Temps » *Sur l'inspiration romanesque* : « un romancier ne se quitte jamais ». Lors même qu'il paraît le plus objectif, il ne fait en écrivant que « libérer une inspiration ». Il entend s'affirmer, *séduire*, gagner le plus d'âmes possible à ses idées et à ses sentiments, en leur don-

nant corps, ou en choisissant dans la vie des personnages à la ressemblance de ces fantômes. (*Libido dominandi.*) Plus il a d'expérience et d'imagination, de mémoire sensible, plus le monde où il s'incarne réussit à nous donner le change. Mais il est des écrivains qui préfèrent se confesser directement ou rendre transparent le voile derrière lequel ils jouent le jeu. Souvent l'âge incite à cette franchise qui est, peut-être, une suprême hypocrisie, des écrivains que l'on appelle des romanciers de mœurs ou des romanciers réalistes... Tel est le cas de M. Prévost. Lisez son roman. Il est pathétique et intelligent. C'est un de ces livres où un auteur met beaucoup de lui-même, et de cette sagesse qu'on n'acquiert qu'au prix de découvertes qui ne relèvent pas toutes de la raison...

M. Gil Robin (le Dr Gilbert Robin), un des plus jeunes maîtres de la psychothérapie moderne, publie sous le titre de **Grandeur et servitude médicales,** qui rappelle celui de l'ouvrage célèbre de Vigny, une série de contes ou de nouvelle à la gloire de ces hommes dont la profession est de soulager les maux de leurs semblables. Gardons-nous de nous faire des illusions, cependant, et de croire qu'il n'y a que des héros parmi les médecins. Les médecins ne sont pas complètement désintéressés, en effet. Et s'ils peuvent être bons (d'une bonté presque maniaque, comme le Dr Béliard du récit *Le badaud du cœur humain*) ce n'est pas, non plus, ce sentiment, seul, qui les anime. Baudelaire leur assignait leur juste place en les rangeant parmi les seuls êtres dignes d'estime, à la suite du prêtre, entre le soldat et l'artiste. Et l'on peut dire que leur conscience professionnelle est commandée, plus encore, par l'honneur que par la charité. Les courtes mais très émouvantes histoires que narre M. Gil Robin illustrent cette vérité. Elles nous montrent quelles vertus exige l'exercice de la médecine, la moindre n'étant pas, à mon sens, l'acceptation du fardeau de la responsabilité. L'homme médiocre se croit toujours capable de faire ce qu'il fait, c'est-à-dire de remplir sa tâche avec éclat. « Le médecin, écrit justement M. Gil Robin, dans l'introduction de son ouvrage, le médecin serait moins dénigré si sa carrière n'était cotée si haut, et peut-être surestimée. » S'il n'est point un charlatan, cela va de soi, l'homme qui exerce la médecine ne

s'y décide, à coup sûr, pas sans débats ni sans luttes... Mais le meilleur exemple, peut-être, que donne M. Robin de la *discipline morale* de ses confrères, discipline qui peut s'exalter jusqu'à l'abnégation, je le trouve dans le dernier de ses récits où l'on voit un psychiatre refuser de guérir une femme qu'il aime de la phobie qui fait d'elle le plus délicieux des monstres, parce qu'il aurait, aux dépens du mari, le bénéfice de cette guérison... M. Robin a beaucoup de talent. Il est surtout remarquable qu'il ait une sensibilité égale à son intelligence et que le savant ne fasse pas, chez lui, tort à l'artiste.

M. André Chamson étudie dans **Héritages** le conflit entre un homme et une ville ou, plus largement, entre la nouveauté et la tradition. On y voit un jeune ingénieur des Cévennes méridionales, Georges Caverac, essayer de fonder une usine de soie artificielle à Saint-André, la petite ville où son père acquit une enviable réputation. Or, Saint-André est le centre même d'un pays dont la culture des vers à soie fit naguère la prospérité, et le jeune homme se heurte à l'opposition générale. Il échoue dans son entreprise; mais un successeur plus heureux et surtout moins scrupuleux la mène à bien, en dépit de l'hostilité des tisseurs. On songe à M. Pierre Hamp et à... M. René Bazin, en lisant ce roman grave, impartial et très exactement informé. Un témoignage de plus, attristé — me semble-t-il — des transformations imposées à la vie des campagnes par les nécessités économiques actuelles.

Ce n'est qu'au dénouement que l'héroïne de M. Rivollet, une demoiselle de trente-neuf ans qui cherche en dehors du mariage l'apaisement de ses sens, devient **La femme satisfaite.** Elle se résigne, alors, à la paix des vieilles filles après avoir été bernée et volée par un greluchon dont sa fortune a favorisé l'arrivisme. Le cas d'une telle femme est-il physiologiquement vrai? On peut en douter, car la ménopause ne tue pas toujours infailliblement le désir chez l'amoureuse, et le désir de l'amour, en tout cas. Mais le roman, assez paradoxal, de M. Rivollet, à la fois pour la thèse et pour les décors, marche rondement, dans une bonne langue naturelle. Il est amusant, au surplus, et j'en ai goûté tout particulièrement — comme une scène de bonne comédie de

mœurs — certaine réunion entre gaillardes qui ne s'embarrassent pas de préjugés fossiles.

Il y a beaucoup de qualités dans le premier roman de M. Jean Proal : **Tempête de printemps.** Le sujet en est l'évasion — la tentative d'évasion, plutôt — d'un jeune homme que « le travail trouble de la sève humaine... emplit d'une terreur panique ». En fuyant sa famille pour aller vivre la vie aventureuse des braconniers, c'est à lui-même qu'essaye d'échapper le montagnard du roman de M. Proal. Du roman? Non. Du poème épique. Aussi bien, est-ce par excès de fougue ou surabondance verbale que pèche M. Proal. Mais ce n'est pas là reproche que l'on peut faire à n'importe qui, et son farouche petit paysan des Basses-Alpes a du relief, ses paysages de montagne, du caractère.

Du Pierre de Nolhac de derrière les fagots : un recueil de **Contes philosophiques.** L'érudit conservateur du Musée Jacquemart-André a fort bien fait de se laisser convaincre par M. Bernard Grasset de publier quelques-uns de ces récits qu'il s'amuse « à écrire en marge de ses livres pour y formuler quelques expériences de la vie ». Ce sont des pages malicieuses qui rappellent, à la fois, Voltaire, Renan et France — mais avec un esprit tout différent de celui de ces « dangereux maîtres ». M. de Nolhac n'est pas plus un révolutionnaire de la pensée qu''un révolutionnaire de la forme. Et il raille agréablement « le grand soir » ou plutôt « le grand jour ». Est-il gallican? Peut-être... Admirateur de Fragonard et de Ronsard, à coup sûr, et curieux de la Venise du temps de Musset. Un sage, et qui a du goût, voilà ce qu'on découvre en lisant les contes de M. de Nolhac. Mais on savait, déjà, qu'il est un poète.

Les contes que publie, de son côté, M. Emile Henriot sous le titre du premier d'entre eux, selon l'usage : **La marchande de couronnes,** ne sont pas d'un philosophe, comme ceux de M. de Nolhac, mais d'un psychologue et d'un artiste. Ils ont beaucoup de charme et d'esprit, qu'ils paraphrasent le vers de Laforgue (« nous passons, Elle demeure... ») en évoquant la sensuelle mais placide Oplata qui épousa successivement deux gladiateurs à Nîmes, au temps des Romains, ou qu'ils interprètent, à leur manière, l'histoire

de Barbe-Bleue et de ses sept femmes. Une morale se dégage, comme une essence subtile, des ingénieux récits de M. Henriot. Elle est piquante, mais laisse un arrière-goût d'amertume...

Dans un volume d'une présentation parfaite, M. Albert Pauphilet publia un florilège de récits du Moyen Age qu'il intitule **Contes du jongleur.** M. Pauphilet n'avait que l'embarras du choix dans la quantité d'œuvres, tant en vers qu'en prose (ou en prose mêlée de vers) qu'ont produites la fantaisie et le réalisme de nos vieux écrivains; mais il n'a pu résister au plaisir de nous donner, à son tour, une version d'*Aucassin et Nicolette.* Cette version est élégante, et l'on peut dire, en général, de ses contes, dont *Le lai de l'Oiselet* et diverses pièces de Colin Muset, qu'il les a traduits avec le souci de leur conserver cette liberté naïve qui donne un si grand charme à leurs changements continuels de ton.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Psyché, de Corneille : fragments. — *Rodogune*, tragédie en 5 actes, de Corneille. — *La Navette*, comédie en 1 acte d'Henry Becque. — *La Jalousie*, comédie en 3 actes en prose de M. Sacha Guitry. — A la Comédie-Française.

Quoiqu'il ne soit pas fort utile d'assister aux représentations d'*Hamlet* pour en parler, tant ce sujet abondant fournit de matière à l'imagination, je ne veux pas revenir sur cette tragédie avant d'avoir revu sa nouvelle interprétation. D'ailleurs, sans sortir de la Comédie-Française, nous avons de quoi nous occuper. Pour la première fois depuis que j'ai l'honneur d'écrire en cette place, il m'a été donné de voir du Corneille. Je n'ai pas laissé se perdre l'occasion. On célébrait le trois cent vingt-sixième anniversaire du poète, mais il n'y paraissait guère, tant cette célébration manquait d'éclat. Pour marquer la solennité, on déclama dans le milieu de la soirée deux poèmes de circonstance, ce *Soulier de Corneille* qui est aussi injurieux pour Corneille que pour Théophile Gautier, qui l'écrivit un des rares jours où il eût mieux fait de rester tranquille à ne rien faire, et un autre poème

de Sully-Prudhomme, si évidemment destiné à l'oubli qu'on demeurait confondu de l'en voir tiré cinq minutes.

Auparavant on avait donné le petit arrangement que l'on a fait de *Psyché* pour l'usage du public et qui choque dès la lecture du programme. Le nom de Molière en effet n'y figure point, ce qui a de quoi surprendre dans sa propre maison. Quand bien même cet arrangement ne contiendrait pas un seul vers de Molière, il faudrait citer son nom, car, outre qu'il est l'organisateur du poème, sa collaboration avec Corneille constitue un événement si prestigieux qu'on ne doit jamais perdre une occasion de le rappeler. D'ailleurs *Psyché,* telle qu'on la joue au Théâtre Français, contient du Molière puisqu'elle débute par la scène de l'Amour avec Zéphire, où son esprit et sa main se reconnaissent à chaque vers.

Ceux de Corneille assurément sont d'une autre sorte. Il est vrai qu'ils servent d'autres desseins. On rencontre là quelques-uns des plus beaux vers qui soient et l'amour est décrit assurément tel qu'il peut être senti par un dieu, — chose aussi que Molière avait pour sa part admirablement réussie dans *Amphitryon.*

Deux vers de cette *Psyché* ont eu une curieuse aventure.

Le ciel a-t-il formé cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent?

Psyché, transportée par les Zéphires (ô César Franck!), les prononce en pénétrant dans le palais enchanté où l'Amour va la recevoir. Or, on sait que ces vers furent élus par M. Paul Valéry pour l'Epigraphe de la *Jeune Parque.* Depuis lors, ils se trouvent gonflés d'une sorte de sens supplémentaire et mystérieux. Ils ont un air de charme, un poids bizarre. On les attend au passage, *une intelligence adultère* s'est insinuée en eux et les a dénaturés, comme il arrive aux textes ou aux fragments de texte qui ont un semblable destin. Ils devraient être difficiles à dire, si l'on y prenait garde. Heureusement Mlle Sully évite cet écueil. Cette ravissante comédienne serait Psyché elle-même si elle savait seulement que faire de ses bras. De même, M. Weber se confondrait avec l'Amour s'il était moins précieux dans le tempéré, et

s'il portait maillot, — et M. Lehmann avec Zéphire, s'il avait la barbe faite.

Après *Psyché*, **Rodogune,** cette *Rodogune* que Corneille préférait au *Cid* et à *Cinna*. On ne peut lui refuser, à défaut de ce sublime honneur, celui d'être un ouvrage aussi représentatif que possible du génie de ce maître, dont le théâtre est tout autre chose qu'un théâtre d'amour.

Corneille ne s'occupe jamais qu'épisodiquement de cette passion fondamentale dont on est si facilement porté à faire la passion essentielle, sinon unique, et sans doute est-ce parce que notre siècle est, tout compte fait, assez indifférent à ce qui n'est point l'amour, qu'il conserve si peu de contact avec Corneille, tandis que Racine doit pour une grande part la popularité dont il jouit chez cette race nouvelle au fait qu'il lui parle savamment d'amour. C'est en effet *Andromaque, Phèdre*, l'idée qu'il a de *Bérénice*, que goûte l'homme du vingtième siècle, et non point *Britannicus* que nos maîtres nous présentaient, à nous encore, comme la pièce des conaisseurs.

Corneille a exprimé les passions de l'amour aussi bien que quiconque, mais ce sont toujours passions simples, assez peu curieuses d'elles-mêmes et qui ne sont point spécialement clairvoyantes. Chez lui l'amour n'entre en lutte ni contre un autre amour ni contre lui-même, mais conte tout autre chose, et dans *Rodogune* les passions qu'inspire cette princesse à Antiochus et à son frère ne constituent qu'un ressort extrêmement second du drame qui met en œuvre tant d'autres mouvements. Ils concourent à de savantes ordonnances de catastrophes, et le cinquième acte de *Rodogune* les expose dans un style pathétique et grandiose. Un prince doute si la coupe empoisonnée lui est présentée par sa mère ou par son épouse. Une reine consent à prendre du poison pour entraîner son fils à le boire après elle :

> Poison, me sauras-tu rendre mon diadème?
> Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même?
> Me seras-tu fidèle?

Quelle attitude, quelle conscience dans le mal!

> Puisse naître de vous un fils qui me ressemble.

Quelle puissance d'imprécation, et comme Corneille se meut avec aisance dans la société de ces monstres surhumains! Est-ce donc là les modèles que l'on nous proposait à l'école quand on nous demandait de disserter sur le fameux parallèle de La Bruyère : Racine, tels qu'ils sont; Corneille, tels qu'ils devraient être, que M. Lafourcade contestait si ingénieusement dans un récent numéro de *Marsyas*? Ç'aurait été l'effet d'un pessimisme grandiose, auquel on ne pouvait guère s'attendre en ce temps.

Le conformisme moral des héros de Corneille semble un de ces lieux communs dont l'histoire littéraire ne se défait que lentement. L'éclat de quelques figures lumineuses et candides qui étincellent dans ses ouvrages donne le change, et l'on évite de remarquer que d'autres figures d'une noirceur totale leur répondent et souvent les dominent. Ce préjugé se voit fortifié par l'inflexion délicieusement tendre qui se trouve répandue sur les propos d'un si grand nombre d'entre elles. Elle donne à croire que Corneille méritait au moins autant que Racine de voir le mot « tendre » ajusté pour toujours à son nom :

O frère plus aimé que la clarté du jour
O rival aussi cher que m'était mon amour!

Quel bonheur exquis dans l'expression de ces lamentations d'Antiochus! Voilà par où Corneille nous trompe et par cette majesté sereine :

J'en laisse la vengeance aux Dieux qui les connaissent.

Car enfin ce n'est pas non plus ce romantisme éperdu que l'on nous proposait, je pense, comme règle de vie :

Suivons aveuglément ma triste destinée.

M. Albert Lambert fils donne beaucoup d'agrément à ces mélancoliques parties du rôle : on croirait qu'il joue *Marion Delorme*. Malheureusement, quand il paraît accompagné de son frère, ils ont l'air tous deux, vêtus de manière analogue et marchant au pas, d'un homme de corvée flanqué de son caporal. La manière dont on conçoit à la Comédie-

Française la fraternité des princes de tragédie est fort singulière.

J'ai vu jadis Mme Segond-Weber jouer *Rodogune.* Elle avait des ornements verts dans les cheveux et les bras hâlés. C'était Tessandier qui tenait ce rôle de Cléopâtre qu'elle interprète aujourd'hui. Je crois que Mme Segond-Weber n'a point réussi à recueillir l'unanime admiration qui monta vers Rachel, Sarah Bernhardt ou Bartet. A moi cependant, pendant toute ma carrière de spectateur, elle m'a fait connaître les plus hautes impressions tragiques qui se puissent sentir. Phèdre, Hermione, Andromaque, Pauline, Iphigénie, Cassandre, ne vivent dans mon souvenir qu'avec son visage, sa forme et son accent. Quand Paul Mounet, De Max ou Mounet-Sully lui servaient de partenaires, ils ne la surpassaient point. C'était vraiment la muse tragique dévouée aux plus hauts offices, et je ne pense pas, dans un si long espace de temps, l'avoir vue plus de trois ou quatre fois prêter son concours à l'interprétation d'ouvrages qui ne fussent point dus aux maîtres : le *Moineau de Lesbie,* le *Chemineau,* le *Roman d'un jeune homme pauvre,* le *Fils naturel.* Elle conférait à ces petits ouvrages une grandeur où ils étaient surpris de se trouver montés.

La revoyant après un intervalle d'une quinzaine d'années, je n'ai pu reconnaître sans émotion son profil impérieux, son auguste déclamation et sa main en forme de lyre à cause de la cambrure du pouce.

§

M. Sacha Guitry vient d'avoir la chance de faire affiche avec Henry Becque. C'est un maître qu'il aime au point de mettre de fortes enchères quand il s'agit de l'emporter à l'Hôtel des Ventes sur ses compétiteurs qui lui en disputent le buste par Rodin.

La Jalousie, la Navette, beau spectacle en vérité. Mais on imagine, quand on y songe, que c'est *la Navette* qui pourrait avoir trois actes, quand un seul suffirait à *la Jalousie.*

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Kang Woo : *Les trois théories politiques du Tch'ouen ts'ieou interprétées par Tong Tchong-chou d'après les principes de l'école de Kong-yang*, Presses Universitaires de France, 1932. — Henri Borel : *Wu wei : fantaisie inspirée par la philosophie de Lao-tsz'* — traduit du hollandais par Félicia Barbier. Ed. du Monde nouveau, 1931. — Pierre Brunet : *Maupertuis* : I. *Etude biographique*. — II. *L'œuvre*. Paris, Blanchard, 1929. Deux grands in-8° de 202 et 495 pages. — Hélène Metzger : *Newton, Stahl, Boerhaave et la doctrine chimique*. Alcan, 1930, 8°, 332 pages.

Le livre de **Kang Woo,** thèse récemment soutenue en Sorbonne, est un des rares spécimens d'excellent travail fourni par des Chinois sous la direction de maîtres européens. Ici, la coopération d'un Pelliot et d'un Granet garantit la valeur de la méthode, et il n'y a qu'à louer dans ce livre. Il s'agit d'une philosophie politique échafaudée en commentaire de l'ouvrage confucéen *Le Printemps et l'Automne* par l'école de Kong-yang (IIIe-IIe s. avant J.-C.) et par son illustre partisan Tong Tchong-chou (175-105). Celui-ci avait été amené à composer trois Discours pour satisfaire à un concours institué par l'empereur Wou (140-87), fameux par ses expéditions aux « Contrées d'Occident », c'est-à-dire au Turkestan. Les bases même de la pensée politique traditionnelle, soit confucéenne, soit taoïste, sont remises en question, et on présente à ces problèmes des solutions qui interprètent plus qu'elles ne suivent l'orthodoxie confucéenne.

Thèmes essentiels : le Ciel est le père de tous les êtres; il institue la dualité du *yin* et du *yang*, fondée sur une vieille classification des 5 éléments, pour établir les 4 saisons. L'action du Sage, c'est-à-dire du Prince, s'ajoute à celle du Ciel et la complète : il faut en effet parfaire la nature par l'enseignement et contrebalancer les passions humaines par des règles. Toute défaillance du prince bouleverse l'ordre cosmique. Une certaine doctrine des « 3 époques », sur laquelle nous ne saurions nous expliquer ici, vise à réaliser un empire idéal et universel, la « Grande Union » de tous les peuples en une Cité de Dieu qui serait de ce monde. Utopie archaïque, mais aussi rêve de nos jours, puisque K'ang Yeou-wei, un grand Chinois de notre temps, lui attribue encore de la valeur (p. 165).

La « fantaisie » de l'orientaliste hollandais **H. Borel** est une libre méditation sur Lao-tseu. Il faut la recommander comme introduction à l'étude du Taoïsme. Mais l'auteur s'exagère quelque peu l'originalité de son analyse. C'est par purisme de traducteur que Giles ou Legge glosent tao par « Voie ». Il faudrait être obtus en religion ou en métaphysique pour ne pas saisir que ce mot chinois indique l'absolu, duquel tout se spécifie et auquel tout se résorbe. Quand les termes de la spéculation chinoise furent confrontés avec ceux de la réflexion indienne, tao s'est égalé à l'âtman autant qu'au yâna bouddhique. Oui, ce peut être Dieu, mais c'est sûrement davantage : l'Urgrund des mystiques allemands, l'acte pur — c'est-à-dire qui n'agit pas— d'Aristote.

Ajoutons que l'auteur s'avère Européen lorsqu'il médite sur tao en cherchant d'abord son sens, puis le sens de l'art, enfin le sens de l'amour. L'art et l'amour sont en tao, qui n'est contraire à rien et par conséquent domine tout parce qu'il renferme tout. Mais l'art et l'amour ne valent que comme approximations provisoires. Reprenons une métaphore, vraiment heureuse, d'H. Borel : le fleuve ne connaît plus ses rives lorsqu'il s'est confondu avec l'Océan. Les stances de *Polyeucte* ne disent pas autre chose, en leur divine harmonie.

Maupertuis a montré une curiosité, disons même une aptitude quasi-universelles; et à suivre cette encyclopédie vivante parmi ses multiples aspects, il y a de quoi essouffler un critique. M. P. Brunet a « tenu le coup », peut-être parce qu'il a plus décrit que réfléchi — la moitié au moins de son livre consiste en citations; — mais de cela même, il faut lui savoir gré, car on a trop négligé, depuis que l'histoire de la pensée devint une spécialité, l'importance du « natif de Saint-Malo ».

Importance inégale selon les domaines. Bornons-nous à des allusions à la théorie des courbes, à la propagation du newtonianisme parmi les physiciens français, à l'inspiration d'épigénèse (qui n'exclut pas une amorce de la pangénèse), sans négliger tout ce qui l'apparente à Montesquieu ou à Voltaire, à Berkeley ou à Hume. Maupertuis, remarque Emile Meyerson, a comme Diderot pressenti le transformisme (*Cheminement de la pensée*, 807). Il y a du grand esprit dans ce

bel esprit; et le voyage en Laponie, l'établissement à Berlin ont une plus vaste portée que des épisodes biographiques.

Le nouvel ouvrage de Mme **Hélène Metzger** est, comme chacun de ses travaux antérieurs, une contribution très distinguée à l'histoire de la science. On sait quel retard a cette histoire en comparaison d'autres « histoires », moins urgentes pour la critique de l'esprit humain. Un tel retard serait bientôt compensé si l'initiative de cet auteur faisait école, c'est-à-dire si quelques chercheurs rivalisaient avec elle en documentation réfléchie et en lucidité. Au contact de l'histoire de la philosophie, telle que l'a traitée un Lévy-Bruhl, et de la méditation sur la science telle que la poursuit un Meyerson, Mme Metzger apprit à « se familiariser doucement » avec la pensée des anciens chimistes, sans qu'aucun préjugé relatif au progrès scientifique vienne troubler la sérénité de sa compréhension.

En ce qui concerne l'influence de Newton sur la constitution de la chimie, l'auteur se rencontre avec Pierre Brunet. C'est l'influence adverse de Condillac qui suscita la méthode de Lavoisier, indifférent aux tables d'affinité; mais Berthollet devait revenir à un point de vue newtonien. — L'étude sur Stahl fait plus que de jeter de la clarté sur un auteur obscur; elle éclaire tout un facteur important de la réflexion allemande. Le principe de l'attraction du semblable par le semblable possède de lointaines origines philosophiques. La théorie du phlogistique n'a pas eu d'emblée l'importance qu'on lui prêta plus tard; la découverte essentielle de Stahl était l'identité de la combustion des corps qui brûlent, avec la calcination des métaux. — Vénéré de son temps, puis méconnu par les historiens de la chimie, Boerhaave doit être tenu pour un puissant propagateur du newtonianisme. Ses efforts pour définir les « éléments » feu, air, eau, terre, pour préciser la notion de menstrues (dissolvants), sont analysés ici avec beaucoup de diligence, — disons même avec sagesse, car Mme Metzger nous rappelle utilement le danger du trop et l'inconvénient du trop peu en pareille analyse : « considérons comme acquis qu'il est vain et illusoire de fixer, avec une précision plus grande que ne le comporte l'évolution de la chimie, la définition, l'extension et la compréhen-

sion des concepts scientifiques dont le sens a varié lentement » (p. 11).

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Etienne Rabaud : *Zoologie biologique,* fascicule I : Morphologie générale et système nerveux; Gauthier-Villars. — Jacques Millot : *Cicatrisation et Régénération,* Collection Armand Colin.

M. Etienne Rabaud, titulaire de la chaire de Biologie expérimentale à la Sorbonne, est un esprit fort subtil, goûté des philosophes. C'est avec curiosité qu'on attend ses publications. Ses *Eléments de Biologie générale,* ses *Recherches sur l'Hérédité,* ont heurté quelque peu les tendances actuelles des biologistes; M. Rabaud s'est montré en particulier très sceptique au sujet de l'importance qu'on accorde aux chromosomes dans les phénomènes de l'hérédité; à son avis, la génétique moderne repose sur des bases scientifiques discutables.

Aujourd'hui, M. Rabaud commence la publication d'une **Zoologie biologique,** en trois fascicules : *Morphologie générale et Système nerveux, Les phénomènes de nutrition, Les phénomènes de reproduction et la descendance.* C'est là certes une tentative intéressante. Pendant trop longtemps les livres de zoologie ont été conçus d'une façon singulièrement étroite : description des formes et classification; du fonctionnement des organes, de la manière de vivre des animaux et de leurs mœurs, de la répartition géographique des espèces, il n'était guère question.

Limitée à l'étude des formes, la zoologie perd toute ampleur. Elle ne comporte que des descriptions énumératrices réduites à elles-mêmes. Si détaillée soit-elle, elle manque de puissance évocatrice et n'aboutit guère qu'à dresser un inventaire...

Rarement les faits d'une seule catégorie s'éclairent les uns les autres.

La forme ne représente que l'une des propriétés de l'organisme vivant, propriété sans doute pas plus importante que les autres. Cuvier considérait à tort que la forme est plus essentielle au corps vivant que sa matière même.

L'incapacité de l'étude exclusive des formes à donner une solution exacte et rigoureuse de tous les problèmes qui se présentent à l'esprit du naturaliste n'a pas échappé à ceux-là mêmes qui proclament la précellence de la morphologie. Sans se l'avouer peut-être, Cuvier l'a si bien senti que, prétendant tirer de la morphologie la connaissance des lois de l'organisation, il prit appui en dehors de la morphologie. Il imagina un « principe rationnel », particulier à l'Histoire naturelle, « celui des conditions d'existence, vulgairement nommé des causes finales...

M. Rabaud, en confrontant les formes aux divers modes de fonctionnement, est amené à rencontrer des formes semblables pour des modes de fonctionnement différents, et des formes différentes pour des modes fonctionnels semblables. Il montre ainsi l'erreur de Cuvier, mais en même temps celle de Lamarck, puisque celui-ci admettait que le fonctionnement d'un organe façonne sa forme. Fr. Houssay avait déjà beaucoup insisté sur l'intérêt de mener parallèlement les études de morphologie et les études de physiologie, mais le regretté professeur de la Sorbonne, en lamarckien convaincu, s'était en particulier efforcé de montrer que la forme d'un poisson est en relation étroite avec les conditions mécaniques de la locomotion dans l'eau.

La lecture de la *Zoologie biologique* a réveillé en moi de vieux souvenirs. A l'époque où j'étais étudiant en Sorbonne, on y faisait, à l'imitation d'un célèbre ouvrage de Milne-Edwards, des cours d'« *Anatomie et physiologie comparées* ». Je crois que ce titre aurait mieux convenu au livre actuel de M. Rabaud. C'est de l'anatomie et physiologie comparées qu'il traite en réalité; n'adopte-t-il pas d'ailleurs les coupures classiques : fonction de relation, de nutrition, de reproduction? Mais si M. Rabaud revient ainsi à d'anciennes coutumes scientifiques tombées en désuétude, il y apporte un esprit nouveau.

M. Rabaud commence par passer en revue les diverses formes animales et leurs caractères généraux. Un chapitre est intitulé : *morphologie externe et spécificité*; l'analyse morphologique conduit à séparer les espèces au moyen de dispositions minuscules : aspects variés des spicules calcaires dans le derme des Holothuries, nombre et forme des écailles

sur la tête des Serpents... L'auteur tente de donner une interprétation chimique de ces faits : « Toutes les dispositions morphologiques qui caractérisent les animaux traduisent, sans discussion possible, la constitution physico-chimique de ces animaux. » Mais, quand il s'agit des rapports de la chimie et de la biologie, M. Rabaud se montre très prudent.

L'auteur consacre une étude assez détaillée aux terminaisons nerveuses périphériques; il commence par faire remarquer que l'aspect morphologique d'une terminaison nerveuse, sa ressemblance avec telle ou telle disposition chez l'Homme, ne fournissent aucune indication sur son mode de sensibilité, ni sur sa capacité fonctionnelle. On sait que certains organes auditifs des Insectes ont une constitution qui rappelle celle des yeux composés chez les mêmes animaux; d'autre part, chez les Mammifères, terminaisons auditives et terminaisons gustatives se ressemblent beaucoup. Il y aurait eu là sans doute des arguments pour la thèse générale de M. Rabaud.

§

M. Millot, auteur de **Cicatrisation et Régénération,** bien qu'encore jeune, s'est déjà essayé à l'histologie sous la direction du regretté professeur Prenant; à la zoologie au laboratoire de M. Gravier; à la biologie avec M. Rabaud. Il était donc bien préparé à traiter une question aussi complexe que celle de la régénération, question qui se trouve « au carrefour d'un certain nombre de grands problèmes de biologie générale, tels que ceux des corrélations, des régulations organiques, de l'adaptation ». Il est assez curieux qu'aucune mise au point n'en avait été encore tentée en France; par contre, des auteurs allemands ou américains, Morgan, Barfurth, Korschelt, ont publié sur le sujet des ouvrages volumineux et très documentés. M. Millot s'est surtout inspiré du traité de Korschelt (1927); il a dû faire, pour son opuscule, un triage sérieux au sein d'une masse énorme de documents; il a choisi les faits qui ont une signification parfaitement claire et une valeur démonstrative. Son exposé est sagement ordonné.

L'auteur décrit les principaux faits de régénération chez les animaux unicellulaires et pluricellulaires et chez les végétaux, examine les conditions locales, les conditions nerveuses et humorales de la régénération, et cherche à montrer l'importance de cette question pour la biologie générale.

On peut recommander sans crainte ce livre aux étudiants : ils y apprendront beaucoup, et ils ne risqueront pas d'être troublés par des idées subversives. L'auteur se montre en effet très prudent, et s'occupe plutôt de science faite que de science en train de se faire. Il termine d'ailleurs excellemment par cette phrase :

> Il s'agit de retenir, parmi les faits de régénération, ceux qui sont le plus capables d'éclairer ce déterminisme général de toute manifestation biologique qu'est l'équilibre physico-chimique des organismes.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Docteur Henri Aurenche : *La Mort de Stamboul*, J. Peyronnet. — Pierre Goemaere : *Soleils de Minuit*, Desclée de Brouwer et Cie, Paris-Bruges.

Le docteur Henri Aurenche, qui a connu autrefois Constantinople, y est retourné ces dernières années et nous communique ses impressions dans un volume intitulé **La Mort de Stamboul.** C'est un ouvrage surtout anecdotique, abondant en traits de mœurs et qui nous indique l'influence des idées nouvelles sur la Turquie d'autrefois. Dès les premières pages, il nous montre ainsi sur le pont de Galata un homme houspillé et arrêté par les policiers pour avoir osé se coiffer d'un fez, ce qui est interdit maintenant. Pour une première infraction, le coupable est consciencieusement « passé à tabac » ; pour une seconde, il est bastonné et emprisonné pendant quelques semaines, et à la troisième récidive, c'est la pendaison. La rigueur de ces prescriptions peut d'ailleurs être atténuée si le coupable a de l'argent. En passant, l'auteur note que si la foule est dense sur le pont de Galata, elle a perdu tout son pittoresque avec l'européanisation du costume; de même dans les rues de la ville, on ne rencontre plus les attelages traînés par des buffles, ni les défilés de cha-

meaux qui caractérisaient cette porte de l'Orient. Le paysage cependant demeure et garde tout sa beauté. Le docteur Aurenche en donne une heureuse description, avec le panorama de la ville aux sept collines et ses innombrables mosquées, la Corne d'Or et la mer de Marmara, les fortifications historiques qui défendirent Byzance, le port et ses nombreux navires, etc. Entre temps, il visite Eyoub qui garde son curieux caractère oriental, avec ses maisons de bois aux moucharabiehs saillants, ses nombreuses boutiques où les artisans confectionnent des colliers et des babouches; sa grande mosquée où l'on peut voir le tombeau du porte-étendard du Prophète, et sur la colline une immense nécropole. Logé à Péra dans le meilleur hôtel du quartier, il a de curieuses conversations avec son hôtelier, surtout sur le rôle de la police, à laquelle ce dernier, pour être tranquille, a dû verser une dîme trimestrielle plutôt importante. Péra est d'ailleurs un quartier cosmopolite, où la vie s'apparente à celle des quartiers dits de joie dans les villes occidentales.

Une promenade en bateau sur le Bosphore lui permet d'admirer le panorama, où se détachent la coupole de la belle Mosquée de Buyuk Djami, la tour de Léandre, le très beau palais de Beylerbey, les Eaux douces d'Asie, les tours de Rouméli-Hissar, Thérapia, Yéni Keui, Kouskoundjouk, etc. Puis, c'est une visite à Fafthy Djami, la grande mosquée qui a remplacé la vénérable basilique des Saints-Apôtres, Panthéon des empereurs; à Bayazid, autre mosquée bâtie sur la fin du quinzième siècle à la gloire du fils du conquérant, et surtout peuplée de pigeons; et enfin pour terminer, à la mosquée de sultan Sélim, élevée par Soliman sur la plus haute des sept collines de Stamboul.

Dans le chapitre suivant, le docteur Aurenche nous décrit et commente la superbe mosquée Suleymanieh; celles de « Sultan Achmet » et Validé Djajmi, etc. C'est ensuite le Palais d'Efrasiab, avec le merveilleux trésor des sultans; Péra et la place du Taxim, où la Révolution écrasa les dernières troupes du Padischah, et qui se trouve ainsi le berceau de la Turquie nouvelle. Une promenade sur les remparts lui donne occasion de rappeler et passer en revue les événements historiques qui s'y déroulèrent; c'est un des cha-

pitres les plus intéressants du volume, avec le récit détaillé de la prise de Stamboul par Mahomet II. L'ouvrage s'achève par une description de l'Augustion et des fêtes antiques, de Sainte-Sophie la captive à laquelle les Turcs ont simplement ajouté des minarets et que certains égoïsmes n'ont pas permis de libérer après la dernière guerre. La caractéristique de ce livre est surtout qu'il grandit en intérêt à mesure que la lecture en avance. Il a d'ailleurs surtout apporté un commentaire nouveau sur un sujet qui a tenté nombre d'écrivains; nous ne pouvons qu'en faire notre compliment au docteur Aurenche.

§

Avec la relation de M. Pierre Goemaere, **Soleils de minuit**, c'est dans les mers du Nord que nous conduisons le lecteur. Depuis quelques années s'est établie la mode de ces croisières sur des navires de plaisance. Les snobs y trouvent leur compte, et la géographie de même. — C'est en juillet, par une gaie matinée, que le bateau sur lequel se trouve l'auteur, en bonne compagnie du reste, quitte le port d'Edimbourg pour gagner l'Islande. La première terre qui se rencontre est l'énorme volcan des îles Féroë, sorties de la mer aux âges préhistoriques et qu'habite une population d'environ douze mille Danois descendants des fameux Vikings, comme d'ailleurs ceux de l'Islande, que le bateau atteint ensuite. Cette dernière est encore une terre volcanique avec l'Ecla; elle compte quatre villes, dont la principale est Reykjavik, où les voyageurs débarquent. L'Islande étant complètement inculte — sans autre végétation qu'un peu d'herbe, la vie se trouve réduite à la récolte du poisson. La capitale ne compte que trois rues asphaltées et quelques autos, il semble que les progrès intellectuels et scientifiques de l'Europe aient laissée complètement indifférente la population qui n'aspire qu'à l'indépendance; elle a d'ailleurs conservé la vieille langue scandinave dans sa primitive pureté. Traditionaliste, elle a pu condenser ses légendes et presque son histoire en des poèmes ou *sagas* qui sont toujours commentés. Un des phénomènes physiques les plus curieux de la région se trouve une centaine de geysers, jets

d'eau bouillante sortant du sol glacé et creux et pouvant atteindre vingt mètres de hauteur. Quittant Reykjavik pour continuer plus au nord, le navire se trouve dans la région des brumes, si bien décrites par Loti avec *Pêcheur d'Islande*, puis c'est la rencontre d'icebergs et de l'îlot Jean Mayen qui porte encore un volcan. C'est bientôt le Spitzberg, terre désolée couverte de glaciers dont on nous raconte la conquête et les essais d'exploitation de charbon, une curieuse causerie avec des colons laissant pressentir l'abandon complet et prochain de ces établissements. Puis c'est au milieu d'une population de phoques et de morses que les voyageurs vont reconnaître la banquise du pôle, et, prenant la route du retour, atteignent le cap Nord en Scandinavie et font escale à Hammerfest le port le plus septentrional de l'Europe. Ils visitent aux environs un curieux camp de Lapons où M. Pierre Goemaere n'eut pas le courage de se servir après son possesseur, une femme, d'une cuiller à soupe qu'elle venait de se mettre dans la bouche. Le navire finit par regagner l'Angleterre à travers l'enchantement des fjords norvégiens.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue universelle : Jean Jaurès, d'après les cahiers de Maurice Barrès. — *La Nouvelle Revue Française* : Barrès d'après le journal de M. André Gide; nécessité sociale de l'uranisme; deux mots de Barbey d'Aurevilly. — *La Revue de Paris* : Barrès dangereux en 1900 pour la jeunesse; le suicide de son neveu, Charles Demange. — *Cahiers du Sud* : M. Paul Valéry défini par lui-même. — Mémento.

On continue de publier les « Cahiers » de Barrès. **La Revue Universelle** (1er juin) contient des fragments datés de 1906 à 1907. Ils montrent la Chambre des Députés vue par l'écrivain. On ne recommence pas *Leurs Figures*, chance unique dans la carrière de Barrès. Aussi bien, les sujets d'indignation duraient-ils encore; mais la faculté d'indignation a pu s'émousser. Celle de voir juste n'a pas beaucoup distingué Barrès de la moyenne des hommes. Il était trop sec pour comprendre, quelle que fût son intelligence, la généreuse personnalité d'un Jean Jaurès. Il perd le meilleur de sa distinction, prend un air déplorable de parvenu, puis de revêche

principal de collège, dans cette historiette qu'on va lire et qui méritait une conclusion moins plate :

Jaurès. — J'entre à la bibliothèque. Je vais m'asseoir à une vaste table ovale. Il y a trente places et six personnes assises. L'une d'elles est Jaurès. Il lève sa grosse figure congestionnée; à peine si nous nous saluons d'une vague inclinaison, encore est-elle de moi et plutôt circulaire. Il se remet au travail. Tout d'un coup : « Vous n'irez pas à Venise, un de ces jours, monsieur Barrès? » Il continue : « Cette année, pourtant, je voudrais voir ce qu'il y a dans Florence, dans Rome... Mille francs, cela suffirait-il pour trois semaines?... Je voudrais aller en Grèce, le voyage en Grèce est-il coûteux? » Ce petit ton de jeune homme, d'étudiant, chez un esprit qui peut se croire si grand, qui occupe tant de place, me touche, me le rend respectable et même sympathique.

Ce n'est pas un comédien, en dépit de son genre de talent.

Un peu plus jeune qu'il n'était alors, Barrès aurait vu Jaurès, comme il a vu Renan, avec irrévérence. Il est tout à fait certain que la vaste culture d'autrui l'irritait. « Quelle est cette voix toulousaine qui s'élève? », écrit-il à la date du 14 juin 1906. Une voix lorraine, à la bonne heure, s'exprimât-elle en jappements de roquet, Barrès la chanterait avec application! Jaurès orateur lui « déplaît même par son habileté ». Il est trop grand pour Barrès. Il faut à celui-ci rapetisser, réduire le modèle. Il n'a plus la verve de jeunesse qui lui permettait un jeu fin avec Renan. L'ironie du maître le lui avait d'ailleurs facilité. La conviction, l'enthousiasme du tribun, sont un reproche à la nature de cet auditeur particulier dont il faut que s'exerce la critique. Et voici la note du cahier :

Il est exigeant, s'arrête si un élève se penche à l'oreille de son voisin. Cependant la salle ne le troublait pas. Etonnée, ahurie, intimidée de cette force oratoire et de ce poète absurde, elle ne faisait aucune manifestation (sauf ses mamelucks). A certains instants, le langage devient métaphysique, obscur, un peu de pathos aussi. On s'abstient de manifester.

Par instant, Jaurès se tourne vers eux la main en l'air, achevant de rythmer sa phrase.

Le bras demi-étendu, courbé, étendu devant lui, le doigt détaché de la main demi-close. Le corps puissant, plein, lourd, mais une sûreté, une paix de gros poney.

Ivresse des systèmes, poète, curiosités.
Evidente puissance, de là une générosité.
Artiste. Faut-il dire artiste grossier? Non, il fait ses fresques.
A la tribune, il se congestionne, il a ses éblouissements.
Sa patte lourde qui s'élève et s'abaisse.

Préoccupation constante de faire rentrer dans ses thèmes tous les noms des théoriciens et des socialistes d'Europe; souci de donner un avis, de prophétiser sur l'univers entier : ce que doit faire la Douma, ce que pense le Congrès d'Erfurt, ce que dit Vandervelde. Un *professeur*. Il s'interrompt si l'on cause, écoute mal.

— Huissier, il y a une mouche qui vole. (On attend : « Vous me copierez cent lignes. »)

Décidément, le peintre est par trop inférieur au modèle. Cette boutade finale condamne son auteur. Toutefois, elle le condamne moins que cet aveu échappé de sa plume : « Il est écœurant d'entendre toujours parler du bonheur du peuple. »

M. André Gide publie des « Pages de Journal » (entendez de « son » journal) dans **la Nouvelle Revue française** (1er juin). Il y parle pertinemment du Barrès révélé par les « Cahiers » :

La pernicieuse, la déplorable influence de Barrès. Il n'y a pas eu plus néfaste éducateur, et tout ce qui reste marqué par son influence est déjà moribond, déjà mort. On a monstrueusement surfait ses qualités d'artiste; tout ce qu'il a de meilleur ne se trouve-t-il pas déjà dans Chateaubriand? Rien ne montre mieux ses limites que ses *Cahiers*, qui, à cet égard, sont d'un puissant intérêt. Son goût de la mort, du néant, son asiatisme; son désir de popularité, d'acclamation, qu'il prend pour un amour de la gloire; son incuriosité, son ignorance, ses dédains; le choix de ses dieux; mais ce qui me déplaît par-dessus tout : la mièvrerie, la molle joliesse de certaines de ses phrases où respire une âme de Mimi Pinson...

A quelques pages de là, M. Gide écrit encore, de Barrès :

Son besoin de chercher partout et sans cesse un enseignement, une « leçon » — m'est insupportable. Vasselage où l'esprit s'avilit. Les grandes œuvres ne nous instruisent point tant qu'elles ne nous plongent dans une sorte d'hébétude presque amoureuse. Ceux qui cherchent partout leur profit, je les compare à ces prostituées qui, devant que de se livrer, demandent : « Combien tu donnes? »

M. André Gide note dans son journal :

Nul peuple n'eut plus le sens et l'intelligence de l'harmonie que le peuple grec. Harmonie de l'individu, et des mœurs, et de la cité. Et c'est par besoin d'harmonie (intelligence autant qu'instinct) qu'ils donnèrent droit de cité à l'uranisme. C'est ce que j'ai tâché de faire voir dans *Corydon*. On comprendra ce livre plus tard, lorsqu'on aura compris d'abord qu'une grande part du malaise de notre société et du dérèglement de nos mœurs vient de ceci qu'on en prétend bannir l'uranisme, indispensable au tempérament d'une société bien réglée.

On a très suffisamment compris *Corydon*, je crois. On l'a si bien compris que l'uranisme est en progrès. C'est ce que quelques personnes encore condamnent comme un dérèglement des mœurs. En vérité, l'uranisme n'est indispensable qu'aux malheureux qui s'y adonnent et aux répugnants individus qui en vivent.

M. Gide est mieux inspiré quand il rappelle des « mots célèbres » :

« Parbleu, Monsieur d'Aurevilly, lui disait Jules Lemaître en le rencontrant dans l'avenue des Champs-Elysées, vous voilà bien merveilleusement sanglé dans votre redingote. »

Alors d'Aurevilly laissait tomber de son haut :

— Si je communiais, j'éclaterais. »

Cela se passe rue Royale. Il est très tard. Plus personne dans les rues; Aurevilly, qui, ce soir-là, a bu beaucoup de petit vin blanc en compagnie de son ami, se soulage. Passe un sergent de ville :

— « Tout de même, Monsieur, vous pourriez vous rapprocher du mur. » Car Barbey garde le sentiment des distances. Alors il se retourne et :

— « Voudriez-vous que je m'écorchasse? »

Barrès est cité par M. Paul Morand — **la Revue de Paris** (1er juin) — au cours d'un essai brillant sur « le suicide en littérature » :

Mais, aux environs de 1900, la littérature en est encore au vieux romantisme sentimental et aigri. Barrès peut donner le change par sa sécheresse, sa précision, son éloignement de toute déclamation. Mais en fait, et surtout par ses premiers romans, il passera à la postérité comme le Chateaubriand de 1900. Comme

lui, il exerce une influence dangereuse sur des jeunes gens en état de moindre résistance morale. *Les Souvenirs* qu'Henri Massis vient de publier sur les années 1905 à 1911 nous montrent les progrès de l'idée de suicide chez Charles Demange, le propre neveu de Barrès. Aucun document n'éclaire mieux l'époque. Ce que Barrès porte en lui « d'inquiet, de dangereux, d'inassouvissable », voilà ce qui a détruit le jeune homme. Il a entendu l'appel de cette voix : « S'enfoncer dans le taillis, pour y mourir... » « Etre annulé, étendu avant l'heure. » Barrès, protégé par une cuirasse de littérature, put se donner à une vie active, à la politique, au nationalisme intégral. Charles Demange ne pouvait que mourir. Il se troua la tempe et son suicide eut une grande influence sur une génération forte mais sacrifiée, nourrie de Bergson et de Durkheim, celle de Psichari, de Péguy, génération cernée par la mort et qui ne lui échappa dans la paix que pour la retrouver dans la guerre.

Si le lieutenant Léon Bernardin — tué à la guerre — vivait encore, il protesterait que le suicide de son ami Charles Demange n'eut point la cause « littéraire » que lui attribue M. Paul Morand. Cette mort a anéanti un être plein de forces et qui, précisément, se fût donné à « une vie active », à une vie publique très probablement. A cause de l'estime où j'ai tenu, lors de leur parution, des écrits posthumes de son ami, Bernardin m'avait rendu visite avant la guerre. Il me raconta les circonstances du suicide de Charles Demange. Ce sont celles d'une comédie mondaine achevée en drame : du Musset où la jeunesse avide d'absolu rencontre la coquetterie, croit avoir inspiré l'amour, s'autorise d'un destin trop perfide pour se réfugier chez les morts.

Le marivaudage triste de deux êtres en représentation constante, sans fraîcheur, factices, dupes l'un de l'autre, pourris, eux, de littérature, a causé le renoncement total de Charles Demange. Ils furent en partie irresponsables de ce malheur. La victime n'était point de cette « génération cernée par la mort ». C'était un jeune homme ardent. Il eût été l'un des chefs de sa génération si la guerre, qu'il eût faite, l'avait épargné. Une intrigue, banale affreusement, où le sort engagea sa crédulité, le dégoûta de vivre.

§

M. Jean Ballard publie dans **Cahiers du Sud** (mai) deux

lettres de M. Paul Valéry à Albert Coste qui apprennent plus, sur l'auteur de *Charmes*, que ses admirateurs ne doivent aux nombreux commentateurs de ses poèmes et de sa pensée. En 1915, il confessait : « L'ambition m'est presque étrangère ». Et il se peignait ainsi :

Maintenant c'est la guerre. Elle durera peut-être assez pour qu'on m'appelle, moi vieille classe. J'ai d'abord souffert de ne rien faire. Le temps était trop tendu pour continuer des exercices de longue haleine; savez-vous ce que je fais : je radoube, repeins et vernis d'anciens vers. Cela est chinois et ridicule, mais cela est traditionnel : à chaque terrible époque humaine on a toujours vu un monsieur assis dans un coin qui soignait son écriture et enfilait des perles...

Dans une seconde lettre, M. Paul Valéry produit ce raccourci pessimiste :

L'histoire, ou plutôt la chronologie d'un individu délicat, peut se résumer ainsi : plus il va, plus il envie ou plus il regrette ce qui l'a dégoûté.

A un âge — très tendre — la femme lui inspirait une sorte de dégoût. L'amour lui semblait saleté.

Dans un autre âge, l'argent, les gens et choses d'argent lui étaient de répugnantes idées.

Et, certain temps, le succès — fût-il gloire — lui paraissait ignominie. Etc...

Mais ce qui lui reste — l'essence délivrée de tous ces sous-produits — est si fin, si léger, si peu de chose et hors de prix, qu'il n'y en a jamais de quoi parfumer toute la vie. Alors, ce sont des retours, des regrets, des régurgitations de la tragique bêtise et vengeance impuissante sur soi-même, la mine ridicule d'incompris, de foudroyé, et l'amertume d'être amer.

Je pense bien que vous ne connaissez pas cet excès de mal. Moi, je m'efforce, avec un variable succès, d'y résister. Ma nature est extrémiste, changeante; je ne puis même compter sur la constance de mes dépressions.

Volontiers, M. Paul Valéry s'intitulerait « Philosophe Sportif ». « La seule vérité réelle est celle instantanée, écrit-il, imposée par les circonstances du moment à la diversité qu'on appelle un Homme. » Et cette page suit, qui éclaire à cru son auteur :

Je puis vous montrer, en d'autres mots, mon point de vue principal. C'est une comparaison. Nous possédons un certain domaine d'activités et de sensibilité qui est la Musique. Son histoire est simple. Ce qui nous fut donné est l'ensemble auditif, l'infinité des bruits. De cet ensemble, on a, par des procédés, isolé l'ensemble des sons. Celui-ci, à son tour étudié, a pu s'ordonner en gamme, l'expérience et la convention s'aidant. On a semblé s'appauvrir en passant d'une infinité à un corps fini. Mais, au contraire, ce nouveau système organisé a permis, non seulement de fixer les premières idées auditives, mais de les multiplier, de les enrichir, d'ajouter toute la richesse formelle à ces heureux hasards isolés du début. L'histoire récente du timbre le montre bien. Nos instruments sont les mêmes que ceux de nos grands-pères, à très peu près. Mais leurs timbres n'étaient pas classés comme les nôtres. Il a suffi d'une attention particulière pour donner une dimension de plus à l'espace musical. Chose remarquable, nous arrivons maintenant par ces détours apparents à nous rapprocher du bruit, du parlé, par synthèse. C'est là pour moi un grand exemple. Mon idéal serait de construire la gamme et le système d'accords dont la pensée en général serait la Musique.

Il ne s'agit de dilettantisme (comme on disait en 80). Un cheval de course entraîné tous les matins, poussé à fond, retenu à temps, pesé, nourri savamment, est une bien belle chose. Ce n'est pas du tout un dilettante. J'appellerai désormais philosophe un tel animal intellectuel

Mais ne croyez pas, mon cher Coste, que je me place à ce haut rang. Je n'ai ni box verni, ni de lad qui m'étrille l'entendement; sur la pelouse psychologique, je ne trotte de syllogismes ni ne galope d'analogies.

Toutefois, — soyons franc — si vers les 24 ans j'avais eu ce qu'il faut de rente certaine pour la liberté complète de l'esprit — tout compris — (et ce n'est pas énorme en vérité) je crois bien que j'aurais essayé. Essayé quoi? Enormément de choses pour ne bien retenir que ce qui aurait trouvé en moi quelque résonance.

Mémento. — *Cahiers bleus* (23 mai) : « La vieille édition contre la nouvelle culture », par M. Georges Valois.

Notre Temps (29 mai) : « Stresemann-Briand », par M. Jean Luchaire.— « Rencontre avec H. de Monfreid », par M. G.-E. Monod-Herzen.

Le Crapouillot (juin) : « Les Salons ». — « Sur Delacroix », par M. J. Lucas-Dubreton. — « L'homme d'airain », par John Russel.

La Nouvelle Revue (1er juin) : « Le mouvement anarchiste de 1870 à nos jours », par Mme Anna-Léo Zévaès.

Revue des Deux Mondes (1er juin) : « M. Albert Lebrun », par Fidus. — « Du Pérou aux Antilles », par M. Paul Morand.

Revue hebdomadaire (28 mai) : Karl Tschuppik : « L'Impératrice Elisabeth d'Autriche ». — « Les pêcheurs royaux », par M. J. Delamain.

Le Correspondant (25 mai) : « U.R.S.S., nation en armes », par M. Rochefort. — « Le sacre du Printemps », poème de M. André Delacour.

Le Divan (avril-mai) : « Une clé de D.-H. Lawrence », par M. François Bardin. — « Poèmes de la Val-Dieu », M. Jean Lebrau.

Esculape (mai) : M. Ed. Gaillot : « Corot et les femmes ». — « Les os de Charles le Téméraire sont-ils restés à Nancy? Le duc était-il prognathe? », par le Dr Tricot-Royer.

L'Archer (mai) : M. Jules Marsan : « La Chartreuse de Parme. » — « Les propos de Compagnou », sur « La neurasthénie des Forts ». — M. Paul Voivenel, suite des impressions de guerre.

La Revue Mondiale (1er juin) : « Souvenirs d'un habitué des Français », par M. Paul de Charliac. — Poèmes de M. André Romane et de Mme Madeleine Chantal. — « Le mensonge sexuel », par M. le Dr Frumusan.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Etapes d'une démolition (*Dépêche de Toulouse* du 23 mai). — Maurice Maindron (*Nouvelles littéraires* du 4 juin). — *Mallarmé et la clarté* (*Nouvelles littéraires* du 4 juin).

M. Camille Mauclair poursuit vaillamment son excellente campagne contre les aberrations de certains prétendus artistes modernes qui pourraient bien, si le public continue à se laisser berner par les impostures du commerce cosmopolite, détruire tout à fait le goût. Dans la **Dépêche de Toulouse,** il expose les étapes de cette « démolition ».

A l'Exposition des Arts décoratifs de 1925, on vit se manifester un grand courant d'esprit en faveur d'un « art européen » démolissant les routines des vieux styles trop aimés par le Français chauvin et casanier. Sur ce thème on exécuta de brillantes et faciles variations. Nous n'étions capables, assurait-on, que d'aimer et d'acheter des buffets Henri II et des chaises Louis XV. Cette honte ne pouvait être tolérée. Il fallait nous mettre à la page, et

prendre exemple sur les Anglo-Saxons et même les Allemands (bien que le style munichois, à la veille de la guerre, eût laissé un funèbre souvenir). Cet « avant-gardisme » des architectes et des « ensembliers » était vivement encouragé par les mêmes critiques et agents internationaux qui exaltaient dans maints journaux le fauvisme et l'expressionnisme en vilipendant, sous prétexte de tuer un académisme mort depuis longtemps, toute une série d'excellents peintres français dont les marchands syndiqués faisaient tomber la cote pour renouveler le marché. Les décorateurs emboîtèrent le pas, pour éviter l'affreuse accusation d'être réactionnaires, mot qui, en art, ne signifie exactement rien mais fait de l'effet. C'était le moment de « Dada », de la négromanie, du renversement des valeurs, de la croyance aux miracles de la standardisation, du cubisme, de la poésie du machinisme — de tout ce dont on revient depuis peu.

En réalité, sous ce mouvement propagé par des sceptiques et de malins affairistes, il y avait ceci : l'Anglo-Saxon, l'Allemand et l'Asiate ne savent plus *créer*, mais *reproduire* à l'aide d'une organisation machiniste puissamment outillée pour remplir le monde d'objets en séries. La France, seule, créait encore. La jalousie et l'intérêt de ses rivaux convoitaient son prestige reconnu. Comment la déposséder? La création implique la fantaisie et la trouvaille imprévue et incessante des individualités, ce qui s'oppose à la fabrication en masse obtenue par la machine. Pour nous écraser sous cette fabrication, il fallait donc parvenir à nous dégoûter nous-mêmes de créer, décourager nos individualités inventives, nous détourner de nos traditions et de notre goût, faire, en un mot, la guerre à ce que créent l'esprit et la main pour assurer le triomphe de la production mécanique impersonnelle et banale, dont les marchés seraient ailleurs que chez nous. On commença donc dans les arts décoratifs la même campagne qu'en peinture, avec les mêmes sophismes et les mêmes ruses, le même chantage au « moderne » et à la « nouveauté », la même entente secrète des marchands internationaux dont j'ai souvent parlé ici.

On trouva un complice inconscient dans le snobisme de la femme élégante. On sut vite la persuader que ce qu'elle portait manquait de goût et de distinction auprès de ce que le « style néo-européen » allait lui offrir. Avec une crainte pareille, on obtient de la femme tout ce qu'on veut : et la gagner, c'est tout gagner. Le « désarmement artistique » commença par elle. Le summum de la *distinction* et du *goût*, lui expliqua-t-on, c'est l'*anonymat*. Le tissu orné, donc, est à éviter et doit céder au tissu uni. Elle acquiesça. Résultat : le tissu allemand, anglais et américain, que

la machine fabrique à l'infini, réussit son invasion au détriment de la soierie lyonnaise, de la production forcément limitée des créateurs français qui renouvelaient trop leurs trouvailles pour les standardiser. Puis on passa au chapeau féminin. Est-ce assez ridicule, le chapeau orné, en une époque sportive! On conseilla une sorte de bourguignotte de feutre convenant à toutes les têtes. Résultat : ruine de l'industrie française de la plume et de la fleur artificielle, et perte de la suprématie du goût de nos modistes. Mais il y avait encore l'éventail et le manchon : on les supprima — deux jolies choses françaises de moins. Et il y avait le bijou, dont nous étions les rois. On déclara que les nouvelles riches avaient encanaillé les pierres précieuses, que, d'ailleurs, les temps exigeaient l'économie : et on inonda le marché d'affreux colliers de bois, de métal, de verroterie, dignes des Canaques, mais que la machine étrangère produisait par milliers en moins de temps qu'il n'en fallait à un de nos artistes pour créer un joli modèle non reproductible en série. Et la bijouterie nationale fut quasi ruinée.

Quand la femme, but des industries de luxe, fut bien dépersonnalisée, on la persuada que son intérieur ne valait rien. Toujours la distinction et le bon goût! Les architectes cubistes ne décrétaient-ils point que la maison, dans une époque de molochisme machiniste, ne doit être qu'une machine à habiter? Alors on fit adopter par la femme les fauteuils pour dentistes, en tubes d'acier, la paille, le ripolin, les murs de verre, tout ce qui est « propre » comme une table d'opérations, alors qu'auparavant les brocarts lyonnais, les tentures, tout ce qu'inventaient nos artisans, étaient du bric-à-brac romantique et des nids à poussière. Après la distinction et le bon goût, l'hygiène se mettait du complot. Restaient les meubles ornés, dont nous gardions la tradition inimitable et glorieuse. Foin des moulures et du métal ciselé! Parlez-nous de belles surfaces nues, à la pureté géométrique! Et le contre-plaqué et l'aluminium ruinèrent l'ébénisterie et le bronze. Même dans le dessin de meubles nus, nous montrions encore plus de grâce que les étrangers : ils nous en achetèrent, avec force compliments, quelques modèles qu'ils recopièrent à la machine en innombrables exemplaires, puis, bien entendu, ils ne nous en rachetèrent jamais plus.

Cette entreprise de démolition des industries françaises a été conduite, comme la propagation du fauvisme international et souvent par les mêmes agents, avec une habileté diabolique. Elle a mis sur le pavé les ouvriers de presque toutes nos corporations au profit des fabricants étrangers. Et le plus joli, c'est que nous

y avons aidé de toutes nos forces, à ce triomphe du « Made in Germany », de même que nos fonctionnaires des beaux-arts approuvent placidement, pour ne pas avoir d'histoires, que la France soit représentée à l'étranger par « l'Ecole de Paris », composée en partie de peintres immigrés de Mittel-Europa et cotés à Paris par un syndicat mercantile au détriment des nôtres. N'est-il pas très élégant que, par horreur d'un protectionnisme chauvin, nous soyons dans le domaine des arts « le Christ des nations » ? Elles en profitent, les nations ! Demandez-le à nos ébénistes, bronziers, joailliers, brodeurs, meubliers et autres, qui sont sans travail et dont nul n'écoute les plaintes. Les jeunes désertent la profession, les vieux meurent : et quand il n'y aura plus personne pour éduquer, les secrets des métiers seront irrémédiablement perdus.

Or, de même que la peinture en séries du fauvisme vient de faire faillite après une inflation monstrueuse, il arrive que le machinisme crève de sa surproduction insensée, et que l'on évalue à vingt-cinq millions les chômeurs du monde entier. Il faudra bien, pour éviter des catastrophes, redonner des outils à ces hommes que la machine a dépossédés. Et il faudra bien que l'on revienne à considérer comme nécessaire le « travail à la main » et à préférer l'*invention* et la *qualité* à la reproduction en quantité massive. C'est peut-être la seule chance qui reste à ces industries françaises qu'on a défrancisées et paralysées. On me citait, l'autre jour, un industriel de chez nous qui faisait en Allemagne de fortes commandes de meubles destinés à notre propre marché, tandis que nous souffrons du chômage ! Avec ce système-là, on rendrait la France si « bonne Européenne » qu'elle n'existerait plus du tout nationalement. On y a travaillé tant qu'on a pu dans le monde des snobs et des « avant-gardistes ». Et nous nous en trouvons tellement dupes qu'il serait plus que temps d'y renoncer, malgré les charmes subtils du rôle de guillotiné par persuasion.

§

Encore un fragment des *Faces et Profils* de M. Henri de Régnier, dans les **Nouvelles Littéraires.** Il s'agit cette fois de Maurice Maindron.

Les deux choses que Maurice Maindron appréciait le plus au monde étaient, je crois bien, un bel insecte et une belle armure. Entre l'insecte enserré dans son corselet et l'homme bouclé en sa cuirasse existent les analogies qui le ravissaient. L'insecte

n'est-il pas pourvu de tout un appareil défensif merveilleusement combiné, et n'a-t-il pas pour l'attaque de quoi piquer, trancher et broyer? A ce double effet, il est aussi bien outillé qu'un chevalier de France et d'Angleterre, un condottiere d'Italie, un reître d'Allemagne, un hidalgo espagnol ou un émir sarrasin. La passion de ces comparaisons avait fait de Maurice Maindron un entomologiste et un armurier, et quand je dis un armurier, ce n'est point une façon de parler. Maindron n'était pas seulement un connaisseur expert en toute matière concernant l'histoire des armes et des armures, leur fabrication et leur usage. Il avait manié le marteau, l'enclume et le soufflet. Il était capable de forger une lame, de la tremper, de la damasquiner, de l'emmancher, et je possède, en sa gaine de cuir, une fort bonne dague, dont il m'avait fait présent, sortie de son atelier et en portant le poinçon.

C'est chez José-Maria de Heredia, dans le célèbre fumoir de la rue Balzac, que je rencontrai pour la première fois l'auteur du *Tournoi de Vauplassans*. Il venait apporter au poète des *Trophées* un exemplaire de *Saint-Cendre*, récemment paru. Je le revois, de solide carrure, les épaules larges, avec quelque chose de brusque et d'agressif, le visage coloré et barré d'une forte moustache, le cou engoncé d'une grosse cravate qui lui relevait le menton et lui donnait un air d'arrogance et de défi que ses propos ne démentaient pas, car Maurice Maindron s'exprimait avec violence et ne ménageait rien ni personne. Il était sévère en ses sarcasmes et ses ironies. Quand il avait ainsi bien pris position et asséné à l'un ou à l'autre quelque vérité plus ou moins désobligeante, il devenait un causeur de haut intérêt et révélait sa vaste intelligence, son savoir presque universel, son érudition infinie.

Ces manières d'être n'étaient pas seulement chez Maurice Maindron une attitude, elles provenaient aussi d'un caractère difficultueux et volontiers querelleur. La vie ne lui avait pas été toujours facile et il en gardait une amertume qui s'exhalait en âpres diatribes et en paradoxes truculents. « Seules les guerres civiles sont intéressantes, disait-il, car on y a chance de connaître ceux que l'on tue. » Des propos comme celui-là, qu'Anatole France lui emprunte pour le placer dans son *Jérôme Coignard*, lui faisaient tort et trompaient sur son compte. Maurice Maindron n'était qu'en apparence un « homme terrible ».

Maurice Maindron n'était pas fait pour vivre de son temps. Terré dans ses logis de l'Ile Saint-Louis parmi ses livres, ses souvenirs de voyages, ses épées et ses dagues, ses insectes, ses paperasses, ses bibelots indiens ou renaissance, il y faisait pitto-

resque et singulière figure, tout à son art et à son travail, à ses amitiés et à ses haines, tour à tour furieux et débonnaire, intolérable et sympathique, facétieux et subtil, répandant autour de lui les trésors de son érudition et les éclaboussures de son humeur, et piété opiniâtrément en son armure de probité et d'honneur.

Ce fut en ce noble arroi que la mort vint prendre ce frère des Saint-Cendre et des Clérambon pour l'emmener hors d'un siècle auquel il avait passionnément préféré le leur. Dans le délire de ses heures suprêmes, ce fut avec eux qu'il se retrouva, et leurs Ombres armées marchèrent derrière le char qui emportait vers sa dernière demeure celui qui eût été fait pour vivre de leur vie de partisans et de soldats et qui les avait ressuscités en son œuvre si admirablement et si prodigieusement vivante. Au moment où, par ce chaud matin d'été, le convoi se mettait en route vers le cimetière, un beau papillon aux ailes palpitantes voleta et se posa sur les fleurs d'une des couronnes funéraires, adieu ailé au bon entomologiste qu'avait été Maurice Maindron, haut écrivain français.

§

Dans le même numéro des **Nouvelles Littéraires,** M. Edouard Dujardin évoque certains souvenirs de la *Revue indépendante* qu'il fonda en 1886 :

Villiers de l'Isle-Adam nous proposa un jour une nouvelle intitulée *l'Etna chez soi,* dans laquelle il imaginait des anarchistes révolutionnaires détruisant Paris en lançant sur la ville des bombes incendiaires. Mais au lieu de rester dans un vague prudent, Villiers voulut préciser la composition de ces bombes et, pendant des semaines, il se livra à des recherches de chimie au courant desquelles il nous tenait jour après jour. Comment la chose s'éventa-t-elle? Un beau matin, je reçus la visite d'un inspecteur de la Sûreté générale. Inutile de dire que l'affaire n'eut pas de suite.

A l'étonnement général, Mallarmé s'était chargé de faire, dans la *Revue Indépendante,* la chronique théâtrale. Il a écrit là une série de chefs-d'œuvre que l'on retrouve en partie dans *Divagations.* C'est la seule fois peut-être que le Mallarmé de la dernière manière ait consenti à faire un effort vers la clarté.

En m'apportant la copie de son premier article sur le théâtre, il me dit que son désir était de se faire entendre d'un nombre élargi de lecteurs et, comme il avait confiance en mon dévoue-

ment et en mon sens pratique, il me demanda de lui indiquer les passages qui me sembleraient présenter des difficultés.

Ce premier article était l'admirable chronique sur Hamlet, qui commence par ces mots :

« L'adolescent évanoui de nous aux commencements de la vie... »

Le résultat fut décisif. Sur une vingtaine de passages que je lui signalai, il n'en reconnut pas plus d'un ou deux comme difficilement compréhensibles et me répondit que le reste était parfaitement clair. Bien entendu, l'expérience ne fut pas renouvelée.

La cause de l'obscurité mallarméenne est diverse, mais elle est surtout, à mon avis, grammaticale. J'ai supprimé le mot *comme* du dictionnaire, m'a dit un jour Mallarmé. D'une comparaison, il ne donnait que le dernier terme. C'est ce que j'ai appelé « la tentative désespérée ».

P.-P. P.

MUSIQUE

Opéra-Comique (Saison Russe) : *Le Prince Igor*, opéra de Borodine; *Mozart et Salieri*, opéra de Rimski-Korsakoff (première représentation à Paris). — Ballets : *Etude*, de Bach; *La Princesse Cygne*, de Rimski-Korsakoff. — Société Musicale Indépendante. — Concerts divers.

L'Opéra Russe, qui, l'an dernier, avait donné de fort belles représentations aux Champs-Elysées, s'est installé cette saison à l'Opéra-Comique et, grâce à la vedette de Chaliapine, y attire la foule. Qu'il apparaisse sous les traits de *Boris Godounoff*, de Khan Kontchak ou du prince Galitsky (dans le *Prince Igor*, où, alternativement, il joue les deux rôles), Chaliapine reste toujours un étonnant comédien. Pourquoi faut-il que le chanteur se révolte si souvent contre la mesure et qu'il entre en lutte avec le chef d'orchestre? Ces faiblesses sont indignes de lui. Mais revenons à ce qui reste admirable. Son réalisme est hallucinant : pas le moindre détail qui ne prenne sa juste valeur; mais cette juxtaposition de petites touches n'éparpille nullement l'intérêt. Les moindres gestes, les plus légères inflexions sont d'une si juste convenance que le personnage lui-même semble vivre et agir sous nos yeux dans le monde réel et non plus dans le cadre d'un décor en trompe-l'œil. La troupe qui l'entoure est de valeur assez inégale, mais suffisante, cependant, pour qu'il n'y ait point trop de disparate. Et puis il y a ces chœurs merveilleux, ces voix chaudes, veloutées, qui savent

fondre leurs timbres dans les ensembles d'une parfaite cohésion. Ainsi, dans le *Prince Igor,* le chœur *a cappella* du troisième acte, qui, moins connu que le chœur guerrier des danses polovtsiennes, n'est pas moins beau ni moins original; les chœurs de l'Opéra russe, hommes et femmes, font preuve d'un zèle et d'une intelligence qui méritent tous les éloges.

Cette série de représentations nous a valu de surcroît la révélation d'un ouvrage de Rimski-Korsakow jusqu'alors inédit à Paris, *Mozart et Salieri.* C'est en 1898 que cet opéra fut créé à Moscou : c'est une œuvre de maturité, mais ce n'est point un chef-d'œuvre. Il souffre, à nos yeux, d'un vice essentiel : comme on y a enchâssé des citations de Mozart — et nullement courtes, puisqu'il s'agit de la majeure partie du *Requiem* — cette disparate nous surprend et nous choque. Et puis le livret, bien qu'il soit inspiré de Pouchkine, nous paraît plus mélodramatique que vraiment pathétique et nous ne parvenons à nous y intéresser que grâce à l'art des interprètes. Double mérite pour ceux-ci, Chaliapine et le ténor Posemkowsky, qui réussissent à nous émouvoir.

Pouchkine, donc, a fait crédit à la légende selon laquelle Salieri (le compositeur italien qui mit en musique le *Tarare* de Beaumarchais, et qui, de retour à Vienne après ses succès parisiens, y fut le rival de Mozart) aurait empoisonné l'auteur de *la Flûte enchantée.* Que Salieri ait été jaloux de Mozart, cela n'est que trop certain. Qu'il ait même ourdi contre son ami, à la cour de Léopold II, des intrigues assez noires, c'est possible; mais qu'il soit devenu criminel, c'est bien moins sûr, et qu'il ait, à son lit de mort, éprouvé le besoin de confier ce lourd fardeau à quelqu'un qui ne fût point tenu par le secret de la confession, c'est encore moins croyable... Enfin Pouchkine imagine donc que Salieri, un soir où Mozart a fait monter chez lui un violoniste aveugle ramassé dans la rue et qui joue un air de *Don Giovanni,* éprouve, devant ce témoignage de popularité, un redoublement de haine qu'il dissimule. Même, il emmène Mozart dîner au Lion d'Or. Là, tandis que son hôte lui conte l'histoire de la commande qu'on vient de lui faire d'un *Requiem,*

Salieri verse le poison. Mozart s'est levé pour jouer au clavecin des fragments de l'œuvre presque achevée. Et par un artifice théâtral, ce n'est pas le clavecin dont nous entendons les sons, mais l'orchestre et les chœurs, et c'est le *Requiem* presque entier qui se déroule tandis qu'une ombre épaisse envahit la scène. Quand elle se dissipe, après les premières mesures du *Lacrymosa* — à l'endroit même que la plume tomba des mains de Mozart — le malheureux est déjà sous l'effet du poison. Il se lève, mais chancelle. Il quitte l'auberge, laissant son meurtrier en proie au remords, car Salieri comprend trop tard qu'il est vain de vouloir tuer un immortel.

Chaliapine joue Salieri. Il tient le rôle avec sa coutumière autorité, exprime la haine, l'hypocrite amitié, le remords par les moyens les plus simples et les plus pathétiques. Le ténor Posemkowsky est excellent en Mozart auquel il prête toute la bonhomie qui fut celle du maître. Les chœurs chantent le *Requiem* admirablement et ce n'est point leur faute si le chef-d'œuvre ainsi présenté perd son caractère véritable... Vraiment, *Mozart et Salieri* est un étrange ouvrage; et comme la vérité, comme un Mozart mourant d'épuisement et de misère à trente-cinq ans, abandonné de tous et jeté à la fosse commune, est donc plus tragique que la légende complaisamment développée par Pouchkine!

§

La mort de Diaghileff nous a fait perdre des plaisirs dont nous ne retrouvons plus que la monnaie; mais cette monnaie, nous la recherchons chaque printemps avec avidité. **Mme Bronislawa Nijinska,** qui fut une des collaboratrices de Diaghileff, a rassemblé une compagnie chorégraphique, au premier rang de laquelle brillent Mlle Tatiana Ouchkova et M. Anatole Wilsak; et ses ballets font spectacle avec les opéras russes donnés à la salle Favart. C'est ainsi que nous eûmes, outre les danses polovtsiennes du *Prince Igor*, *Etude* et la *Princesse Cygne*.

La musique d'*Etude* est due à J.-S. Bach en personne. Certes, le *cantor* n'avait point prévu cette utilisation de

fragments, empruntés à son œuvre, un peu comme ces « recueils factices » que les bibliothécaires composent en assemblant sous une même reliure des brochures de provenances diverses. Il eût probablement accepté le principe de faire danser sur sa musique — toute musique est danse, c'est entendu — mais il eût, non moins probablement, discuté cet ajustage au petit bonheur des fragments soudés les uns aux autres. Pourquoi ce travail de marqueterie, alors que telle *Suite*, telle *Partita* offraient une œuvre homogène et susceptible d'inspirer le chorégraphe? On ne sait. Mais la chorégraphie elle-même me semble discutable et pareillement les costumes et le décor. On nous fait voir une toile de fond bleue sur laquelle on a tracé les orbes des planètes. Nous sommes en plein ciel; mais nous avons vite fait de redescendre sur la terre... Je n'aime point non plus le premier tableau de la *Princesse Cygne*. Sous prétexte de stylisation, il nous montre une bande de toile cirée bleue sur laquelle se déroulent des volutes blanches simulant les vagues de la mer. Stylisation n'est point et ne sera jamais synonyme d'enfantillage. Entre la naïveté et la puérilité il y a la même différence qu'entre la simplicité et l'impuissance... Mais le second tableau (bien qu'il ne soit pas exempt de fautes) rachète ces imperfections. Et puis il y a la musique — tirée du *Tsar Saltan*, de Rimsky, et qui comporte des chœurs adorables — et puis il y a Tatiana Ouchkowa et Anatole Wilsak, la première dans le rôle de la princesse, le deuxième dans celui du prince Guidon. Et puis il y a encore, avec les chœurs et les danses, la voix de Mme Hélène Frey, qui interprète avec beaucoup d'art la partie chantée du rôle de la Princesse Cygne. Tout de même, ce ballet, qui est comme un raccourci de l'opéra, ne fait-il pas regretter qu'on ne nous ait point donné l'opéra lui-même? Pareille aventure fut naguère celle du *Coq d'Or*, aujourd'hui entré au répertoire de l'Opéra, et qui en est un des joyaux. *Le Tsar Saltan*, qui est aussi une féerie, mérite pareil sort. Le concert a rendu certaines de ses pages très familières aux amateurs de musique, comme *le Vol du Bourdon*, par exemple ; Mme Maria Kousnezoff nous en donna aux Champs-Elysées, en 1929, d'inoubliables représentations. Espérons que nous

retrouverons l'ouvrage entier un jour prochain. Le ballet, au surplus, n'a-t-il pas été créé par Mme Ida Rubinstein sur la scène de l'Opéra? Ceci, comme pour *le Coq d'Or,* semble d'un heureux augure...

§

Le dernier concert de la **Société Musicale Indépendante** a été particulièrement brillant, grâce au concours du Cercle Choral féminin du Mans et du Quatuor Calvet. C'est Mme Jeanne Françaix qui dirige la chorale mancelle. Elle a de l'autorité, un sens très sûr du rythme, et plus encore une « musicalité » parfaite. Aussi obtient-elle de ses choristes, et avec une apparente facilité, les choses les plus difficiles. Sans trop de gestes — elle semble, ouvrant et fermant la main, lancer des sorts — elle impose exactement les nuances et fait observer une stricte discipline. Elle a eu le plus vif succès, et fort mérité. Elle n'avait point choisi, d'ailleurs, des œuvres de tout repos : ne nous offrait-elle pas, en première audition, trois chœurs de Florent Schmitt et des Chants populaires de Jean Françaix?

Nous retrouverons certainement les chœurs de Florent Schmitt au programme de quelqu'une de nos grandes associations : l'accueil qu'ils ont reçu du public n'en fait point douter. Le premier, *Marionnettes,* est écrit sur des vers de Ch. Auvrey, de sept et de trois pieds tour à tour, ce qui entraîne le musicien à suivre un rythme fort imprévu. Le deuxième est une berceuse sur un poème de Cécile Sauvage, *Si la lune rose venait à danser.* Il est d'une poésie exquise. Le troisième est une œuvre de libre gaieté. Les paroles n'ont d'autre raison que d'offrir, par le jeu des coq-à-l'âne et des onomatopées, des prétextes à la fantaisie des accents rythmiques où se plaît le musicien. *Les Canards libéraux* — ce sont les premiers mots et le titre de cette étonnante pièce — ont été bissés.

Les chants populaires choisis par M. Jean Françaix nous promènent non seulement à travers la France continentale, mais jusqu'en Afrique, car *Owa,* auquel on fit un grand succès, est un chœur nègre. Mais qu'il s'agisse des *Cloches de*

Vendôme, de *la P'tite bonne femme*, de la *Bourrée d'Auvergne* ou de la tendre romance *Toujours de celle me souvins*, M. Jean Françaix montre un sentiment très juste du folklore, et, en dépit de ses audaces, garde le sens de la tradition. Ses *Neuf Bagatelles* pour quatuor à cordes et piano, que l'on entendit aussi, sont toujours originales à souhait et parfois d'un humour délicieux.

Le *Quatuor* de M. B. Wojtowicz, que le quatuor Calvet joua merveilleusement, est remarquable. La fugue du deuxième mouvement est traitée avec une aisance et un sentiment poétique d'une rare qualité. L'auteur utilise une forme qui rappelle le « déchant » et qui convient particulièrement bien à l'expression de sa pensée. Son œuvre a fait une excellente impression.

MÉMENTO. — Parmi les récitals donnés récemment, il faut retenir celui de Mme Aline van Bärentzen, la très brillante pianiste qui, entre des pièces de Bach, de Chopin, de Schumann, de Debussy, jouées avec autant de perfection technique que de goût, a fait place à deux compositions du Brésilien Villa-Lobos, deux fleurs exotiques au parfum grisant, *Cirandas et Alma Braseleira.*

Cette quinzaine aussi, M. Febvre-Longeray, aux Concerts « Luzerta », définit en une causeric pleine de verve et le « pompiérisme » et le « modernisme ». Un concert suivit la démonstration, émaillée d'exemples musicaux donnés au piano par Mme Ruff-Longeray : on y applaudit, entre autres pièces vocales et instrumentales une *Mélodie* du conférencier lui-même, d'un modernisme d'excellent aloi et d'une originalité fort plaisante, à côté d'œuvres de Fauré, Debussy, Liadow, Florent Schmitt, Chausson, Ch. Bordes, Ravel, Ch. Koechlin, G. Pierné, fort bien interprétées par Mme Marthe Nespoulous, Mlle Marie Braticevitch, Mme Cécile Rémond, MM. S. Austin, H. Le Clézio, P. Rémond et E. Bousquet.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Tuilèries. — Le Salon des Décorateurs. — Exp. Hélène Marre. — Exp. Girieud. Galerie Druet.

Le **Salon des Tuileries** a-t-il trouvé son gîte définitif à Montparnasse? C'est une grande bâtisse blanche qui lui sert d'alvéole. Equipement très moderne en ciment, hall spacieux, galeries de pourtour étroites. Le hall se prête à la disposi-

tion des sculptures. Les salles qui entourent ce patio prennent la lumière sur lui et certaines n'en prennent pas beaucoup. Mais le Salon des Tuileries ne peut pas tous les ans se mettre à la recherche d'un emplacement nouveau. Sans doute demeurera-t-il là où nous le voyons cette année. On en prendra l'habitude. Le palais idéal des Beaux-Arts n'est peut-être pas près d'être construit. Sa formule la meilleure c'est, sans doute, un long et spacieux rez-de-chaussée, éclairé de haut avec verrières et velums tamisant la lumière. Ce n'est pas facile à réaliser en plein centre de Paris. Ce Salon des Tuileries est le Xe. Les habitudes sont prises depuis longtemps chez les organisateurs et par le public. On connaît et on respecte la compartimentation A et B (pour les peintres), A modérés, anciens sociétaires ou associés de la Société Nationale, B, jeunes maîtres et disciples, ou disciples devenus maîtres qui figurent au Salon d'Automne et aux Indépendants. La section n'est pas décisive. Certains qui figurent à droite pourraient exposer à gauche et réciproquement. L'art ménage ses transitions : il n'y a pas de fossé brusque. Les jeunes regardent de tous les côtés et enrichissent leurs originalités des meilleurs modèles. Des deux côtés l'abandon de la grande tentative est général. Espérons qu'il n'est que provisoirement définitif. Les temps sont durs. A quoi bon se colleter avec une idée, exécuter une grande toile. Quand elle aura été, à grand'peine, menée à bonne fin, qu'on l'aura hissée à une cimaise pour la durée d'un Salon, il faudra la rouler à perpétuité dans un coin de l'atelier. On ne l'y dérangerait plus. Il faudrait au peintre opérer un quasi-déménagement pour montrer à nouveau ce témoignage de sa jeune maîtrise. Alors on change de mode. Un voyage de quelques mois permet d'affirmer que l'on peut parfaitement pénétrer le paysage d'un pays; ou bien l'on démontre ses aptitudes décoratives sur un panneau ornemental de deux mètres qui, lui aussi, aura du mal à se caser chez un amateur. Les peintres ne s'entêtent pas. Ils y perdent de délaisser des travaux difficiles, mais il est bien décourageant de travailler dans le noir et sans but pratique. D'ailleurs les aînés qui ont, dans leur jeunesse ou leur maturité, effectué ces grands efforts n'y reviennent plus. Les Palais d'Etat et les mairies sont pourvues et les particuliers ont d'autres soucis.

La plupart des amateurs pensent, pour établir leur cadre, à des ensembles décoratifs où la peinture et la sculpture ne sont convoquées qu'à donner la note aiguë. Ainsi le bel ensemble réalisé aux Décorateurs par M. Rollin, autour de tapisseries tissées d'après les cartons d'André Mare. C'est du grand art, mais avec adaptation et au travers d'une traduction. C'est d'ailleurs traditionnel.

Cette nécessité du temps, cette subordination forcée du travail des peintres et des sculpteurs aux exigences du moment, produit, partout, au hall et aux salles un certain aspect d'émiettement. Ceci posé, la moyenne est bonne et les œuvres individuelles et distinguées abondent.

§

Un portrait tout récent, par Albert Besnard, contraste par la robustesse de ses modelés et la volonté d'harmonie simple de sa couleur, des gris variés de blanc, avec l'élégance souriante et la polychromie diverse de deux toiles plus anciennes, une agréable notation de dame tenant une orange et une *piscine* aux eaux vibrantes d'où jaillit un flexible et élégant corps féminin. Aman-Jean figure des Venises liliacées avec des rehauts de tonalités roses d'une pénétrante musicalité et montre plusieurs de ces portraits où la vie du regard est si juste et si intense. Les arabesques de couleur de ses accessoires sont une des marques de son originalité et on n'a jamais réussi à en imiter le charme de nuance et la finesse de disposition.

René Prinet n'a peut-être jamais rien montré d'aussi simplement solide que ce portrait de paysanne campé en pleine vie, avec la figure animée, mais excluant, à dessein, toute nuance particulière d'expression. Lucien Simon décrit une fête du soir, au jardin de sa maison de Bretagne, avec des masques animés, dans une belle ombre claire. Desvallières et Maurice Denis présentent chacun une esquisse de tableaux religieux. Maurice Denis dans les gammes séraphiques, Desvallières dans des tonalités irritées. Maurice Chabas, qui a peuplé tant de ciels d'anges harmonieux, décrit le réveil après la mort; sa figure de femme qui perçoit l'inconnaissable est dramatique, mais, comment pourrait-il en être autrement? très vivante. Henri Duhem peint des étangs cernés de grandes

herbes jaunes, entourés de plaine large et presque rase, dans sa facture émotive. Karbowsky se borne, cette année, à l'art décoratif. Il a dessiné pour la manufacture d'Aubusson un salon, chaises et fauteuils. Une partie de ses cartons est aux Décorateurs, une autre aux Tuileries. C'est dire la diversité de ses thèmes ornementaux pourtant commandée par une harmonie blanche, rose et rouge et fondée sur des présentations de fleurs et des envols de papillons d'une sobre richesse de couleur, de la couleur de ceux que l'on voit dans nos campagnes. Armand Karbowsky donne des silhouettes de vieilles maisons et surtout de radieux aspects printaniers en Ile-de-France. C'est le peintre des pommiers en fleurs. René-Juste nous montre un beau printemps avec sa parure foisonnante de cerisiers et une maison de braconnier. Carrera est inégal, mais un de ses tableaux de cette année, une grosse dorade étalée sur un tapis de journaux, avec des gammes de blanc variées du blanc des journaux à l'éclat gradué des écailles, est un beau morceau de peintre, dans une technique sagement impressionniste. Adrienne Jouclard évoque avec sa puissance coutumière, avec sa puissance de dessin et son habile groupement des silhouettes le labeur de la moisson. Elle nous montre une rentrée de chevaux de course au pesage où elle suscite bien la foule turfiste, empressée autour des bêtes de sang, dont les jockeys ont ralenti la marche. Raoul Carré est un remarquable peintre de la montagne, de la Haute-Provence fauve et chaude et de ses villages pittoresques aux rues étroites. Une suite de paysages de Mme Carobal : neiges d'hiver, arbres et eaux touchés d'automne, d'un faire sensible et précis. Esther Dumas montre une belle marine. Andrée Joubert anime d'un rythme vigoureux le déferlement de la vague bleue contre la promenade niçoise à balustres de pierre blanche, auprès de palmiers élancés. Mme Suzanne Lalique a un fort joli panneau d'un art très féminin et nuancé. Un enfant, à sa table encombrée de jouets, manie des cartes dont on ne voit que le revers rose. Mme Suzanne Lalique compose une nature-morte de l'encombrement argenté de fanfreluches et de verroteries, d'un aspect très particulier. M. Deschmaker fait effort vers le style avec une *Andromède* de haute stature, bien équilibrée.

Mme Camax-Zœgger tente la peinture ornementale avec une jolie *Perrette* au pot au lait traversant, à son heure d'illusions, un paysage de jolie sérénité, bon cadre à de rapides rêveries. Parmi les bons paysages, notons une large plaine où la lumière joue autour de beaux arbres et où Jean Peské a mis beaucoup de claire sérénité : c'est un instant heureux de la lumière noté avec piété et largeur. Seyssaud est particulièrement heureux dans deux paysages du midi. Zingg note un retour du travail, par une sorte d'embrasement de l'heure, dans un village d'Auvergne centré d'une ferme massive et lourde. Jehan Berjonneau décrit l'Ardèche verdoyante et de riantes plaines poitevines avec une belle vérité de lumière. Carlos Reymond rapporte des Baléares des notations très colorées de vieilles églises et de rues étroites. Quelvée dans des paysages de Venise, note des fraîcheurs d'atmosphère et son entrée des souks à Kairouan vibre d'un mouvement de foule grave et pittoresque. Georges Darel voit de haut le cours de la Seine, le quai des Grands-Augustins avec au fond la puissante silhouette de Notre-Dame.

Parmi les jeunes, Charles Blanc marque un progrès avec des natures-mortes très bien agencées et un portrait de forte construction et doué de mentalité. Un intérieur de Le Molt à tenture bleuâtre et fenêtre tamisée d'un rideau rouge entoure une femme qui dort, d'une esthétique impression de rêverie. Brianchon dessine joliment des danseuses lasses, mais fières d'avoir été fêtées de bouquets. Leguault nous montre une jeune femme étendue sur un canapé. La femme à sa toilette de Valdo Barbey est un morceau très vibrant de naturel : l'allure du modèle est vivante. Jacques Denier, avec de jolis paysages rendus plus tendres et lointains d'être vus à travers la clarté amortie de vitres à rideaux, nous montre une scène d'atelier, le peintre juché sur son escabeau peignant de haut un modèle nu étendu à terre sur une étoffe rougeâtre. C'est hardi de dispositions, mais cela demeure agréable. Defrancisco a depuis longtemps montré sa valeur de peintre de foules et de mouvement. Il saisit agilement le rythme des fêtes populaires avec leurs encombrements surplombés de jeux forains, de ballons et de poussière ensoleillée.

Balande montre de très beaux paysages. Déziré des fleurs robustes, Villard une belle nature-morte en contre-jour. Deltombe un somptueux éclat de magnificence florale. Conrad un robuste portrait, du Marboré reste vigoureux en montrant plus de goût qu'aux dernières expositions. Serge-Henri Moreau demeure le peintre vériste et ému de la zone parisienne. Manio Mavro prouve sa maîtrise dans un excellent portrait de fillette et des nus très dessinés; des portraits d'Arminia Babaian à une profonde sensibilité et une véridique intuition du modèle joignent le plus grand charme de tonalité. Madeleine Vaury a un grand paysage de la vallée du Grand-Morin de la plus parfaite émotion naturiste, quasi panthéistique. Antoine de Sypiorski nous montre un grand nu féminin, la *Jeune Aryenne*, où il a voulu faire un portrait ethnique, résumant une race, sur un fond très légèrement varié dans sa tonalité bleue et allusif aux couleurs de fond de la lumière et du paysage; il remplit ses ambitions. Roger-Schardner note la majesté silencieuse d'une belle allée d'arbres à Saint-Cloud. C'est un peintre de fleurs d'un accent personnel. Le nu de Sarfati est de l'excellente peinture d'harmonie chaude et solide, de ligne pure. Guy Loë, depuis plusieurs années, nous intéresse par la part qu'il donne en son art à la composition décorative. Son *Pique-nique* avec les jolis gestes de jeunes filles qui préparent le couvert du déjeuner sur l'herbe, serait un carton de tapisserie de valeur. Andrée Clech note la puissante silhouette du temple d'Angkor à la Coloniale et un marché parisien.

Saint-Jean envoie deux paysages du midi, très colorés. René Harboë affirme en deux bons portraits son intelligence de la grâce féminine. Dreyfus-Stern déploie de la fantaisie dans son tableau, la *Dame aux Chiens*. André Strauss peint sobrement des paysages majestueux. Kars, excellent peintre, anime des enfants en belle atmosphère. André Humbourg nous présente un nu de jeune femme de carnation bien traitée et de pause heureuse. Jeanne Ponge donne un effet de neige très bien traité et une amusante nature-morte, d'ingénieuse composition. Zina Gauthier peint l'avenue du Maine. Hannaux montre de vibrants bords de Seine. Claire Valière, dans des décors sonores et silencieux, aime à épanouir les nus nacrés

de ses baigneuses. Mme Marguerite Fontainas empreint de vive sensibilité des descriptions d'un point de Seine à Essonnes et des coins de jardins heureux. Gustave Florot, artiste réfléchi et parfait technicien, n'hésite point à servir la peinture d'idées et la plastique de ses œuvres en impose la valeur méditative. Yvonne Sjoestedt est aussi une trouveuse de symboles et traduit l'intellectualité actuelle avec acuité. Val peint des fleurs, avec liberté, en aimable atmosphère décorative. Ladureau a un paysage de noble impression. Notons Kohl, Mme Delgobe-Deniker, Compard, Kosloff, Hayden, Roland Oudot avec un bon groupe de toreros. Tischler avec un amusant portrait de femme au teint mat, au chapeau largement fleuri, Rageade, vigoureux portraitiste ; Georges Carré, Pierret, avec de curieuses études de Camaret. Solange Schaal, une jolie nature-morte. Adès, avec de bonnes études féminines. Iser, Emile Arnold, Mme Chantal-Quenneville, Gaigneron, Yvonne Mareschal, Kanelba, etc...

§

Othon Friesz a disposé en deux salles quelques-uns des éléments les plus intéressants de ce Salon, parmi lesquels son propre envoi. Son vérisme imaginatif se plaît à situer dans l'atmosphère limpide de la Savoie, près de la flaque pâle des eaux, des nus féminins dont le galbe et le groupement contribuent au bel effet décoratif. Un coin de jardin du midi, aux beaux arbres sombres, ouvre son allée centrale à une ruée de soleil. Auprès de lui, Friesz a donné place à Ceria, qui réussit étonnamment une atmosphère de déclin doré du jour sur un paysage bien ordonné et donne un petit nu de la plus intéressante exécution. Mondzain, avec une sonore nature-morte, René Durey, très en progrès, avec un beau paysage. Mme Groll peint de grands bouquets d'un art très fin. André Lhôte fait planer un cygne sur un couple d'amants; c'est une interprétation du mythe de Léda, assez moderniste. L'esthétique du tableau est discutable, pour ce qui en regarde le thème; l'exécution en est franche et attrayante. Dans ces salles, d'intéressants débuts de Jacques Gruber, inventif et fougueux, bon décorateur et curieux paysagiste. Mme Daour

fait preuve de jolies qualités de coloriste, à la palette volontairement sobre.

Plusieurs des membres les plus représentatifs du compartiment B manquent cette année. Ch. Guérin, Dunoyer de Segonzac, Valtat, etc... Mais Jules Flandrin rapporte de Rome un très beau bouquet de roses et rien n'est aussi limpide et spacieux que son grand paysage du Dauphiné.

§

La Sculpture : deux beaux bustes de Despiau, effigies féminines de la plus haute expression. Un torse de Dejean ou plutôt une statue dont nous verrons la réalisation complète, mais dont le sculpteur ne nous donne pas encore l'ensemble. Torse et jambes sont fixés d'une force nerveuse et passionnée. Wlerick, outre un bon torse, a un excellent buste. Un beau coq de combat de Pompon se piète sur son socle. Abbal ramasse en traits brefs et sculpte dans le granit un hibou. Pommier donne la plus véridique effigie du peintre-décorateur André Mare. Jeanniot montre un buste de femme remarquable. Drivier, une élégante jeune femme mi-corps. Droucker, Cytrinowicz, Belamondo : un groupe riant et délicat; Guénot une grande statue dans sa gamme souriante et attique. Halou note des mouvements de grâce rythmique d'Isadora Duncan. Arnold dresse sur un socle un Delacroix en pleine maturité, un peu engoncé. Anastasesco, auprès d'un nu gracieux, expose des études pour un buste définitif de Kupka, le peintre à l'effort si divers et puissant. Harold Cash donne un bon portrait d'Espagnole.

L'œuvre supérieure à ce Salon, avec ce coin d'imprévu qui collabore à l'intérêt, une œuvre fortement conçue, méditée, exécutée avec une patiente vigueur, c'est un surtout de table d'Anna Bass, *Pomone fêtée*, radieuse vision mythologique en allures douces et souriantes de nymphes apportant à la déesse des jardins des fruits et des fleurs. De très longtemps notre sculpture n'avait produit une œuvre décorative de cette valeur, d'harmonie d'ensemble et de perfection du détail.

A la gravure, deux chefs-d'œuvre de Jacques Beltrand, une *Offrande à Diane*, une *Tamise à Londres*. Iser, Guastalla,

Léon Lang, illustrant la *Bonne Chanson* de Verlaine et de très beaux dessins de Perrichon.

§

Le Salon des Décorateurs est ingénieusement aménagé en labyrinthe aux murs blancs. Des allées de reliures mènent à des rotondes où par de larges baies on aperçoit juxtaposés des salons, des salles à manger, des studios qui se soucient surtout de ne se point ressembler. Ces rotondes s'ouvrent sur des couloirs peuplés de sculptures qui aboutissent à des impasses bornées par d'énormes portes de fer forgé. De ci, de là quelques rares vitrines de joaillerie, plus esthétiques que somptueuses de matières, œuvres de Bablet ou Siegfried Bois, et voici presque toute une auberge, ou du moins des salles basses, ou plutôt un relai que Ruhlmann dénomme un rendez-vous de pêcheurs de truites. vaisselle blanche de Mayodon, nappes blanches, murs blancs que relèvent des peintures de Paulémile Pissarro, confident des ruisseaux qui sinuent parmi les herbages et les rideaux de pommiers en Normandie, de Degallaix. Il y a des sculptures de Pompon, l'architecture bien établie est de M. Porteneuve. Voilà qui rappelle les belles recherches d'ensemble d'un passé encore assez récent, du genre de la décoration de villa pour le baron Vitta. La peinture et la sculpture sont souvent conviées à varier l'œuvre des meubliers et on a raison de les appeler lors de ces expositions puisqu'elles y figurent dans la réalité, c'est-à-dire en place, dans les demeures réelles. M. Champetier de Ribes orne un panneau d'une belle marine de Zarraga. MM. Fréchet mettent au centre d'une paroi de salle à manger la plage dorée de soleil et tumultueuse de personnages bien observés et dessinés d'Adrienne Jouclard. M. Rollin a invité André Marc à peindre des cartons de tapisserie qu'a exécutés Aubusson, un *Narcisse*, un *Enlèvement d'Europe*, une *Léda* qui se diversifie des autres Lédas, parce que le cygne ne l'étreint pas, mais en est encore à planer au-dessus d'elle. Il y a aussi des peintures murales conçues dans un esprit d'absolue simplicité, réduite à quelques lignes et jeux de lignes à peine historiées de couleur, de façon à ne pas retenir avec excès l'attention de l'occupant de la chambre. De fait, il est diffi-

cile de s'apercevoir de leur présence et c'est un bien que de les ignorer.

Pour les meubles, la petite poussée de fièvre nickelisante de goût américain repris et excessifié par les Allemands, qui a ravagé deux ans nos meubliers, est tombée. Seul, drapé de vert clair, un fauteuil aux pieds de métal traîne dans un ensemble de Kohlmann qui, précisément, avait résisté à cette mode qui, l'an dernier, avait remplacé par une fraîche décoration florale, les feuilles de papier à chocolat du buffet sauvage d'il y a deux ans. Il n'y a pas de ferrures mises en évidence ni d'encrier dans ce bureau féminin que Maurice Dufrène se conformant à l'esthétique de Banville, qui dit qu'une mondaine peut écrire des volumes, mais ni ne doit ni ne veut en avoir l'air, appelle *Ecritoire de Dame* : l'ensemble est joli, sans pédantisme, dans ses teintes sombres. Printz est plus riant; il convie les étoffes claires et ne se refuse point à choisir dans les tons hardis et à conjuguer des verts et des roses près d'une corbeille de fleurs d'où jaillit une blanche statue. L'idée est jolie, mais cette statuette de goût grec pourrait être choisie parmi les meilleures.

Rien de plus souriant, de plus réussi dans une gamme légère, XVIIIe siècle et fête des yeux que les tapisseries au petit point dont Karbowsky a donné les dessins et les harmonies, semis de roses et de grands papillons multicolores foisonnant juste à point. Dans un ensemble, de belles formes animales suscitées par Pompon. Parmi les expositions de dessins d'illustration, une suite fort intéressante d'Alfred Le Petit pour l'*Ambor le Loup* de Rosny aîné. Décorateur de paravent, Dunand inscrit sur douze feuilles laquées de noir, un vol capricieux de hérons d'argent. Parmi les dinandiers, Lironder hors pair. A la verrerie, Lalique avec le plus délicat exemplaire d'une claire salle à manger bois et verre, ou le verre est la dominante, Marinot avec une belle série de vases blancs jaspés de bruns du meilleur goût, mais je préfère Marinot dans ses hardies polychromies. Aux reliures, Kieffer toujours sobre, élégant et toujours d'une neuve originalité dans son ornementation. Potier, Jean Besnard, d'une somptueuse simplicité.

Pour l'embellissement de Paris, et la voie triomphale que

l'on rêve entre Paris et Versailles, l'architecte Henry Favier rêve d'établir au rond-point de la Défense, à Courbevoie, un phare monumental pour avions, qu'il appellerait à décorer les meilleurs sculpteurs de ce moment, Jean-Boucher, Despiau, Niclausse, Wlérick, etc... Son phare en forme de tour est remarquablement imaginé. A l'Exposition, autour de sa maquette de tour, Henry Favier dispose, pour servir d'exemple aux amateurs, un hall de sculpture, ou une collection de statues et de bustes, se place fort bien dans un décor de parois et de colonnes en pierre blanche. Tout cela est excellemment conçu. Il faut espérer que l'effort d'Henry Favier ne sera point perdu et que nous verrons son œuvre se réaliser. Puissent les circonstances lui être favorables, car les grands projets doivent compter avec le Destin et le ministre des Finances.

§

Hélène Marre expose chez Druet nombre de notations de paysages, parmi lesquelles il y en a de charmantes : lumières du soir à la Madeleine, rougissant ou ocrant les colonnes de l'église, blêmissant à droite ou à gauche quelques façades de hautes maisons; ailleurs ce sont des plages animées de soleil doux et de gaies passantes en robes claires. Mais surtout son exposition comporte de nombreux portraits, pour le plus grand nombre des portraits de femmes d'une élégance stricte, parmi lesquels se détache un portrait très poussé de jeune guitariste, aux jolis traits, à la robe sobrement traitée, au mouvement juste. Quelques portraits d'hommes parmi lesquels celui, très remarquable, du bon peintre Lotiron. Voici une artiste très en progrès et qui suit une route droite et simple que n'encombrent pas les buissons poudreux des théories.

A la même galerie, Girieud aligne les esquisses de ses grandes compositions décoratives, de goût classique, très nobles, un peu sèches. Mais à côté de ces préparations de grands efforts, il nous montre, en toiles de petit format, un multiple paysage grec, mer, rades, collines, vieux temples aux colonnes intactes, pour en marquer la note particulière de beauté. Il y a là des matinées radieuses et de chauds après-

midis chauffés de tout le soleil pur d'Hellas qui modèle si bien la pureté des lignes du décor admirable.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée de l'Orangerie : Exposition des legs de Raymond Kœchlin aux musées de France. — A la Bibliothèque Nationale : Exposition de « *L'Encyclopédie* et les encyclopédistes ». — Aux Archives Nationales : Exposition de « La France religieuse du XVIIe au XIXe siècle ». — Au Musée des Arts décoratifs : Exposition de la Faïence française. — Au Petit Palais : Exposition Gustave Doré. — A la galerie Jean Charpentier : Exposition François Boucher. — Au Musée du Jeu de Paume : Exposition James Ensor. — Au Musée Condé, à Chantilly : Exposition de manuscrits enluminés. — Autres expositions. — Mémento.

Le **Musée de l'Orangerie,** où sera ouverte, quand paraîtront ces lignes, une magnifique exposition de l'œuvre d'Edouard Manet que notre excellent confrère M. Gustave Kahn présentera aux lecteurs du *Mercure,* nous avait montré auparavant, durant vingt jours seulement, les legs faits par le regretté Raymond Kœchlin à divers de nos musées : le Louvre, le Musée Guimet, le Musée des Arts décoratifs, le Musée national de Saint-Germain, ceux de Mulhouse, Strasbourg, Troyes, Lyon et Gray. Cet ensemble, qui comprenait plus de cinq cents pièces, toutes de premier ordre, proclamait le goût raffiné de celui dont nous avons dit ici, au lendemain de sa mort, la haute et vaste culture, la curiosité appliquée aux manifestations les plus diverses de l'art dans toutes les écoles, et fut un régal exquis. On avait sous les yeux comme une sorte de cabinet idéal d'amateur, qu'eût envié le collectionneur le plus raffiné. Dans un fascicule spécial du *Bulletin des Musées de France* qui servait de catalogue, M. Marcel Guérin, ami de longue date de Raymond Kœchlin, a retracé en termes émus sa vie et conté comment se forma peu à peu cette admirable collection; nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui n'auraient pu voir l'exposition de l'Orangerie : ils y trouveront avec un commentaire des richesses qui s'y voyaient des reproductions de quelques-unes des principales pièces, entre lesquelles on admirait particulièrement un vase chinois en bronze de l'époque Tchéou (avant le IIe siècle précédant notre ère), des céramiques chinoises allant du IIIe siècle av. J.-C. au XIIe siècle

de notre ère, des jades archaïques, des poteries coréennes, des grès japonais, une statuette japonaise en bois du XIIe siècle, des gardes de sabre, des inrôs et des coffrets laqués du décor le plus raffiné, des estampes choisies parmi les plus belles de Sharaku, Kiyonaga, Outamaro, Hokousaï, etc.; d'exquises miniatures persanes, des cuivres damasquinés de Mossoul, un casque mongol du XVe siècle, des faïences de Rhagès du IXe, des majoliques italiennes de la Renaissance; puis des sculptures : un torse d'*Eve* en pierre, du XVe siècle, apparenté aux statues de Strasbourg, une *Vierge* bourguignonne en pierre, et une admirable statuette en bois de *Prophète* du même siècle; deux spécimens de cette sculpture champenoise dont Kœchlin fut avec M. J.-J. Marquet de Vasselot le sagace historien : une charmante petite *Vierge à l'Enfant* et une figure allégorique de *Justice*, également en bois; — enfin, dans le groupe des œuvres modernes : de nombreuses peintures, parmi lesquelles une esquisse par Delacroix de son *Justinien* du Conseil d'Etat brûlé en 1871 par la Commune et plusieurs aquarelles du même maître; un grand portrait de la sœur de Fantin-Latour par cet artiste; plusieurs Claude Monet, dont le charmant portrait de sa première femme et un des plus beaux tableaux de la série des *Ponts de Londres;* plusieurs Renoir admirables; un *Portrait d'homme* de Degas; un fin paysage d'Ary Renan, une *Nature morte* de Gauguin; une *Halte de bohémiens* de Van Gogh; des dessins de Prud'hon, Ingres, Raffet, Th. Rousseau, Corot, Degas, Forain, Steinlen, et des estampes de ces deux derniers artistes; un petit bronze, *Femme agenouillée*, de Maillol, etc.

§

A la **Bibliothèque Nationale,** une instructive exposition organisée par le Centre international de synthèse, à la gloire de l'*Encyclopédie* — cette synthèse des sciences au XVIIIe siècle — et des Encyclopédistes, n'a duré, elle aussi, que quelques semaines. Elle réunissait quantité de documents intéressants, dont beaucoup peu connus, dont le catalogue méthodique scrupuleusement rédigé, restera un document historique précieux : manuscrits, imprimés, portraits peints, dessinés, sculptés ou gravés, bibelots, qui évoquaient après

les précurseurs et inspirateurs — Descartes, Bacon, Gassendi, Leibnitz, Newton, Fontenelle, Houdart de la Motte, etc., — les débuts et les difficultés de la vaste entreprise, rappelés par des lettres écrites de la prison de Vincennes par Diderot, les arrêts du Conseil d'Etat et du Parlement interdisant la publication de l'*Encyclopédie*, les censures ecclésiastiques, enfin la publication menée à bien, représentée par les trente-cinq volumes de l'édition Briasson et par un précieux exemplaire unique, orné du dessin original de Cochin pour le frontispice et offrant, en outre, des corrections manuscrites de Diderot. Les collaborateurs étaient représentés par leurs écrits et leurs images : en tête Diderot, évoqué par un beau buste de Houdon, d'Alembert (buste par Caffieri), Voltaire (pastel par La Tour), Rousseau, Montesquieu, Turgot (buste par Houdon), Helvétius (buste par Caffieri), le baron d'Holbach; puis les amis et protecteurs : Mme Geoffrin (rappelée surtout par les exquis dessins d'Hubert Robert la montrant dans son intérieur et par le dessin de Boucher représentant une lecture faite dans son salon par d'Alembert), Mme d'Epinay (pastel de Liotard), Mlle de Lespinasse, etc. L'influence des encyclopédistes sur la remise en honneur des arts mécaniques était ensuite attestée par des maquettes représentant des ateliers d'artisans. Enfin, d'autres documents montraient la répercussion du mouvement à l'étranger.

§

Bien plus importante et plus intéressante encore est l'exposition de « la France religieuse du XVIIe au XIXe siècle, organisée aux **Archives Nationales** par l'Université de Paris (1). Installée au premier étage de l'ancien hôtel de Soubise, dont le centre est formé par les pièces splendides de l'appartement de la princesse, et composée de documents manuscrits ou imprimés, d'œuvres d'art, d'objets et souvenirs historiques de toute espèce au nombre de plus de neuf cents, elle retrace, pour les trois cultes catholique, protestant et israélite, l'histoire religieuse de la France depuis le Concordat de 1516 qui a régi jusqu'à la Révolution les rapports de l'Eglise

(1) Inaugurée le 7 juin, elle durera jusqu'au 13 juillet,

catholique et de l'Etat jusqu'à la loi de Séparation de 1905.

On ne peut malheureusement entrer dans le détail de cette abondance de richesses très judicieusement choisies, où tout mérite de retenir l'attention, et force nous est de n'en donner qu'un aperçu sommaire. Mais la simple énumération des principaux événements évoqués et des pièces les plus significatives suffira à donner une idée de l'intérêt capital d'un tel ensemble. Voici, successivement, les originaux de l'édit de Nantes et de l'édit de sa révocation; les *Heures* enluminées de Louis XIV; des documents sur Bossuet (manuscrits autographes, éditions originales, etc.), Fénelon et le quiétisme, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Pascal, l'histoire du jansénisme racontée par quantité de pièces et de portraits où les effigies par Philippe de Champaigne de M. Hamon, de Le Maistre de Sacy, de Saint-Cyran, de la mère Angélique et de la mère Agnès voisinent avec le buste d'Antoine Arnauld par Coysevox, un plan en relief de Port-Royal-des-Champs et les gouaches de Magdeleine de Boullongne vues le mois dernier à l'Orangerie; une abondante et curieuse documentation sur le diacre Pâris et le procès des convulsionnaires; l'histoire du protestantisme; celle des divers ordres religieux et congrégations : Jésuites, Lazaristes et Filles de la Charité, Oratoriens, Sulpiciens, et des missions étrangères; les persécutions sous la Révolution; la lettre de Talleyrand se démettant de ses fonctions d'évêque; l'original du Concordat de 1801 dont deux dessins de François Gérard et de Wicar montrent la signature par le Premier Consul et par le Pape; un projet, annoté par Bonaparte, d'une fête de Jeanne d'Arc; le mouvement de renaissance religieuse avec Montalembert, Lacordaire, Lamennais (émouvant ensemble de souvenirs, dont son masque mortuaire), Ozanam et les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, le P. Ratisbonne; puis des souvenirs des archevêques de Paris morts tragiquement : Mgr Affre, Mgr Sibour, Mgr Darboy, et des otages massacrés sous la Commune de 1871, etc. Notons aussi une collection de curieuses images en couleurs de confréries, des vues des églises de Paris disparues, des monnaies commémoratives des grands événements religieux; des ornements sacerdotaux ayant servi pour la dernière messe dite pour Louis XVI au

Temple, les manteaux et couronnes du sacre de Charles X; enfin, remplissant la dernière salle, une collection des plus intéressantes de pièces de toute espèce relatives à la religion israélite : objets destinés au culte, souvenirs, bibelots, etc. Il faut signaler également, parmi les œuvres d'art, outre celles que nous avons déjà citées, des portraits de Bossuet et du cardinal de Fleury par Rigaud, du cardinal de Bérulle par Ph. de Champaigne, de saint Vincent de Paul par un inconnu, de l'abbé Terray par Roslin, de Lacordaire par Janmot, de Montalembert par le peintre américain Healy; l'admirable buste de l'abbé Pingré par Caffieri, etc.

§

L'exposition rétrospective de la Faïence française au **Musée des Arts décoratifs,** que nous avons annoncée (et qui durera jusqu'au 3 juillet) est le pendant de celle de la Porcelaine française qu'on a admirée dans ces mêmes locaux il y a deux ans. Comprenant plus de 3.000 pièces de choix, prêtées par des musées ou des collectionneurs, elle met sous nos yeux, en un ensemble merveilleux qu'on ne reverra plus, complété par un catalogue d'une richesse de documentation extrêmement précieuse, le tableau de la production de tous les ateliers français durant trois siècles, de 1525 à 1820, date où disparaît toute originalité.

Le plus ancien de ces ateliers est celui de Saint-Porchaire, dans les Deux-Sèvres, qui semble n'avoir duré que de 1525 à 1560 et dont on ne possède qu'une vingtaine de pièces, dont douze sont exposées ici : hanaps, biberons, coupes, salières, fontaine, flambeau. Leurs formes et leur décor original, brun, noir ou ocre sur fond crème, n'empruntent rien aux majoliques italiennes dont la révélation, lors des guerres d'Italie, avait suscité en France un engouement qui se traduisit par la création d'abord à Lyon, puis à Rouen, à Nîmes et à Nevers, d'ateliers où l'on s'efforçait d'imiter les modèles d'outre-monts. Mais bientôt Bernard Palissy allait enrichir d'émaux et de décors nouveaux l'art céramique en même temps que les recherches d'Abaquesne, à Rouen (qui fournit des carreaux de revêtement au connétable de Montmorency pour Ecouen) et même des artistes italiens installés à Nevers

dans la fabrique fondée par Louis de Gonzague, aboutissaient à des créations d'une technique nouvelle et d'une inspiration plus originale. Nevers se distingua particulièrement dans cette émancipation avec ses faïences à décor de fleurs et de personnages en camaïeu bleu ou sur fond blanc ou jaune. Les diverses périodes de sa production, dont les deux premières (1600 à 1700) sont pleinement originales, sont représentées à l'exposition par plus de deux cents pièces, d'une extrême variété, dont les dernières en date sont de curieuses faïences patriotiques qu'on retrouvera encore dans d'autres fabriques.

L'apport de Rouen est non moins prestigieux; il s'étend du milieu du XVIe siècle à la fin du XVIIIe et près de huit cents pièces de toute espèce — vases de pharmacie et cornets, assiettes, plats, hanaps, buires, boîtes, sucriers, grands vases d'apparat, cheminée, mappemondes géographiques ou astronomiques — font admirer une élégance de formes, une variété et une délicatesse de décor aux tons bleus, jaunes et rouges sur fond blanc qui ravissent les yeux. Les faïences de Saint-Cloud montrent la même inspiration.

Un troisième centre important est Moustiers, dont la production, commencée en 1668, est représentée par près de deux cents pièces offrant tour à tour des décors à personnages empruntés à l'Italien Tempesta, ou une ornementation dans le style de Bérain en camaïeu bleu. La production de Marseille, avec ses diverses fabriques : Saint-Jean-du-Désert, Leroy, Fauchier, la veuve Perrin, etc., n'offre pas moins d'abondance, de variété et de richesse, parfois exubérante.

Mais voici à Paris, à Sceaux et dans l'Est un art plus délicat et plus raffiné : faïences parisiennes de la rue du Pont-aux-Choux, d'un ton crème uni à l'imitation des « terres de pipe » anglaises, et terres de Lorraine non moins charmantes; jolies faïences de Sceaux à décors de bouquets, d'oiseaux et de fleurs. Un groupe particulièrement séduisant est formé par les faïences d'Aprey (Haute-Marne), Lunéville, Niderwiller et Strasbourg. Dans cette dernière ville avait eu lieu à partir de 1740 une heureuse innovation : au lieu de la cuisson unique au grand feu, on pratiqua une seconde cuisson au feu de moufle qui permit dans le décor une variété et une fraîcheur de colorations, une finesse d'exécution incon-

nues jusqu'alors et fit rivaliser la faïence avec la porcelaine, nouvellement révélée (les charmantes figurines de Niderwiller peuvent être égalées à celles de Saxe). En 1780, le nouveau procédé avait conquis toutes les fabriques françaises. Mais l'engouement toujours croissant pour la porcelaine allait tuer peu à peu la faïence, dont le décor, d'autre part, s'abâtardit, amenant la décadence...

Une intéressante collection de poteries vernissées du Nord, de l'Ouest et du Midi complète ce tableau où près de cent fabriques (nous n'avons pu citer que les plus marquantes) sont représentées.

§

Le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** a eu l'heureuse idée de commémorer par une exposition (qui restera ouverte jusqu'au 14 juillet) le centième anniversaire d'un grand artiste du XIXe siècle trop oublié de notre génération, mais auquel, depuis quelques années, la critique ètrangère commençait à s'intéresser : le génial illustrateur Gustave Doré. Il faut remercier le conservateur du Petit Palais, M. Gronkowski, aidé de ses adjoints et de connaisseurs comme M. Henry Leblanc, de nous avoir offert ce régal. Plus de 450 œuvres, auxquelles s'ajoutent des portraits, des autographes et des souvenirs, font éclater l'étonnante fécondité de cet artiste si prodigieusement doué, tour à tour dessinateur, graveur, peintre et même sculpteur, mais qui fut et reste avant tout un illustrateur incomparable, d'une imagination débordante d'une verve étourdissante. Tout le monde connaît — mais sera heureux de revoir — les merveilles que sont à ce point de vue le *Juif errant*, le *Don Quichotte*, l'*Enfer* de Dante, les *Contes drolatiques*, le Rabelais, sans parler des *Contes* de Perrault, du *Roland furieux*, d'*Atala*, des *Fables* de La Fontaine, de la *Bible*, de la *Chanson du vieux marin*, des *Idylles* de Tennyson, de l'*Histoire des Croisades*, etc. Comme le rappelle M. Gronkowski dans la préface du catalogue (où il a donné un résumé de la vie de l'artiste), « deux générations françaises se figurèrent les thèmes de l'histoire et de la fiction à travers les illustrations de Gustave Doré ». On a joint à ces créations géniales plusieurs des dessins qui les

préparèrent et quantité d'autres qui s'échelonnent de son enfance (dès l'âge de sept ans il maniait le crayon avec verve) à sa mort, des lithographies parues dans les journaux de l'époque ou dans des recueils comme *La Ménagerie parisienne,* ou éditées séparément, des eaux-fortes comme la magnifique planche du *Néophyte.* Si le peintre, contrairement à ce qu'il pensait lui-même, est bien inférieur à l'illustrateur, comme en témoignent ces grandes compositions de nature, d'effet romantique, aux tonalités lourdes et opaques, dont on nous montre quelques-unes, cependant quelques toiles comme une *Distribution de pain à des mendiants à la porte d'un couvent en Espagne* et des aquarelles rapportées d'Espagne et d'Ecosse sont d'une observation et d'une facture délicates. Il faut louer aussi, particulièrement, pour leur accent de vérité, les illustrations du *Voyage en Espagne* et surtout les notations saisissantes de la vie populaire à Londres. — Une jolie *Madone,* divers groupes ou statuettes et une curieuse pendule ayant appartenu à Alice Ozy rappellent les incursions de l'artiste dans le domaine de la sculpture (2).

§

Nous allions terminer cette chronique quand nous arrive une collection d'invitations à de nouvelles expositions qui vont se succéder de jour en jour et ne dureront que quelques semaines. La place — et aussi le temps, à la date où nous écrivons — nous manquent malheureusement pour en parler et nous ne pouvons que signaler brièvement les principales. Comment leurs organisateurs ne se rendent-ils pas compte que ces manifestations simultanées se nuisent mutuellement? Cet éparpillement et cette hâte servent-ils utilement la cause de l'art?...

A la **Galerie Jean Charpentier,** s'ouvre, le jour où nous devons envoyer ces pages à l'imprimerie, une belle exposition d'œuvres du peintre François Boucher, organisée au profit de la fondation Foch et à laquelle ont collaboré le

(2) On consultera avec fruit et on lira avec intérêt, sur Gustave Doré, la récente monographie de M. Edouard Tromp, illustrée de 60 planches hors texte, parue dans la collection « Maîtres de l'Art moderne » (Rieder, éd.) et le volume, abondamment illustré, de M. G.-F. Hartlaub, paru à Munich en 1925 (Klinkhardt et Biermann, éd.).

Louvre, des musées de province, la Banque de France, l'Albertina de Vienne et divers collectionneurs. Point n'est besoin de vanter longuement les qualités de charme de cet artiste, dont les créations valent plus par la grâce et l'élégance décorative que par le métier pictural. Bien composé, le séduisant ensemble qu'on nous montre offre, entre autres pièces remarquables, le célèbre tableau du Musée de Tours et deux compositions appartenant à la Banque de France représentant tous trois des scènes de l'*Aminta* du Tasse, un *Paysage* du Musée d'Orléans, un grand portrait de *Mme de Pompadour* et une *Toilette de Vénus*, prêtés par le baron Maurice de Rothschild, le délicieux portrait de la jeune *Alexandrine Le Normand d'Etioles* donnant la pâtée à un chardonneret, la *Femme au manchon* du Louvre, deux variantes peintes et un dessin du voluptueux portrait de *Louise O'Murphy*, si souvent refait par l'artiste, quantité de beaux dessins, figures ou paysages, dont plusieurs prêtés par l'Albertina de Vienne et d'autres, dont nous avons parlé ici l'an dernier (3), par le Musée de Stockholm; de magnifiques tapisseries d'après les cartons de l'artiste, etc.

Au **Musée du Jeu de Paume,** on a réuni dans quatre salles l'œuvre du grand artiste belge James Ensor : tableaux, dessins et eaux-fortes, dont notre confrère M. Gustave Kahn entretiendra les lecteurs du *Mercure.*

Au **Musée Condé, à Chantilly,** vient de s'ouvrir la deuxième des expositions où le conservateur, M. Henri Malo, se propose, comme nous l'avons dit, de faire connaître au public les trésors du cabinet des livres du duc d'Aumale. Il s'agit, cette fois, des manuscrits religieux enluminés, et c'est une véritable histoire de la miniature qui est mise sous les yeux des visiteurs depuis les manuscrits à fond pourpre et à lettres d'or du x[e] siècle jusqu'aux livres de piété à enluminures douceâtres du XIX[e]. Quelques-unes des pièces exposées sont célèbres, tels le *Sacramentaire* de Lorsch (XII[e] siècle), le *Psautier* d'Ingeburge, femme de Philippe Auguste, qui y souligna d'une mention au calendrier la date de la bataille de Bouvines, psautier dans lequel, après elle, saint Louis a

(3) V. *Mercure de France*, 1er mars 1931, p. 442.

prié; telles surtout les *Très riches Heures* du duc de Berry, chef-d'œuvre des frères de Limbourg. D'autres, moins illustres, ne sont de qualité guère moindre : livres d'Heures de Jeanne de Laval, de Marguerite de Coëtivy, d'Adélaïde de Savoie, des manuscrits français, flamands ou italiens.

Il nous resterait encore à parler de l'exposition nouvelle du Musée Galliera, d'une exposition de bronzes et ivoires du Bénin au Musée d'ethnographie et de l'exposition annuelle du château de Maisons. Ce sera pour la prochaine fois. Mais signalons tout de suite l'exposition au **Louvre,** dans la salle Denon, jusqu'aux premiers jours de juillet, d'un très beau portrait au pastel du banquier du Trésor Pâris de Montmartel par La Tour, acquis pour le Musée de Saint-Quentin par la Société des Amis de ce musée.

MÉMENTO. —Les visiteurs de l'exposition du Musée Condé dont nous parlons plus haut ne devront pas manquer de se munir d'un excellent petit guide, *Une journée à Chantilly,* que vient de faire paraître M. Henri Malo (Paris, Braun; in-24, 47 grav., 2 plans et 40 ill.). Ils y trouveront, avec l'historique du domaine, la description détaillée du château et de ses innombrables richesses, du Jeu de Paume et du noble bâtiment des Ecuries, avec une quarantaine de jolies et fines héliogravures reproduisant tout ce qui, au cours de sa visite, s'est imposé à l'admiration du promeneur.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Signes glozélien aberrants. — Le masque dit néolithique.

Signes glozéliens aberrants. — « Ne soyons pas trop pressés, écrivait le 25 mai 1863 Milne-Edwards à Boucher de Perthes; nous n'arriverons jamais à convaincre M. Elie de Beaumont, qui a un parti pris; mais peu à peu la vérité deviendra évidente pour tous les autres juges de ce tournoi scientifique et justice vous sera rendue. » C'est qu'en effet, Elie de Beaumont avait beau déclarer à l'Institut, le 18 mai 1863, qu'on ne pouvait admettre la coexistence de l'homme et des éléphants du « diluvium », des trouvailles semblables à celles de Boucher de Perthes se multipliaient de tous côtés.

Or, en 1932, comme en 1854 (1), de nouvelles découvertes ne cessent de venir témoigner contre les vérités officielles. La vérité tout court se rit des mots d'ordre.

I. — *a*) GALETS PEINTS DU TROU DU BLAIREAU. — Dans la *Revue des Musées* (n° 34-1931), le docteur Alfred Bastin, membre de la *Société Préhistorique Française,* publie, sous le titre : « *Le Trou du Blaireau à Foisches* (*Ardennes*). *Caverne sépulcrale néolithique* », la trouvaille de galets présentant des signes alphabétiformes. Il résume cette étude dans le *Bulletin de la S. P. F.* de février 1932 :

Les fouilles que j'opérai, écrit-il, en avril-juin 1929, m'ont livré : un disque de jet taillé aux dépens d'une grande hache polie en silex, plusieurs galets dont un peint présentant *trois signes alphabétiformes,* un autre gravé, des molettes ou lissoirs, des fragments d'os incisés au silex, des morceaux d'ocre et aussi quelques restes squelettiques humains.

Mais revenons à l'article de la *Revue des Musées* dont voici les passages qui ont trait aux galets peints et gravés :

La fouille proprement dite, poussée jusqu'au roc, m'a livré des objets très intéressants qui ont augmenté mes regrets de n'avoir pu opérer le triage de toutes les terres déblayées antérieurement, car de précieuses reliques accompagnant les squelettes ont certainement été jetées dans le ravin. Et d'abord, j'ai trouvé, à l'entrée même, entre un gros bloc de pierre et la paroi droite, deux secondes phalanges de cheval; ces os sont sub- fossiles et leur dépôt, en cet endroit, n'a pu se faire naturellement... Plus loin, j'ai recueilli six galets, cinq gros et un petit; examinés à loisir, quatre d'entre eux se sont révélés du plus vif intérêt :

Galet n° 1 : C'est un très beau lissoir ou brunissoir ou molette.

Galet n° 2 : C'est un très beau lissoir ou molette, offrant quatre surfaces usées.

Galet n° 3 : Forme plate à contours ovalaires; c'est un véritable galet peint. *On reconnaît, tracés à l'ocre, brun foncé sur brun clair, deux signes alphabétiformes :* un chevron simple et un chevron traversé par un arc de cercle; ce dernier signe rappelle la forme d'un A dont la barre transversale arquée serait prolongée sur la

(1) En 1854, le Dr Rigollot, d'Amiens, trouva dans les sablières de Saint-Acheul des « haches » semblables à celles des graviers d'Abbeville, recueillies par Boucher de Perthes.

droite (fig. 1). Les autres signes sont effacés; toutefois, on croit reconnaître un X sur l'un des bords.

Galet n° 4 : Les deux faces et les bords sont incisés et présentent des signes enchevêtrés très difficiles à déchiffrer; on y reconnaît des chevrons et des parallèles; les traits sont d'épaisseur variable et l'ensemble a peut-être été *recouvert d'une couche de peinture dont des traces sont perceptibles sur les deux faces...*

Galet n° 5 : De forme ovoïde régulière, *il présente des traces de signes peints...*

J'ai également trouvé trois débris de côtes de bos taurus présentant, sur la face externe exclusivement, des traces de travail humain. Ce sont des stries de silex, perpendiculaires au grand axe de la côte, toutes parallèles, et très distinctes des gravures du galet ; elles intéressent toute la largeur de la côte et sont dues au travail de décarnisation.



Fig. 1. — Trou du Blaireau.

Conclusion. — Le Trou du Blaireau, à Foisches, a servi de sépulture à l'époque de la pierre polie (néolithique supérieur). Les trouvailles, quoique peu nombreuses, se sont néanmoins révélées du plus haut intérêt grâce à la découverte de galets gravés et peints, ce qui constitue un élément nouveau et de tout premier ordre pour la connaissance de la civilisation néolithique terminale dans le Nord-Est de la France.

b) GALETS GRAVÉS DE LAURIS. — Dans les *Mémoires de l'Institut Historique de Provence* (tome VIII), M. G. Daumas écrit sous le titre : *Stations Préhistoriques et Romaines à Lauris (Vaucluse)* :

Période néolithique. — 1° *Station du chemin de Cadenet.* M. R. Roubert propriétaire à cet endroit d'un plant d'amandiers, a trouvé, entre la route de Cadenet et le chemin du Vallon, une quinzaine de belles haches polies en serpentine, de diverses dimen-

sions, ainsi que quelques fragments de céramique dont un à pâte rougeâtre, au grain ténu, a appartenu à un rebord de vase, décoré à l'aide du pouce. Dernièrement, M. Roubert m'a envoyé quelques pièces dont quelques-unes présentent un très grand intérêt.

Un polissoir en galet de la Durance qui porte une large empreinte usée. Une très belle et régulière pointe de flèche retaillée sur ses bords qui porte nettement le plan de percussion. Un polissoir ou aiguisoir en meulière, dont les encoches sont pour la plupart larges et coudées. Mais la plus belle découverte faite au chemin de Cadenet est bien une *pierre gravée* que M. Roubert a découverte à la limite du n° 734 et 732 du Cadastre, en septembre 1930 (fig. 2).

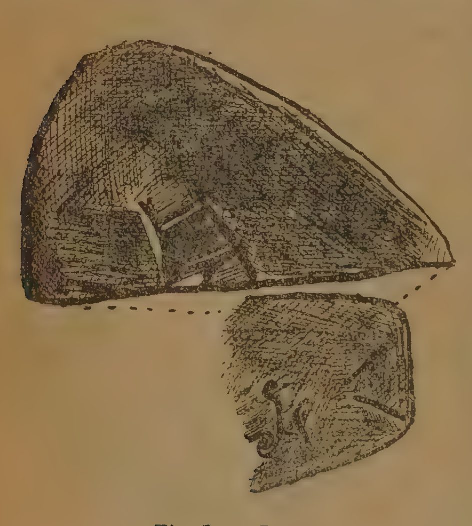


Fig. 2. — Lauris.

Cette pierre, en serpentine, mesure 5 cm. de large sur 25 mm. de hauteur. Elle est refendue dans son épaisseur longitudinale, non pas par le milieu, mais en diagonale. La coupe face longitudinale, quoique légèrement bosselée, n'a subi aucune retouche, mais porte gravée une sorte de grand A tronqué au sommet et primitivement barré de trois traits parallèles et horizontaux... Sur l'épaisseur dorsale du caillou, il y a deux autres signes, encore un grand A tronqué, et un motif cornu semblable à ceux que l'on trouve à l'aurore de l'âge du bronze et qui se rapporte étrangement au Swastika ou à un signe jugiforme.

2° *Mességuière*. Dans ce quartier, M. Roubert a encore découvert, en juillet 1930, une *pierre gravée*, de couleur brun-verdâtre et de forme ovale, en galet de la Durance... Le dessin est formé de quatre motifs. D'abord, à gauche, deux barres verticales et parallèles d'égale longueur, mais dont la seconde part de plus haut. Puis un motif central, encore une sorte de A barré, puis un quatrième motif vertical en zigzag (fig. 3).

La similitude du signe central des deux pierres gravées, découvertes à Lauris, est à retenir. En effet, ces deux gravures ont été découvertes à 700 m. de distance.

Le professeur M. Romieu, le collaborateur préféré de Cartailhac, à qui on doit la découverte de la hache inscrite d'Ongles, écrit à son tour, au sujet de ces galets, dans la revue *Provincia* :

Grâce à l'obligeance de M. Daumas j'ai pu avoir ce galet (le deuxième) entre les mains et j'ai été frappé des analogies que présente l'inscription qu'il porte avec celles de Glozel. Le premier signe est le signe 10 du signaire du docteur Morlet, le deuxième est le signe 29, le troisième se rapproche du signe 81 ou 83.

L'autre galet, brisé, porte, sur la surface de section, un signe rappelant le signe 24, et sur le bord une sorte de swastika primitif ou de signe jugiforme très légèrement tracé. Or, on sait que le swastika se retrouve fréquemment dans les inscriptions de Glozel.



Fig. 3. — Lauris.

Voilà trois objets au moins recueillis en Provence, un dans les Basses-Alpes (hache d'Ongles) et deux dans la région d'Avignon, qui remontent probablement à l'Enéolithique et qui portent des signes se rapprochant beaucoup des signes alphabétiformes de Glozel, nouvel indice que la civilisation de Glozel n'est pas restée isolée et que l'écriture néolithique a été connue des anciens habitants de la Provence.

Ainsi les signes glozéliens de Lauris et du Trou du Blaireau viennent s'ajouter à ceux d'Alvao, de Bunesti, de Folticeni, de Seltsch, etc., qui appartiennent également à la fin du néolithique ou même à l'énéolithique. Ce sont les anneaux descendants de la chaîne, dans le cycle des écritures préhistoriques.



II. — Quant aux anneaux ascendants, ils sont encore en plus grand nombre. Nos lecteurs connaissent les inscriptions (2) de La Madeleine, du Placard, de Laugerie-Basse, de Balmori, de Gourdan, de Saint-Marcel, des Marseilles, du Mas d'Azil, de Lorthet, de Montespan-Ganties, d'El Pendo, d'Isturitz, de Combe-Cullier, de Caubéta, du Puy-de-Lacan, etc.

A cette liste déjà longue, nous ajouterons ici d'autres inscriptions quaternaires, rencontrées au cours de nos lectures. Une d'elles figure sur un objet provenant de l'abri Mège (fig. 4). Des signes alphabétiformes se voient également sur des pointes d'Altamira, publiées par de Sautuola (fig. 5). Enfin, il en existe aussi sur la paroi de la grotte des Combarelles (fig. 6).

Et ce ne sont certainement pas les dernières inscriptions que nous aurons à reproduire. Beaucoup d'autres pourront être redécouvertes dans des musées ou dans des collections où elles sont oubliées sans avoir été publiées, comme celles de Folticeni et du Placard; d'autres seront mises au jour au cours de fouilles mieux comprises, où, à l'exemple de ce qui s'est

(2) Voir « *Essai sur les Inscriptions magdaléniennes* », *Mercure*, 15 avril 1929, et « *Note additionnelle sur les Inscriptions paléolithiques* », *Mercure*, 1er septembre 1931.

Fig. 4. — Abri Mège. Inscription sur objets en bois de Renne (d'après l'abbé Breuil in *La Préhistoire*, 1931).

produit au Puy-de-Lacan, la chasse aux silex et aux ossements fossiles ne sera plus l'unique préoccupation des chercheurs.

Dr A. MORLET.

§



Fig. 5. — Grotte d'Altamira. Fragments de pointes portant des signes alphabétiformes (d'après Sautuola).

Le masque dit néolithique. — Dans un livre récent du commandant Octobon, sur les *Statues-Menhirs, stèles gravées et dalles sculptées* (Nourry, 8°), on trouve non seulement une sorte de *corpus* de toutes les figurations néo et énéolithiques connues jusqu'ici, mais aussi une bonne analyse des éléments constitutifs de ces figurations. L'un d'eux a un rapport direct avec les trouvailles de Glozel; c'est le masque dit néolithique, avec sourcils et nez, mais pas de bouche. Le relevé d'Octobon permet de dresser la statistique des cas par rapport à l'ensemble des figurations connues, ce qui était impossible avant lui. Voici des

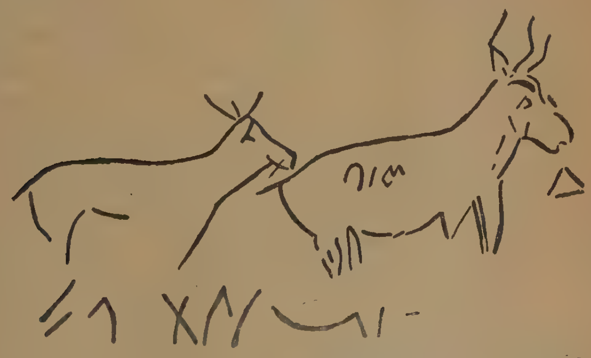


Fig. 6. — Combarelles. Signes alphabétiformes sur paroi de la grotte (in *La Préhistoire*, par Capitan et Faguet, 1931).

fragments de son texte, dont j'élimine d'abord les interprétations (pp. 416-422) :

Sur les *stèles*, l'indication du nez, des sourcils et des yeux paraît suffire, le menton n'est jamais sculpté. La partie capitale du visage sur les figurations de la Marne, sur les dalles du Gard, sur les stèles d'Italie et d'Orgon, est l'ensemble nez-sourcils. Les yeux n'ont pas d'importance; la bouche n'est qu'un accessoire puisqu'elle ne paraît qu'une fois sur trois dans le Gard. La Marne nous offre quatre documents en tout : l'un a des yeux, mais pas de bouche; l'autre a une bouche, mais pas d'yeux; un troisième n'a ni yeux ni bouche... Sur les *statues-menhirs*, le détail capital du visage est donné par les yeux. Beaucoup n'ont ni sourcils ni nez, mais, à l'exception d'une seule, toutes ont des yeux. Aucune ne possède de bouche. Sur les *blocs-statues* de la région de Saint-Aubin-de-Baubigné, c'est, au contraire, la bouche qui devient le détail, car aucun d'eux ne possède d'yeux ni de nez.

Les *sourcils*, cette lourde armature des figurations de la Marne et des stèles gravées, sont à peu près inexistants sur les statues-menhirs; La Prade seule en possède d'indiscutables et, à un moindre degré, celle de Saint-Théodorit. Le *nez*, en revanche, est considéré comme un attribut quelconque, oublié souvent, remplacé par un simple sillon... Beaucoup de statues portent des *traits sous les yeux*, tantôt conrts et parallèles, tantôt longs, détachés du nez ou collés à lui, réguliers ou asymétriques, rectilignes, courbes ou obliques. Ils ont donné lieu aux interprétations les plus variées : poches sous les yeux, moustaches, plis de voile, tatouages, etc... Hermet, qui défend l'idée d'un voile, a pour lui l'absence de bouche; Mortillet accepte cette théorie pour expliquer aussi l'absence de bouche; mais Déchelette préfère considérer ces traits comme des tatouages (c'est l'explication que préfère aussi Octobon).

L'étude de la figure schématique LXII d'Octobon et celle des grandes photos dont elle est extraite rend cette hypothèse vraisemblable. Si on fait intervenir dans la série les nombreux vases où le visage est figuré par les sourcils et les yeux, puis le nez, mais sans bouche, l'hypothèse d'Hermet que la bouche était cachée par un voile qui la dissimulait, comme chez les Musulmanes, devient plus inacceptable encore. Passons aux dalles gravées et aux dalles-statues (pp. 460-462) :

Le visage n'est jamais indiqué; il n'est jamais délimité. Seuls, les sourcils liés au nez et les yeux sont presque toujours repré-

sentés en relief. Dans un seul cas (Saint-Victor-des-Oules) la bouche existe. A Collorgues, les sourcils sont étendus jusqu'au bord du bloc, ce qui fait qu'on les a pris aussi pour des bras.

La fig. LXXI d'Octobon donne le schéma de 11 dalles de ce type dont la ressemblance avec le masque dit néolithique sur poteries est plus frappante encore. Enfin la comparaison des détails de toutes ces pierres sculptées et gravées fournit à Octobon les conclusions suivantes (p. 488) :

Les *yeux* ne donnent pas d'indications précises; ils sont indifféremment en relief ou en creux, mais ils n'ont jamais de paupières; ils sont en « cupule » ou en « pastille », mais toujours ronds. Le *nez* est plus caractéristique et ses différentes figurations sont plus originales. Dans la Marne, il est toujours lié aux sourcils et se présente en haut-relief comme un motif ornemental détaché d'un fronton en corniche. Sur les stèles, il est de même nature, lié aux sourcils en T, mais il est plus fin, plus délicat que dans la Marne; il est vertical et en relief. Sur les statues-menhirs, le nez est quelconque, en relief quelquefois, mais le plus souvent indiqué par deux rainures ou par un simple sillon.

Le lecteur qui aurait la patience de se reporter aux numéros du *Mercure de France* où ont été reproduits au trait des vases de Glozel sera frappé de la similitude de facture. Le demi-pot que j'y ai déterré de mes mains a une représentation complète des sourcils en T avec yeux ronds en cupule et une autre brisée par le milieu. On voit bien comment ce décor a été obtenu : par un bourrelet surajouté, ensuite coupé ras par une lame de silex ou (comme en Kabylie) un fragment de roseau tranchant. Mais les yeux ont été affouillés dans la masse du pot, irrégulièrement. A feuilleter rapidement les planches et dessins d'Octobon afin d'obtenir une impression d'ensemble, par superpositions d'images visuelles, l'attention concentrée sur les visages ou ce qui en tient lieu, quand on a vu et manié les poteries de Glozel et d'autres avec le masque sans bouche, on a la sensation très nette que le style est le même malgré les variations des petits détails. D'ailleurs j'ai encore inédit le dessin de deux vases ornés du même masque; seulement je les crois d'époque romaine. La persistance iconographique est possible, même assez tard.

On se rappelle que le Dr Morlet s'est enthousiasmé sur

l'idée que le masque n'a pas de bouche parce que funéraire, « car les morts ne parlent pas ». Les arguments de Loth tirés de la mythologie irlandaise, ou celtique au sens étroit, sont inapplicables aux documents soit de pierre, soit en poterie à tant de siècles d'intervalle et après tant de mouvements de populations. Je parle ici en ethnographe comparateur; car la méthode comparative a des limites, que Morlet dépasse avec trop de facilité. C'est aussi l'impression d'Octobon, qui admet la comparaison ethnographique, après Déchelette, quand il s'agit des traits-tatouages, mais qui la rejette quand il s'agit de l'absence de bouche :

> La sagesse des Nations prétend que pour être heureux il faut savoir se montrer sourd, aveugle et muet; mais ceci ne nous explique pas pourquoi, sur quatre divinités de la Marne, l'une est aveugle, l'autre muette, la troisième aveugle et muette et les quatre également sourdes (p. 417).

Sous une forme amusante, cette critique est grave : il ne faut pas reporter à des centaines de siècles en arrière, ni même chez les Berbères ou les Nègres, les Tibétains ou les paysans de maints coins reculés de l'Europe, des manières de sentir, de concevoir, de raisonner et d'exprimer qui sont les nôtres, celles des plus civilisés d'entre nous. C'est une drôle de chose, par exemple, que l'absence d'oreilles sur les figurations primitives; or, l'ethnographie enseigne que chez maints peuples, l'ablation des oreilles était une punition d'abord sacrée puis simplement légale; essoreiller était un supplice encore connu dans l'Europe du Moyen Age. J'ai vu en Algérie un muletier furieux couper d'un seul coup de flissa l'oreille de son mulet rétif; la pire injure qu'on puisse faire à un Arabe de vraie race, c'est de mutiler l'oreille de son cheval favori. A quoi aboutiraient ces observations si on les appliquait aux statues-menhirs? Beau domaine, et tout neuf, pour l'imagination des préhistoriens.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Arthur Girault : *Principes de Colonisation et de Législation coloniale* (Librairie du Recueil Sirey). — Edmond Norès : *L'œuvre de la France en Algérie, la Justice* (Félix Alcan). — Les auteurs de la Collection du Centenaire de l'Algérie : *Histoire et Historiens de l'Algérie* (Félix Alcan). — René Hoffherr : *L'Economie marocaine* (Recueil Sirey). — J. Ladreit de Lacharrière : *Au Maroc en suivant Foucauld* (Sté d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales). — Jérôme et Jean Tharaud : *La Nuit de Fès* (Flammarion). — Henry de Monfreid : *Les Secrets de la Mer Rouge* (Grasset). — Henriette Célarié : *Nos Frères Noirs* (Hachette). — F. Fabiano : *Les Iles où l'on meurt d'amour* (Les Editions de France). — Vice-Amiral de Marolles : *La dernière campagne du Commandant Rivière* (Plon). — Henri Borel : *Wu Wei* (Editions du Monde nouveau).

Il semble que la production littéraire exotique et coloniale subisse en ce moment un certain temps d'arrêt...

Cela doit tenir à la profusion des ouvrages que les éditeurs s'efforcèrent de publier au lendemain de l'Exposition de Vincennes, alors que le public était encore tout impressionné par la grandiose manifestation d'outre-mer de l'an passé. Une fois ce stock épuisé, il y eut raréfaction, quasi-cessation, puis reprise lente. Ne nous en plaignons pas. Nous revenons aujourd'hui à la normale et il y a tout lieu de s'en féliciter. Les ouvrages y gagneront certainement en style et en profondeur.

Qu'il me soit d'abord permis de signaler à nos lecteurs, dans le genre grave, sérieux mais utile, les **Principes de Colonisation et de Législation Coloniale,** par M. Arthur Girault, volume qui est à proprement parler un livre de droit, mais accessible même aux non-basochiens. La librairie Félix Alcan édite également, à l'occasion du « feu » centenaire de l'Algérie : **L'Œuvre de la France en Algérie, la Justice,** par Edmond Norès, ainsi que **Histoire et Historiens de l'Algérie,** par divers collaborateurs (ne pas manquer de lire l'érudite introduction de Stéphane Gsell qui éclaire d'un jour nouveau toutes ces choses). Nous devons enfin à M. René Hoffherr un volume technique et fortement documenté intitulé **L'Economie Marocaine.**

Mais combien je lui préfère le bel ouvrage de mon vieux camarade Jacques Ladreit de Lacharrière, intitulé : **Au Maroc, en suivant Foucauld,** et illustré par Théophile-Jean de Laye. Tous les coloniaux avertis savent que Ladreit de

Lacharrière est un des écrivains les plus compétents qui soient, en ce qui concerne le Maroc. Toute sa vie s'est passée et se passe encore au Moghreb, qu'il a disséqué fibre par fibre. D'où ce nouveau livre qui nous permet de suivre pas à pas le Père de Foucauld, pionnier et martyr du Sahara, futur saint du calendrier catholique. Lacharrière nous rappelle que, par une exploration demeurée célèbre, le Père Charles de Jésus, ascète saharien, fut l'un des précurseurs les plus illustres de notre protectorat au Maroc, resté, quoi qu'on en dise, encore bien primitif en certains endroits, malgré les progrès de notre action civilisatrice. Lisez ce livre infiniment attachant, et vous saurez ce qu'est au juste Chefchaouen ou l'Entraînement vers Fès la grand'ville, vers Taza sentinelle incertaine, vers Boujad où règnent la sympathie et la confiance; vous vivrez même, parfois, quelques heures d'insécurité saharienne comme j'en vécus moi-même au sud du Tafilalet, alors que, chargé de mission par le grand colonial Albert Sarraut, notre actuel et si populaire ministre des Colonies, je gagnai par petites étapes, en 1926-1927, Timimoun, la cuvette du Gourara et les contreforts du Tademaït. Enfin notre écrivain exotique nous entraîne de Mogador jusqu'aux crêtes du Haut-Atlas, point terminus de son périple marocain. Trop modestement, Lacharrière s'efface devant Foucauld qui parle *en italique* avec citations empruntées à l'ouvrage du Père, intitulé *Reconnaissance au Maroc*. Ce qu'il y a de certain, c'est que la sauce est aussi bonne que le poisson.

Chez Flammarion, les frères Jérôme et Jean Tharaud, grands spécialistes marocains eux aussi, nous charment par leur ravissant petit livre intitulé **La Nuit de Fès** (décidément, nombre de mes confrères sont enragés à donner à la vieille capitale *hadrya* cette orthographe archaïque! Il serait si simple, semble-t-il, de continuer à écrire *Fez*... avec un *z*. Question de mode, peut-être?) Vous connaissez, n'est-ce pas, et vous admirez certainement comme moi le style sobre, dépouillé, classique de Jérôme et Jean Tharaud, anciens secrétaires de Barrès, dont le verbe, par contre, était si éloquent, si orfévré? Eh bien, ce style volontairement impersonnel des Tharaud, vous le retrouverez dans les trois chapitres de ce délicieux petit volume où les deux fraternels collabo-

rateurs traitent objectivement de l'amour, de la fête et... de l'heure de la médisance.

Passons maintenant à l'Afrique orientale.

Le navigateur barbaresque Henry de Monfreid, catalan d'origine, vient de se révéler, grâce à Bernard Grasset, comme un narrateur étincelant de prodigieuses aventures. Son livre, intitulé **Les Secrets de la Mer Rouge,** suivi bientôt d'un autre, m'avait séduit infiniment par la richesse de son fond et la nervosité de son écriture, bien avant que son auteur ne devînt lauréat d'un prix littéraire. De même que chez *Les Paysans Noirs,* récit soudanais de R. Delavignette, j'avais flairé là d'instinct un talent qui s'ignorait. Dans ce recueil d'impressions mouvementées de Monfreid (prix des Vikings 1932), il y a mille sujets de films, par exemple la mort de Saïd-Ali, le récit de Cheik Issa, les espions d'Ato Joseph... Un tel ouvrage nous ouvre la porte toute grande sur cette région mystérieure, relativement peu connue, qui s'appelle l'Ethiopie, où règne, dans une ambiance quasi-biblique et millénaire, S. M. l'Empereur Haïlé Sallassié, roi des rois, qui fut le grave et charmant ex-râs Taffari.

Ce que j'aime chez Henriette Célarié c'est que, comme votre serviteur, elle ne parle jamais, exotiquement, que de ce qu'elle connaît. En voilà une qui n'est pas une *exploratrice d'escale,* ainsi qu'insinuent, pour d'autres qui ont passé leur vie à voyager, certains imbéciles qui, eux, en fait de voyages et de périgrinations, n'ont jamais été plus loin que la plaine de Blidah et le ruisseau des Singes, leur pays d'origine! Le nouveau livre d'Henriette Célarié, **Nos Frères Noirs,** se passe au Cameroun et au Dahomey. Ouvrage savoureux, vivant et coloré, grâce auquel nous pénétrons dans des milieux étranges tel que celui des curieux et puissants *Lamidos,* et qui nous initie aux mœurs secrètes, à la vie mystique, des féticheurs et des féticheuses, ayant « gardé la pureté des traditions africaines ». Aucune exagération et aucun bluff chez cet auteur qui a réellement voyagé et observé.

Des **Iles où l'on meurt d'amour,** c'est-à-dire Tahiti et ses dépendances, de ces îles paradisiaques où je séjournai plusieurs mois, en 1911 (il y a 21 ans de cela... comme le temps

passe!), le peintre et dessinateur parisien, F. Fabiano, nous rapporte un pittoresque reportage, illustré de ses propres croquis. Charmant volume sans prétention, un peu écrit *à la va vite,* sans « style en beauté » ni modernisme tarabiscoté, mais *exact.* Et quels vivants dessins!... L'adorable Tahiti, au-dessus de laquelle brille la Croix du Sud, résiste au snobisme et ne s'embarrasse point de vains sortilèges livresques. Au surplus, il faut l'avouer, nos Etablissements d'Océanie Française perdent, hélas! chaque jour, non point leur envoûtement (qui est éternel) mais leur précieux cachet ethnique. Sillonnés par nos caravelles à mazout, françaises, américaines, australiennes ou néo-zélandaises, ces archipels édéniques, découverts par Cook, Bougainville, d'Entrecasteaux, Duperrey et Dumont-d'Urville, immortellement chantés par Pierre Loti et son disciple Jean Dorsenne, ont malheureusement une tendance à devenir aujourd'hui, aux lieu et place de la « Nouvelle Cythère » d'antan, un studio en plein air pour cinéma. Là, s'exerce la virtuosité des cinéastes tels que feu l'Allemand Murnau, ou *le star masculin* Douglas Fairbanks, bien vivant, celui-là!... Ne cherchons pas à expliquer cette aberration engendrée par la beauté légendaire des sveltes Polynésiennes, maories pures ou métissées, sirènes enchanteresses *au charme terrible* pour les pauvres *popas* (européens) que nous sommes. *Ia ora na oë iti atua mau,* comme disait Rarahu...

Secteur asiatique : deux livres.

D'abord **La Dernière Campagne du Commandant Rivière** (1881-1883), souvenirs du Vice-Amiral de Marolles, livre de bord énergique et concis; ensuite **Wu Weï,** du Hollandais Henri Borel, traduit par Félicia Barlier, sorte de conte chinois ou plutôt de fantaisie céleste, inspirée par la philosophie du divin Lao-Tseu.

ROBERT CHAUVELOT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Hamlet et Marie Stuart. — Dans le *Mercure* du 15 juin, M. Charles-Henry Hirsch donne de longs extraits d'un article intitulé l'*Enigme d' « Hamlet »*, publié dans la *Revue Bleue*

par M. Abel Lefranc. Dans cet article, dit M. Hirsch, M. Lefranc « révèle l'intention politique qui inspira le chef-d'œuvre ». Hélas! il paraît surtout révéler la fantaisie d'une imagination qui dédaigne le frein. En effet, dès qu'on examine la thèse du savant professeur, membre de l'Institut, on est bien forcé de la trouver peu vraisemblable. Elle se rapproche d'un genre douteux, celui des « vies romancées ».

Mais il faut croire que la découverte qu'il a faite enthousiasme M. Lefranc, car il a fait le 17 juin, sur ce qu'il appelle l' « énigme d'*Hamlet* » une communication à l'Académie des inscriptions. D'après les comptes rendus des journaux, on voit que cette communication est bien conforme à l'article de la *Revue Bleue*, dont elle reproduit les erreurs, quelques-unes énormes.

Pour M. Lefranc, *Hamlet* aurait été une œuvre de propagande, visant à écarter du trône d'Angleterre Jacques VI, roi d'Ecosse, qui était le prétendant le plus sérieux à la succession de la reine Elisabeth. Pour atteindre Jacques et dégoûter de lui l'opinion anglaise, l'auteur d'*Hamlet* aurait évoqué sur la scène les crimes imputés à sa mère, Marie Stuart. Ce serait donc une histoire « à clef ». La reine Gertrude, mère d'Hamlet (doublée au troisième acte par la reine de théâtre), serait la célèbre Marie. Le père d'Hamlet, dont le fantôme apparaît devant le château d'Elseneur, serait l'assassiné Darnley, second époux de Marie Stuart et père de Jacques. Il serait même un peu aussi le premier mari, François II de France, attendu que celui-ci mourut d'un abcès à l'oreille et que le père de l'Hamlet shakespearien est tué par un poison versé dans son oreille. Et le roi Claudius, beau-père d'Hamlet, serait Bothwell, meurtrier de Darnley et troisième époux de Marie Stuart.

M. Lefranc écrit avec une assurance bien imprudente :

Nul doute qu'Hamlet ne se rattache à la succession d'Elisabeth. N'oublions pas que la pièce fut inscrite au mois de juillet 1602, sur les registres des libraires, au moment où le problème se posait dans toute son acuité. Il est visible que l'auteur du drame... a tenté de montrer ce qu'il y avait de troublant et de redoutable dans cette famille royale d'Ecosse, mêlée à de si douloureuses tragédies, et dont le représentant, fils unique de Marie Stuart,

paraissait sur le point d'être choisi par Elisabeth comme son successeur éventuel.

Laissons de côté le fait qu'un *Hamlet* (probablement celui de Shakespeare) est signalé par des contemporains du grand dramaturge, Nash et Lodge, dès 1596, et même dès 1589, une époque où la succession d'Elisabeth ne se posait pas encore « dans toute son acuité ». En 1602, d'après M. Lefranc, on ne se serait plus contenté des représentations de la pièce, et on l'aurait éditée pour mieux combattre la candidature de Jacques. Cette édition, annoncée en effet le 26 juillet 1602 dans le registre des Libraires (le Stationers' register), est évidemment celle qui parut à Londres en un in-quarto, avec la date de 1603, et qu'on connaît sous le nom de « premier *Hamlet* ». Or, Elisabeth mourut au printemps de cette même année, après s'être décidée, sur son lit de mort, à désigner Jacques pour son successeur; et celui-ci arriva en mai à Londres. Quand l'in-quarto de 1603 sortit des presses, Jacques était donc déjà roi d'Angleterre, ou sur le point de le devenir. Comment va-t-il traiter Shakespeare, si une propagande ou, pour mieux dire, une conspiration, que naturellement le roi ne peut ignorer, a fait imprimer ce livre pour s'en servir contre lui en calomniant sa mère, dont il s'apprête à faire conduire les restes à Westminster, le Panthéon anglais (1)?

Eh bien, Jacques Ier ne punit pas Shakespeare, mais il laisse publier l'année suivante (1604) un nouvel *Hamlet* plus complet que le premier et qu'on est convenu d'appeler le « second *Hamlet* ».

Et remarquons ceci, qui est capital. Dans le « premier *Hamlet* », la reine Gertrude (Marie Stuart, selon M. Lefranc) est bien moins chargée que dans le second. C'est ainsi que, dans la grande scène avec son fils, elle jure à celui-ci qu'en épousant Claudius elle ignorait qu'il fût le meurtrier de son premier mari. Elle devient presque la confidente d'Hamlet,

(1) Avec la thèse de M. Lefranc, il y aurait bien calomnie. Il est vrai qu'on a pu soupçonner Marie Stuart de complicité, au moins tacite, dans le meurtre de Darnley, mais la supposition qu'elle avait empoisonné François II est si contraire à l'évidence que seuls les plus vils agents politiques ont osé répandre une telle accusation et que les ennemis les plus cruels de Marie Stuart, pour peu qu'ils eussent quelque dignité, se sont gardés d'y recourir.

elle se prête à ses projets de vengeance contre le roi assassin.

Au contraire, dans le « second *Hamlet* », Gertrude reste indécise, partagée entre son devoir et sa passion, — ou son intérêt. Elle ne proteste pas de son innocence. On doit la croire coupable, comme elle l'est dans le récit de l'auteur danois, Saxo Grammaticus, première source de l'*Hamlet* de Shakespeare. Donc, si Gertrude est Marie Stuart, le second *Hamlet* est pire que le premier et aggrave l'offense envers le roi Jacques. Mais quelle terrible imprudence de la part de ce Shakespeare qui s'est toujours montré si prudent dans ses œuvres, — et quelle extraordinaire tolérance de la part du roi qui, averti par la propagande (supposée par M. Lefranc) du premier *Hamlet*, autorise la publication d'un *Hamlet* plus venimeux!

Cependant, il va arriver quelque chose à Shakespeare. Oui, un honneur apprécié, — et de la part du roi. Et il est logique de supposer que cet honneur ne fut pas le seul, car on sait que les documents sur Shakespeare et son œuvre font terriblement défaut et que ceux qui nous sont parvenus sont des exceptions. Le 26 novembre 1607, le « Stationers' register » (déjà nommé) annonçait la prochaine publication de « l'histoire du *Roi Lear*, comme elle fut représentée devant la Majesté du roi à Whitehall, la nuit de Saint-Etienne, au Noël dernier », c'est-à-dire le 26 décembre 1606. Jacques Ier avait donc fait représenter dans son propre palais et devant sa cour cette nouvelle œuvre de Shakespeare.

C'était, nous le répétons, un grand honneur, et d'autant plus précieux qu'il soulevait des jalousies et des mécontentements. Les Puritains, les gens bien pensants de l'époque, méprisaient fort les comédiens; ils les accusaient de corrompre les âmes, et ils s'indignaient de voir la population négliger les saints offices pour aller applaudir des spectacles si profanes. Aux yeux de ces respectables personnes, le souverain et la cour donnaient un fâcheux exemple en honorant de tels ouvrages, leurs auteurs et leurs interprètes.

Dira-t-on que Jacques Ier pardonnait en Shakespeare les offenses du génie? Sa conduite ne le montre pas si débonnaire. Qu'il suffise de rappeler l'aventure du fameux Raleigh, un des plus brillants seigneurs de la cour, qui avait

été le favori (pourquoi ne pas dire l'amant?) de la reine Elisabeth. Ayant pris part à un complot en faveur d'Arabella Stuart, concurrente de Jacques à la couronne d'Angleterre, il fut jeté à la Tour en 1603, l'année du « premier *Hamlet* ». Jacques le garda prisonnier douze ans et finit par le faire décapiter. Et Raleigh n'était pas seulement un grand seigneur, mais un écrivain dont les vers et la prose sont encore appréciés. Dans son temps, grâce à sa situation, il passait certainement pour un plus estimable écrivain que Shakespeare, et, auprès de lui, l'auteur d'*Hamlet* et d'*Othello* devait paraître un bien petit garçon.

Signalons qu'au moment où Jacques Ier faisait représenter Shakespeare à sa cour, le roi venait juste d'échapper à la conspiration des Poudres. C'est le 5 novembre précédent qu'il devait sauter en l'air avec tout son Parlement, si un hasard n'eût fait découvrir à temps la conjuration. L'émotion avait été grande et n'était pas faite pour pousser le roi à l'indulgence. Bref, tout cela tend à prouver qu'il ne croyait pas avoir à se plaindre de Shakespeare. Si donc celui-ci (chose non certaine, mais fort possible) s'inspira quelque part dans *Hamlet* des événements auxquels Marie Stuart avait été mêlée, cela resta, dans sa conscience d'écrivain, un secret dont ni la cour ni la ville ne furent invitées à s'apercevoir.

Nous aurions encore beaucoup d'observations à faire. Notons seulement ceci. Dans *Hamlet,* tel que le donnent aujourd'hui les éditions courantes, il est parlé du Danemark avec un peu d'irrévérence. « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume », etc. Il est aussi question d'une certaine troupe d' « enfants-acteurs », dont Rosencrantz dit du mal à Hamlet. Ces passages, tirés de l'in-folio de 1623, qui fut publié sept ans après la mort de Shakespeare, sont absents des éditions publiées de son vivant, ou bien y sont atténués. En 1918, M. Lefranc donnait de ce fait une explication judicieuse, dans son livre *Sous le Masque de Shakespeare* (chez Payot). Après avoir rappelé que la reine Anne, femme de Jacques Ier, était une princesse danoise, et qu'elle s'était « constituée l'active protectrice des Enfants-acteurs », il émettait l'avis que l'auteur d'*Hamlet* avait eu soin de ne pas laisser imprimer les passages capables de froisser la susceptibilité de la femme

du roi. Fort bien! Mais si l'ouvrage avait été imprimé dans le but de dérober le trône à ce roi, en représentant sa mère comme une sorte de Barbe-Bleue féminin, de telles précautions, de tels scrupules de délicatesse envers sa femme ne se conçoivent plus. Nous tombons ici à l'incohérence.

Des incohérences, il y en a malheureusement d'autres dans l'article de M. Lefranc, par exemple quand il dit de Marie Stuart :

...Sa passion pour Bothwell, considéré par tous comme le principal assassin du roi, l'amena à épouser ce personnage dans le quatrième mois qui suivit ce meurtre. C'est bien le délai spécifié par Ophélie, corrigeant la date émise par le prince. HAMLET : Tenez, regardez comme ma mère a l'air joyeux, et mon père est mort il y a deux heures. — OPHÉLIE : Non, il y a deux fois deux mois, monseigneur.

Ces quelques lignes de M. Lefranc ne contiennent pas moins de trois erreurs. Et d'abord, Hamlet et Ophélie parlent du temps écoulé depuis la mort du père; ils ne parlent pas du remariage de sa veuve. Celle-ci était déjà remariée quand la pièce a commencé. Et nous sommes au troisième acte. L'erreur ici est une bévue. — Et d'une.

L'histoire nous apprend que Marie Stuart s'est remariée dans un délai non de quatre mois, mais de trois. Darnley est tué le 9 février 1567; elle épouse Bothwell le 15 mai, — soit 95 jours et non 120. — Et de deux.

La reine Gertrude, plus pressée, a épousé Claudius au bout de deux mois d'après le « premier *Hamlet* », au bout d'un mois d'après les éditions suivantes. C'est Hamlet qui nous l'apprend et qui même le répète plusieurs fois, dans ce monologue du premier acte où se trouve l'exclamation souvent citée : *Frailty, thy name is woman* (Fragilité, ton nom est femme!) Comment M. Lefranc a-t-il pu oublier ce passage célèbre? — Et de trois.

Comme dit l'autre, il serait cruel d'insister.

En résumé, l'hypothèse propagée par M. Lefranc (*Hamlet* pamphlet politique) ne repose sur aucune preuve sérieuse. Elle est contredite par le caractère de Shakespeare, par les faits que nous venons de rapporter, par les allusions flat-

teuses qu'il écrivit à l'adresse du roi Jacques, notamment dans *Macbeth,* supposé de 1606. Jamais les historiens sérieux n'ont cru voir dans Shakespeare un conspirateur, ni un pamphlétaire s'armant de la diffamation, ni un homme soufflant le chaud et le froid. A ces jeux, il se serait fait pour le moins boucler et réduire au silence, tandis qu'après *Hamlet* il produisit librement toute une série de chefs-d'œuvre.

Cela ne veut pas dire que ses ouvrages ne sont pas pleins d'inspirations nées des choses de son temps. Nous savons qu'ils le sont, *Hamlet* plus que les autres, et nous savons aussi que parfois le théâtre servit alors de moyen de propagande politique. Il n'y eut pas, vraisemblablement, d' « affaire *Hamlet* », mais il y eut en 1601 une « affaire *Richard II* ». M. Lefranc doit la connaître, — peut-être même trop.

Quant à Shakespeare, comme le constatait récemment M. Léon Daudet (*Action Française* du 19 mai), il est certain qu'avec les histoires du passé et du présent, il faisait des « transmutations allégoriques». Mais c'est là comme dans les « forêts de symboles » chères à Baudelaire. Il est très délicat d'y chercher des correspondances trop précises. Il est dangereux d'y poursuivre des analogies fallacieuses, d'y pêcher des histoires romancées et d'en tirer des thèses catégoriques, systématiques; car on risque d'y prendre pour des réalités les fantômes de sa propre imagination.

LOUIS MANDIN.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le mystère des 99 jours. — On savait pertinemment que l'empereur Frédéric III d'Allemagne, « Frédéric le Noble », comme l'appelle justement l'histoire, durant son court règne de trois mois, au printemps de 1888, quand il tenta courageusement d'innover le régime d'un empire libéral, avait eu un confident intime, un conseiller secret. Qui? Le mystère n'avait jamais été percé à jour. Bismarck lui-même n'avait pu avoir le mot du secret. Or, le voici connu depuis peu. Le docteur Ernst Feder, en effet, a donné dans la *Frankfurter Zeitung,* en octobre et novembre dernier, des extraits des *Carnets* du docteur Ludwig Bamberger, l'ancien député libé-

ral au Reichstag, qui révèlent tout son rôle comme conseiller de l'empereur Frédéric III. L'auteur d'ailleurs vient de faire paraître en librairie l'ouvrage complet sur la carrière de Bamberger (1).

Ludwig Bamberger avait pris part à la révolution badoise de 1848, à la suite de laquelle il avait dû s'expatrier. En 1870, il fait partie des journalistes de la presse libérale, accrédités auprès de Bismarck, au quartier-général de Versailles. Député au Reichstag, il collabore d'abord pendant huit ans à l'œuvre constructive de Bismarck, contribuant à établir les bases économiques et législatives du nouvel Empire. Puis, pendant dix ans, il lutte au Reichstag, à côté d'Eugène Richter, contre la réaction bismarckienne. Entré en rapport avec le kronprinz Friedrich Wilhelm, en 1884, il devient, durant les trois mois du règne de Frédéric III, son conseiller intime et dévoué. Il en fût, sans nul doute, devenu le ministre, si le cancer mortel n'avait fait évanouir le rêve d'un empire libéral. Mais durant ces 99 fatals jours, il se garda de jamais voir ni l'empereur, ni l'impératrice Victoria. Le secret fut admirablement gardé. Bamberger correspondait simplement avec sa « voisine », à Berlin même, la baronne Stockmar, amie intime de l'impératrice, et par le truchement de cette correspondance, il conseillait presque journellement le couple impérial. Aucun nom propre ne figurait dans ces lettres, aussitôt brûlées que reçues. Bamberger en gardait les copies importantes dans ses Carnets. Il était mentionné dans cette correspondance comme « le cher voisin »; la baronne « la chère voisine »; « l'amie » était l'impératrice; Bismarck « l'homme tout-puissant ».

Celui-ci avait la certitude que l'empereur Frédéric était conseillé par les libéraux, jusque dans la rédaction de ses ordonnances et de ses messages à son peuple. Il soupçonna Karl Schreder, Virchow, Eugène Richter. Malgré ses espions, Friedberg, Radolin, il n'arriva pas à être renseigné. A l'automne de 1888, il fit ouvrir une information pour crime de haute trahison, contre le professeur Geffcken — un conservateur, d'ailleurs — pour avoir publié le « Carnet de guerre »

(1) *Bismarcks grosses Spiel. Die geheimen Tagebücher Ludwig Bambergers* (Societäts-Verlag, Francfort).

du kronprinz, et en profita pour faire perquisitionner chez les principaux chefs libéraux. Mais Bamberger avait pris ses précautions, et la petite caissette de bois, scellée, sur laquelle était écrit au crayon bleu : « *Depositum des Herrn Dr L. Bamberger* », et qui contenait les précieux carnets, fut déposée dans le coffre-fort d'une banque en Suisse, d'où elle ne fut retirée qu'après la chute de Bismarck.

Ces *Carnets* de Ludwig Bamberger suivent presque au jour le jour les événements de ce règne de trois mois, durant lequel Frédéric le Noble, soutenu par l'impératrice, tenta courageusement d'introniser le règne d'un empire libéral. Et il ne faut pas s'y tromper : l'histoire de l'Allemagne, et l'on peut dire celle de l'Europe aurait pris un autre cours si Frédéric III avait pu régner quelques années seulement. Le Destin se répète : « Si le nez de Cléopâtre... »

Le 15 juin 1888, à 11 heures du matin, l'étendard s'abaissait lentement au faîte du palais impérial, à Berlin. Frédéric III venait de rendre le dernier soupir. Deux jours auparavant, au chevet du mourant, l'empereur avait posé la main de sa femme dans celle du prince de Bismarck qui, s'inclinant, avait murmuré : « Je n'oublierai jamais que l'épouse de Votre Majesté est ma reine. » Mais immédiatement après le décès de Frédéric III, le château était cerné par un bataillon de hussards, « pour essayer de découvrir l'énigme », comme l'écrivait une amie de l'impératrice. Et l'abominable campagne commençait dans la presse stipendiée par le « fonds des reptiles » contre l'étrangère, « l'Anglaise » (on songe, malgré soi, à Marie-Antoinette, « l'Autrichienne »). Le 16 juillet, l'impératrice Victoria écrivait à son fidèle conseiller ces lignes frappantes :

> Le parti libéral, en même temps que l'Empereur et sa veuve, doivent être couverts de boue, pour empêcher que personne n'essaie plus jamais de gouverner d'une façon libérale, tolérante, moderne, etc. Un Etat respectueux de la culture (*Kulturstaat*) ne doit plus voir le jour. Rien que l'Etat militaire, bureaucratique, policier!

C'est à propos de ces calomnies rétrospectives, qui allaient remplir la presse durant des mois, que le prince de Galles, le futur Edouard VII, eut ce mot : « *A scandal to a civilised*

nation. » C'est alors, aussi, que l'impératrice veuve releva Sir Morell Mackenzie de sa promesse, et l'autorisa à publier son livre, paru en trois langues à la fois : *Frédéric le Noble et ses docteurs.* On sait combien la presse chauvine s'était déchaînée contre le « docteur anglais » qui avait diagnostiqué le cancer en novembre 1887, à San Remo, campagne que Bamberger stigmatise « un des plus étonnants chapitres de la psychologie de l'infamie ».

Les perfides attaques contre l'impératrice mère se continuèrent encore des années. Le projet qui lui tenait le plus au cœur, le mariage de sa seconde fille, la princesse Victoria, avec le prince Alexandre de Battenberg, ne put jamais se réaliser. Bismarck y avait mis son veto, pour raisons soi-disant politiques, durant le règne de Frédéric III. Il fit ensuite interdire ce mariage par Guillaume II. Lorsque son autre fille, la princesse Sophie, qui avait épousé le prince royal de Grèce, voulut embrasser la religion orthodoxe, l'empereur Guillaume prétendit qu'elle avait été influencée par sa mère. On sait qu'il télégraphia au roi Georges de Grèce que « comme chef de sa famille et comme évêque de son Eglise » il renierait sa sœur si elle changeait de religion, — ce qu'elle fit d'ailleurs. Et dans une lettre du 10 mai 1891, la baronne Stockmar écrit à Bamberger :

Guillaume a encore déclaré à diverses personnes : « C'est ma mère qui est la cause de cela — elle aussi je la bannirai du pays. »

Un des plus grands services que Ludwig Bamberger aura rendu au couple impérial auquel il fut si dévoué, c'est d'avoir eu le pressentiment que dès la mort de Frédéric III, on tenterait tout pour mettre la main sur ses papiers intimes. Il contribua à la décision que prit le kronprinz Frédéric, de transporter à Windsor, dans l'été de 1887, les trois caisses de documents qui seraient, comme écrivait Victoria, « plus en sûreté chez maman que chez nous à Berlin ». Après la mort de Frédéric III, elle put les faire revenir à Berlin, les tria et remit aux archives d'Etat ce qui était purement officiel. Ses papiers privés, sur l'avis également de Bamberger, avaient été gardés au château de Friedrichshof, près Kron-

berg. Peu avant sa mort, on le sait, l'impératrice chargea Sir Frédéric Ponsonby de les envoyer en Angleterre. Il fit sortir les deux caisses sous cette étiquette : « Fragile, Porcelaine! » et ces temps derniers on put voir la publication des *Lettres de l'impératrice Victoria.* Du château de Friedrichskron, le 25 juillet 1888, l'impératrice veuve avait écrit à la baronne Stockmar pour être remis à Bamberger :

J'ai lu avec grand intérêt et reconnaissance la lettre du voisin, et l'ai tout de suite brûlée. L'affaire des papiers est maintenant complètement réglée. Toute la correspondance que j'ai entretenue avec ma mère depuis trente ans lui a été renvoyée...

Et à la fin de cette lettre, la noble femme, la veuve si impitoyablement calomniée, ajoutait ces lignes qui resteront le testament du rêve entrevu de l'empire libéral :

...Notre patriotisme voulait la grandeur de notre pays, alliée avec le noble sens du droit, de la moralité, pour la liberté et la culture, pour le respect de l'individu, pour l'élévation de chacun comme homme, comme Allemand, comme Européen, comme citoyen du monde! Paix, tolérance, charité, ces biens les plus précieux de l'homme sur la terre, nous les voyions foulés aux pieds, ridiculisés, traités de rêves ou de sornettes. Sang et fer ont seuls fait l'Allemagne! Mais un jour la réaction se fera contre cet esprit empoisonné et contre l'adoration des faux dieux!

Quarante-quatre ans ont passé... La réaction ne s'est pas encore faite dont rêvait l'impératrice Victoria.

E. DE MORSIER.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Lucien Marsaux : *La vie et la mort de Charles le Téméraire;* Paris, Alexis Redier. — Louis Dumur : *Un estomac d'Autriche;* Paris, Nouvelle Revue Critique. — Adolphe de Circourt : *Genève* (1815 à 1840), texte inédit publié par Paul-Emile Schazmann; Genève, Kundig. — Maurice Moeckli-Cellier : *La Révolution Française et les écrivains suisses-romands;* Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — H. Bessler : *La France et la Suisse de 1848 à 1852;* Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — G. Jean Reybaz : *Le Ier mystérieux, souvenirs de guerre d'un légionnaire suisse;* Paris, André Barry.

Biographie, roman, études d'histoire littéraire et d'histoire politique, souvenirs d'une guerre dont on n'ose plus dire qu'elle sera la dernière, voici une série d'ouvrages qui, d'eux-mêmes, viennent se grouper autour d'un seul motif. Qu'ils re-

lèvent de l'érudition pure ou que la fantaisie les orne d'arabesques, on pourrait chercher dans chacun d'eux un témoignage sur les sentiments que la France, à des époques très diverses, inspira ou inspire à la Suisse romande. Faisant suite aux notes de Circourt, un recueil d'opinions françaises sur les Romands et leur pays servirait de contre-épreuve. On obtiendrait ainsi d'instructives feuilles de température.

Je ne songe pas à faire tenir dans une chronique de quelques pages les résultats d'une telle enquête. Il me suffit d'inventorier, comme ils se présentent, les matériaux que je rencontre : aux studieux de les utiliser.

C'est, tout d'abord, un nouveau livre de M. Lucien Marsaux: **La vie et la mort de Charles le Téméraire.** Si ce jeune auteur maintient sa production au rythme accéléré qu'elle suit depuis quelques années, ses œuvres complètes, quand il sera octogénaire, formeront une bibliothèque imposante.

Autour du dernier duc de Bourgogne, il a brossé une fresque grouillante et colorée, mais confuse, sur le fond de laquelle on voudrait voir s'enlever avec plus de relief la figure du héros. Le Hardi était, semble-t-il, un prince lettré et généreux, mais violent et peu enclin à réfléchir. Il n'aimait pas seulement le faste, il avait un véritable sens de la grandeur : s'il eût été meilleur politique, les destins de l'Europe en eussent été changés. M. Lucien Marsaux voit en lui un homme pieux, un chrétien austère, qui s'étonne et s'alarme de voir que le ciel ne l'aide pas dans ses travaux. « Il fallait entreprendre ce que Dieu bénit. » Quand il comprend, ou croit comprendre que cette bénédiction lui est refusée, le duc de Bourgogne tremble et chancelle, obsédé, comme le Daniel Rambert du *Carnaval des Vendanges* et de l'*Enfance perdue et retrouvée*, par l'idée du Bien et du Mal. Cette vue paraît un peu courte. Il y avait dans le Téméraire un poète et un aventurier que l'auteur néglige. Les morceaux de bravoure, tout le pittoresque, tout le bariolé qu'il introduit dans son tableau ne suffisent pas à masquer la faiblesse du dessin. A l'instar de M. Julien Green, M. Lucien Marsaux abuse décidément des rêves : cela tourne au procédé, cela devient de la fabrication en série.

On s'étonne qu'un écrivain romand, s'attaquant à un tel sujet, ne dise rien du rôle décisif que jouèrent dans l'histoire

du monde les Suisses du xv[e] siècle. Que fût-il advenu de la France, si Louis XI, au lieu de les avoir pour alliés, les eût trouvés parmi ses ennemis, sous les bannières de Charles? La chose aurait pu se produire. Seulement, comme l'a très bien vu Paul Fort, dont M. Marsaux ne fait pas oublier le *Roman de Louis XI,* le roi de France était beaucoup plus intelligent que le duc de Bourgogne.

C'est dans la Genève de 1813 que nous conduit le roman historique de M. Louis Dumur, **Un Estomac d'Autriche.** Il fut écrit en 1913, pour célébrer la Restauration genevoise (on appelle ainsi le retour de cette petite république, après quinze ans de domination française, à son indépendance perdue). L'auteur imagine de faire parler un grand-père qui, aux jours heureux de son enfance, fut témoin de ces événements mémorables : le départ des troupes françaises, le brusque réveil de l'esprit genevois, l'entrée en ville des Autrichiens, accueillis d'abord comme des libérateurs, supportés ensuite avec bonne humeur, puis, à mesure que l'occupation se prolongeait, avec une résignation de moins en moins patiente; enfin, l'arrivée des contingents suisses et la réunion de Genève à la Confédération helvétique.

Ce qui a le plus frappé le gamin dont ce petit ouvrage évoque les souvenirs, c'est la goinfrerie d'un soldat de Bubna, logé chez son parrain. Ce soudard parle une langue inconnue, porte un nom impossible à prononcer et dévore jusqu'aux chandelles de l'épicier qui l'héberge. Les enfants, qui s'efforcent de lui apprendre le français, l'ont surnommé Gidouille. Son formidable appétit les fait s'extasier. D'où l'à-peu-près qui sert de titre au volume.

L'anecdote est contée avec beaucoup de verve. On devine que M. Louis Dumur a utilisé à la fois documents écrits et traditions de famille. Ces éléments adroitement fondus composent un ensemble aux traits nets, aux tons justes. Il s'y ajoute un intérêt psychologique : toutes les scènes sont vues comme pouvait les voir un galopin; elles unissent au vérisme ingénu des belles images d'Epinal cet accent d'authenticité que l'on aime à reconnaître dans la voix d'un vieillard racontant ses jeunes années.

Par son côté politique, ce livre, qui ne loue guère Napoléon,

pourra sembler antifrançais. En le rééditant aujourd'hui, M. Dumur oppose un démenti à ceux qui l'accusaient naguère de renier ses origines. La narquoise préface qu'il ajoute en 1932 au roman de 1913 est d'un logicien demeuré pareil à lui-même. Elle prouve que le conformisme et le souci de plaire n'eurent jamais prise sur lui, qu'il ne recula devant aucune des conséquences de sa pensée, mais qu'il ne cessa point de chérir son pays à l'heure même où il lui adressait les blâmes les plus âpres. On s'apercevra bien un jour que, chez lui, les violences, les parti pris apparents dérivent à la fois d'un patriotisme sincère et d'un impartial désir de vérité : Louis Dumur ou la passion dans la logique.

A la Bibliothèque Nationale de Paris, M. Paul-Emile Schazmann a retrouvé un manuscrit du comte Adolphe de Circourt, gentilhomme lorrain. Ce légitimiste, né en 1801, fut un voyageur érudit, remarquable polyglotte (il avait appris jusqu'aux dialectes de la Suisse orientale) et polygraphe très abondant. En 1848, Lamartine avait fait de lui, pour quelques mois, une sorte d'ambassadeur de France à Berlin. Le texte inédit de Circout que publie M. Schazmann est un essai sur **Genève (1815 à 1840)**. Il eût été regrettable de l'abandonner à l'oubli. M. de Circourt ne manquait pas de finesse et trouvait moyen de concilier la bienveillance avec le sens critique. Ses jugements flatteurs sur la ville où vécut Tœpffer confirment ceux de Philippe Monnier. Il en est que l'on voudrait pouvoir appliquer, sans restrictions d'aucune sorte, aux Genevois d'aujourd'hui. Celui-ci, par exemple : « Genève devint donc, dès le milieu du XVIe siècle, ce qu'elle est encore au milieu du XIXe : une ville où l'intelligence, pleinement sollicitée, librement développée, tenue en grand honneur, nécessaire à l'Etat, au bien et à l'existence dans le monde, porta des fruits excellents et brilla d'un très solide éclat. »

En un volume copieux, M. Maurice Mocckli-Cellier étudie **La Révolution française et les écrivains suisses-romands (1789-1815)**. Après avoir résumé l'état de la Suisse au XVIIIe siècle, il montre comment elle accueillit et jugea l'œuvre de la Révolution. Il examine ensuite l'influence des événements de France sur la carrière et les écrits de certains auteurs, dont la plupart sont littérairement oubliés et n'inté-

ressent plus que l'histoire des idées et des doctrines politiques (exception faite, bien entendu, pour la charmante Mme de Charrière, d'ailleurs Hollandaise de naissance). Qu'un âge aussi fertile en bouleversements ait engenré une littérature de combat, c'est assez naturel. Que l'attrait de cette littérature ait disparu, — sauf pour les historiens — avec les circonstances qui l'avaient fait naître, voilà qui est encore dans l'ordre. La vérité humaine qui assure la survie des chefs-d'œuvre, on la trouve dans quelque chose de plus haut, de plus profond, de plus durable aussi, que l'atmosphère d'une époque. Ainsi en jugent, me semble-t-il, ceux qui aiment les lettres pour elles-mêmes. D'autres s'intéressent davantage à une interprétation historique des textes, s'attachent surtout aux écrits qui valent par leur date. M. Mœckli-Cellier me paraît être de ceux-là. Je ne prétends pas qu'il ait tort. Son étude est consciencieuse et il en tire des conclusions fort instructives, qui éclairent la psychologie comparée des Suisses-romands et des peuples voisins.

Les plus conservateurs de nos intellectuels, un Bridel, un Mallet du Pan, crurent, en 1789, à la vertu des « grands principes » et saluèrent avec enthousiasme la convocation des Etats Généraux. Ils ne tardèrent pas à déchanter. Les excès de la Terreur, les « guerres de libération » dont leur pays fut une des premières victimes affligent le vertueux Bridel, indignent cet aristocrate libéral que fut Pictet de Rochemont. Qu'ils soient de droite ou de gauche, aucun de ces protestants n'admet la notion française de laïcité. En littérature, ils placent Rousseau et surtout Montesquieu beaucoup plus haut que Voltaire, ce qui donne à M. Mœckli-Cellier l'occasion d'une remarque ingénieuse : « Le Français, cerveau logicien, juge l'écrivain d'après ses œuvres; le Suisse, cerveau empirique, le juge d'après l'emploi que lui-même, Suisse, en fait ». Appliquée aux bonnes gens de Genève, de Neuchâtel et du pays de Vaud, l'observation est assez juste. Bien entendu, il y a des exceptions. A Fribourg et dans le Valais, on trouverait, je crois, plus de logiciens que d'empiriques. Mais, durant la période analysée par M. Mœckli-Cellier, ces régions ne produisirent aucun écrivain dont la postérité ait retenu le nom.

Sur une époque plus proche de la nôtre, M. H. Bessler, érudit saint-gallois, publiait, il y a déjà quelque temps, un ouvrage remarquablement objectif : **La France et la Suisse de 1848 à 1852.** Je m'excuse de n'avoir pu en parler plus tôt à mes lecteurs. Il s'agit ici d'un essai d'ensemble sur les relations de la seconde République française avec la Confédération helvétique. L'auteur a utilisé de nombreux documents inédits, provenant des archives fédérales de Berne et de celles du Quai d'Orsay. Quand on songe que le français n'est pas sa langue maternelle, on ne peut qu'admirer l'aisance dont témoigne son exposé. Les Suisses alémaniques, lorsqu'ils choisissent notre idiome pour exprimer une pensée aussi ferme, nous touchent profondément : ils continuent une lignée qui nous est chère, celle de ce Philippe-Albert Stapfer, de ce Charles-Victor de Bonstetten auxquels, précisément, M. Maurice Mœckli-Cellier, dans le livre dont il est question plus haut, consacre deux chapitres de juste hommage.

Entre la Suisse et la France, de 1848 à 1852, aucun événement marquant ne s'est produit. C'est peut-être un des moments de l'histoire où l'accord des deux peuples et de leurs gouvernements se réalise avec la plus grande facilité. M. Bessler l'explique par le fait que les deux pays rejettent simultanément les régimes qui les régissaient pour se donner des constitutions nouvelles. La République Française, il est vrai, ne tarda pas à redevenir conservatrice alors que la Confédération demeurait radicale. Néanmoins, l'entente subsista et quand le Prince-Président prit le titre d'Empereur des Français, le gouvernement suisse fut des premiers à le reconnaître : n'avait-il pas été citoyen de Thurgovie et capitaine dans l'armée fédérale? Chez le souverain, la reconnaissance de l'hospitalité reçue en Suisse se traduisit, jusqu'à la fin de son règne, par une sympathie agissante.

Ce mot de sympathie paraît faible pour désigner le sentiment auquel obéirent, en 1914, les milliers de Suisses qui vinrent combattre sous les plis du drapeau tricolore. Comme beaucoup d'autres étrangers, de toutes races, ils comprenaient que, si la Frnce succombait, « le grand souffle de générosité qui avait passé sur le monde moderne expirait, le

plus beau rêve qu'eût fait l'humanité, avec le rêve grec, disparaissait ». Ainsi parle un Vaudois qui, du fond du Caucase, rejoignit alors **le 1er mystérieux.** Ses souvenirs de campagne, le légionnaire G.-Jean Reybaz les a ressemblés en désordre, dans un carnet de notes et de croquis dont tous les mots portent parce qu'ils sonnent juste, et que d'excellents dessins de Hautot illustrent à merveille. Aucune emphase, aucune outrance. La sobriété du ton révèle le bon soldat, fidèle au sang et à l'esprit de ces « alliés » suisses qui, pendant plusieurs siècles, donnèrent leur vie à la couronne de France. Reybaz est un homme. Il passait à Evian un congé de convalescence. Les siens habitaient l'autre rive du lac. Comme de juste, défense absolue de passer en Suisse. Notre légionnaire veut y aller tout de même : ce n'est pas pour rien qu'il a demandé et obtenu d'être envoyé à Evian. Il va donc dans son pays, par Saint-Gingolph, en vêtements civils. Mais, sa mère embrassée, il revient à l'heure dite. Ce trait conté en passant, comme une chose qui va de soi, je le trouve assez héroïque.

RENÉ DE WECK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

André Chéradame : *Sam, à votre tour, payez!* Editions du Français réaliste, 1931. — Général Galet : *S. M. le Roi Albert, Commandant en chef, devant l'invasion allemande*, Plon. — Col. Lebaud : *Actes de guerre* (1914-17), Lavauzelle. — Commandant R. Michel : *Un combat de rencontre. Monthyon* (1914), Berger-Levrault. — Cap. de vaisseau A. Laurens : *Le Commandement naval en Méditerranée* (1914-18), Payot. — Mémento.

Dans la préface de son livre : **Sam, à votre tour payez!** M. André Chéradame résume, à peu près en ces termes, le problème des dettes. Le Président Hoover, dans son intervention du 30 juin 1931, a visé à suspendre pour une année seulement, à partir du 1er juillet 1931, le paiement des réparations dues par l'Allemagne; mais il résulte des interprétations de l'acte de M. Hoover, faites à la fois en Amérique et en Allemagne, que son intention réelle est d'aboutir à la suppression totale des réparations dues par l'Allemagne. D'autre part, les dettes de guerre de la Belgique, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie envers les Etats-Unis subsistent intégralement. Comme il est évident que ces

pays, frustrés des réparations dues par l'Allemagne, ne pourront pas continuer à rembourser les Etats-Unis, au moins intégralement, la tactique se dessine de la part du gouvernement de Washington d'utiliser les créances qu'il possède comme un moyen de pression, afin notamment de contraindre la France à désarmer sur des bases qui, par une curieuse coïncidence, sont celles voulues par l'Allemagne.

Suivant notre auteur, le seul moyen de défense que nous puissions opposer à cette tactique est celui de la compensation des dettes. La ratification de l'accord de Washington, le 21 juillet 1929, a bien réglé le sort des dettes de la France envers les Etats-Unis, mais elle a laissé subsister la question des dettes des Etats-Unis envers la France et leurs autres ex-associés d'Europe. En effet, pendant quinze mois, après leur déclaration de guerre à l'Allemagne, les Américains, en raison de leur impréparation militaire, n'ont pas pu combattre sur le front. Dans cette période, les alliés d'Europe ont donc lutté, à la fois, pour leur compte et pour le compte américain. Or les alliés d'Europe ont, de ce chef, une créance sur les Etats-Unis, en vertu d'un contrat tacite pour services rendus, contrat dont la valeur juridique, d'après la jurisprudence américaine, est tout aussi grande que celle des reçus que possède la Trésorerie américaine, signés par la France, la Belgique, la Grande-Bretagne, l'Italie, lors des avances qui leur furent faites, après l'intervention américaine, reçus sur lesquels se sont basés les Etats-Unis pour exiger le remboursement intégral du capital avancé par eux.

Cette opinion n'a pas été sans trouver des champions en Amérique même, où s'est fondée une Association américaine pour favoriser un nouvel examen des dettes de guerre. Son programme est le suivant : obtenir, grâce à une opinion publique bien informée, un nouvel examen par le Gouvernement des Etats-Unis des soi-disant dettes de leurs associés dans la guerre mondiale, depuis le moment de l'entrée en guerre jusqu'à la conclusion de la paix. Obtenir que cette révision ait lieu sur une base attribuant leur juste valeur aux services rendus aux Etats-Unis par les armées de leurs associés; considérer le fait que la loi a déclaré que les crédits consentis aux alliés l'ont été en vue de la continuation de la

guerre et pour la sécurité et la défense des Etats-Unis. Cette révision doit encore tenir compte de la situation financière actuelle des associés de guerre.

Un des plus fervents défenseurs de cette thèse est M. Oswald Chew, avocat et président de l'Alliance Française à Philadelphie, volontaire au front dans l'armée française avant l'entrée en guerre des Etats-Unis, ensuite volontaire dans l'armée américaine. C'est sur les bases indiquées par lui que M. Chéradame a établi le compte de ce que les Etats-Unis doivent à leurs ex-associés et c'est en se plaçant au seul point de vue juridique américain que ce compte doit être présenté, d'après notre auteur, aux Etats-Unis.

Il nous est impossible de suivre M. Chéradame dans l'établissement de ce compte, qui comprend notamment le nombre de vies économisées à l'Amérique, le nombre de blessés évités, le montant en dollars de ce que la France a épargné à l'Amérique en matériel, munitions de guerre, etc... Qu'il nous suffise de dire que, d'après ce compte, les Etats-Unis devraient à leurs ex-associés 625.079.419 dollars, c'est-à-dire plus qu'ils n'en ont avancé eux-mêmes.

LOUIS CARIO.

§

Lorsque, avec le recul du temps, l'Histoire impartiale examinera les événements du mois d'août 1914, rien n'apparaîtra plus tragique que la situation de la Belgique, dans les jours qui suivirent l'insolent ultimatum du 2 août. La nation belge, tout entière, sans distinction de partis, se dresse, avec son Roi, pour défendre l'honneur national, et non pas seulement le principe de sa neutralité, derrière lequel elle pouvait se retrancher, pour cesser toute résistance, le premier acte de violence commis. Or, cette situation tragique devient plus angoissante encore du fait de l'abandon de l'armée belge, malgré sa faiblesse constitutive bien connue, par ses puissants alliés, dont l'un avait des forces imposantes à pied d'œuvre, le long de la frontière, dont l'autre, pour lui amener des secours, n'avait qu'un détroit de mer à traverser. Cette carence des alliés, si grave, au double point de vue psychologique et stratégique, pour des raisons dont on con-

naît aujourd'hui la vanité, ne cesse que le jour où le Haut Commandement, jusque-là hypnotisé sur de fausses données, doit enfin se rendre à l'évidence. Il est alors trop tard; la Meuse franchie, Bruxelles occupée, l'Invasion allemande déferle sur tout le territoire. Au cours de ces jours d'angoisse, pour dramatiser encore une situation sans précédent dans l'histoire, il faut l'attitude de la mission française, déléguée par notre G. Q. G. auprès du roi Albert : rien de grave à son avis ne menace la nation belge. Après la chute de Liége, dont l'attaque peut, à la rigueur, être prise pour une opération destinée à masquer les véritables intentions de l'Etat-major allemand, aucun doute cependant n'est plus possible. Il devient d'une clarté aveuglante que l'Invasion ne se bornera pas à suivre la rive droite de la Meuse, en détachant seulement quelques flanc-gardes de la rive gauche. Le Roi, tenu au courant, heure par heure, par ses officiers et ses fonctionnaires, restés sur place, des progrès de l'invasion à l'ouest de la Meuse, essaie de son côté d'ouvrir les yeux au chef de notre mission en lui communiquant les informations qu'il reçoit de tous côtés. Rien n'y fait. L'aveuglement de notre mission a pour effet, par surcroît, de semer la division parmi le commandemant belge, dont certains chefs préconisent une vigoureuse offensive pour rejeter dans la Meuse, les faibles détachements qui, d'après eux, l'ont seuls franchie. A peu près seul, le Roi Albert a une idée claire de la situation, et lorsque le 19 août, à la veille de l'entrée de l'armée allemande à Bruxelles, le jeune souverain, ne voyant arriver vers lui aucun secours efficace, prend la résolution de faire retirer son armée sur la position d'Anvers, il doit recevoir, comme suprême ironie, une protestation écrite du chef de la mission française contre le repli de son armée. C'est cette situation tragique que le général Galet, conseiller militaire du roi en 1914, aujourd'hui chef d'Etat-major de l'armée belge, a voulu exposer en détail sous le titre **S. M. le Roi Albert, Commandant en chef devant l'Invasion allemande,** avec une abondance de précisions et d'informations qui ne laisse rien dans l'ombre. Son récit comprend d'ailleurs la suite d'opérations qu'on peut appeler le calvaire de l'armée belge, des

heures sombres d'Anvers aux journées héroïques de l'Yser. Il me paraît essentiel de citer quelques lignes de la conclusion de ce livre, qui, malgré l'amertume dont la trace se fait parfois sentir, garde une parfaite modération de ton et une grande sérénité :

Ce n'est pas un poste ordinaire, pour une armée, que de se trouver à l'aile du dispositif stratégique. Ce n'est surtout pas un poste ordinaire, quand cette aile est celle où l'adversaire cherche la décision de toute la guerre; quand cette armée est associée à une coalition; quand, dans ce consortium, elle fait figure de pygmée égaré dans un duel à mort entre géants.

C'est ce poste que l'armée belge a tenu pendant les trois premiers mois du conflit mondial, dans un isolement et un abandon qui étonneront l'histoire. Or, elle a réussi non seulement à éviter toute catastrophe et à maintenir son drapeau planté en sol national, mais aussi à rendre aux armées de l'Entente des services éminents, et s'écartant le plus souvent des suggestions des alliés (p. 363).

Ces lignes nous apparaissent aujourd'hui comme l'expression de la vérité; et notre gratitude envers la nation belge, gratitude qui ne doit pas s'éteindre, nous fait un devoir de le reconnaître. Elles seront probablement le verdict de l'Histoire.

§

Parmi les nombreux récits de guerre dus à des officiers, il n'en est pas, croyons-nous, qui témoignent de plus d'indépendance de caractère et de liberté de jugement que les **Actes de Guerre (1914-17)** du colonel Lebaud. Rien ne ressemble moins à l'un de ces exposés d'opérations, où les combattants, privés de vie intérieure, font figure de pions, poussés sur un échiquier, que ces notes quotidiennes, accusant toutes les réactions, causées chez un chef de corps par l'immolation de ses troupes et les ordres venus des échelons supérieurs, opérant dans l'abstrait. C'est tout le débat tragique de la guerre moderne, mécanisée jusqu'au paradoxe. Dans le domaine de la stratégie, cela est admis sans discussion; dans le domaine tactique, cela suscite bien des réserves. L'auteur, chef de bataillon au 101e R. I., du IVe Corps,

reçoit le baptême du feu à Ethe, une des affaires les plus caractéristiques, comme imprévision du commandement, du début des hostilités; puis, à la bataille de l'Ourcq, où son régiment joue un rôle capital à Silly-le-Long, devenu, le 9 septembre, le point sensible de la mêlée. Le lendemain, à l'aube, il n'y avait plus un ennemi devant le IV[e] corps. « La retraite de l'adversaire fait naturellement jouer le réflexe de la poursuite immédiate », nous dit le colonel Lebaud. Il fallut attendre jusqu'à 16 heures l'ordre de poursuivre. Ce fut la poursuite, droit devant soi, sans idée de manœuvre, jusqu'au delà de l'Aisne, Puis, le IV[e] corps, trop tardivement, fut porté à l'ouest pour tenter de déborder la droite allemande. Après l'immobilisation des fronts, le IV[e] corps prend part aux stériles attaques de Champagne (février-mars 1915), et plus tard, l'auteur, devenu le commandant du 130[e] R. I., est envoyé à Verdun (juillet-août 1916) dans le secteur de Thiaumont. C'est le moment où la poussée de l'adversaire atteint son maximum. Il y a là des pages d'un frémissement de vie vraiment étonnantes bien que dépouillées de toute littérature.

Passons rapidement sur ce qui suit. Le colonel Lebaud, blessé à la Somme (1917), quittait définitivement le front, pour finir la guerre dans les hôpitaux.

Livre courageux, d'une parfaite simplicité, dénué de tout panache, où se trahit à tout instant la sollicitude du chef de corps pour sa troupe, qui peine et se dépense sous ses yeux; où se mêle parfois un brin de causticité, d'un parfait aloi d'ailleurs, pour certains de ses chefs. Et, par-dessus tout, une sincérité de témoignage qui vaudrait, si M. Norton Cru devait donner une suite à ses *Témoins*, de lui accorder une place dans ce Livre d'honneur, réservé à ceux qui ont eu, toute leur vie, le goût de la vérité et éprouvent, le moment venu, le besoin de la dire comme on obéit à un réflexe.

L'étude de M. le Commandant R. Michel sur l'affaire de **Monthyon (5 et 6 septembre 1914)**, qui fut le prélude de la bataille de l'Ourcq, est particulièrement instructive, parce qu'elle réunit une documentation nombreuse aux critiques objectives nécessaires, qui s'adressent à tous les échelons du commandement. Le 5 septembre, à l'aube, la VI[e] armée, qui

faisait face au Nord, se mettait en mouvement pour s'orienter face à l'Est et marcher dans la direction de Château-Thierry; elle devait se trouver le soir prête à franchir l'Ourcq. Elle n'avait parcouru que la moitié de son étape, lorsque la 55ᵉ R. D., qui était en flèche, fut attaquée pendant le déjeûner des troupes, par le IVᵉ corps de réserve allemand, que Von Kluk avait laissé en observation sur la butte de Monthyon. Nous pensions surprendre l'adversaire; c'est nous qui étions surpris. C'est dans l'après-midi de cette journée que Ch. Péguy devait trouver la mort près du village de Villeroy.

M. le Capitaine de vaisseau A. Laurens, chef de la S. H. de la marine, pouvait seul, peut-être, écrire une étude, aussi abondante en témoignages, aussi riche de substance, que celle qu'il vient de nous donner sur **Le Commandement naval en Méditerranée pendant la guerre de 1914.** S'il a eu, pour y réussir, à dépouiller un nombre considérable de pièces d'archives, il avait, pour l'aider dans ses recherches une parfaite connaissance de la psychologie des hommes qu'il avait à mettre en scène. Il s'agissait, non pas d'un exposé des opérations navales qui, si l'on excepte l'affaire des Dardanelles, ont été à peu près nulles pour nos escadres de ligne, mais de soumettre à l'analyse les directions de notre commandement naval, ses relations avec les alliés, enfin ses décisions et les responsabilités qu'il a encourues. Tâche certes délicate. Disons à la louange de l'auteur qu'il a apporté, dans cette tâche difficile, des qualités d'intelligence, de modération, de mesure et, par-dessus tout, une rare habileté, en n'empruntant à la nombreuse correspondance qu'il a eue à sa disposition que l'essentiel de ce qui devait être mis en lumière, pour laisser entendre ce qui ne peut être encore dévoilé. Il a procédé comme le chirurgien qui sonde la plaie, en remettant à plus tard de l'expurger complètement.

On sait que l'accord du 6 avril 1914, avec nos alliés britanniques, nous confiait la haute direction des opérations navales dans tout le bassin de la Méditerranée. Le commandement unique se trouvait ainsi réalisé, à notre profit, dès les premiers jours de la guerre, dans le domaine naval.

Comment notre commandement s'est-il acquitté de sa tâche? Comment cette haute prérogative s'est-elle effritée peu à peu pour nous échapper un jour définitivement? Autant de points que le commandant Laurens a réussi à éclaircir. Nous laissons au lecteur le soin de pénétrer cette remarquable étude, d'une objectivité si parfaite. Nous ne ferons que signaler à son attention la lettre jusque-là inédite, vibrante d'indignation, que M. Clemenceau écrit à Lloyd George, au moment où la Direction navale nous échappe définitivement, lettre laissée sans réponse et qui ne fut suivie d'aucun effet, pour des raisons encore inexpliquées.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Bogomir Dalma : *Midi... Terre de beauté.* Lettre préliminaire de Jeanne Galzy. Préface de Titayna. Illustrations de divers; Edit. Beresniak. 15 »

Philippe Secrétan : *La Grèce sans mythologie;* Les Gémeaux. 10 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Carlo Suarès : *Krishnamurti;* Edit. Adyar. 12 »

Ethnographie, Folklore

Joseph Bourrilly : *Eléments d'ethnographie marocaine,* publiés par E. Laoust; Larose. » »

Histoire

Lieut.-colonel Henri Carré : *Sully, sa vie, son œuvre.* Avec des illust.; Payot. 32 »

Ch. Florange : *Le vol de l'aigle. 1815. Napoléon à Golfe Juan, Antibes, Grasse, Cannes, Laffraye, Grenoble. La marche sur Paris.* Avec des illust.; Libr. Chevreuil. » »

Louis Halphen : *L'essor de l'Europe (XIe-XIIIe siècles). (Peuples et civilisation,* histoire générale sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac, t. VI;) Alcan. 60 »

Comte de Saint-Aulaire : *Richelieu.* (Coll. *Les Constructeurs*); Dunod. 15 »

Littérature

Lorenzi de Bradi : *Le grand bouc;* Chiron. » »

E. Decahors : *Maurice de Guérin,* essai de biographie psychologique, texte et documents inédits. Avec un portrait; Bloud et Gay. 48 »

Manuel Devaldès : *Figures d'Angleterre.* Bibl. de l'Artistocratie; Libr. Plon. 7,50

Lucien Dubech et P. d'Espézel : *Histoire de Paris.* Avec de nombreuses illust.; les Editions pittoresques, 2 vol. reliés. 375 »

Luc Durtain : *L'homme à homme;* Flammarion. 12 »

Lucien Gachon : *L'écrivain paysan;* Cahiers bleus, Libr. Valois. » »

Marion Gilbert : *Elisabeth de Wit-*

telsbach, impératrice d'Autriche, reine de Hongrie. Avec un portrait; Edit. des Portiques. 12 »

J. Joubert : *Tableaux marocains.* Avec des bois originaux de J. Journet; Libr. Istra. » »

Sœren Kierkegaard : *Traité du désespoir,* traduit du danois par Knud Ferlov et Jean.-J. Gateau; Nouv. Revue franç. 24 »

Katherine Mansfield : *Journal,* traduit par Marthe Duproix. Introduction de John Middleton-Murry; Stock. 24 »

Wladimir d'Ormesson : *Enfances diplomatiques.* (St-Pétersbourg, Copenhague, Lisbonne, Athènes, Bruxelles); Hachette. 12 »

Jean Pommier : *La mystique de Baudelaire;* Belles Lettres. 18 »

George Soulié de Morant : *Anthologie de l'Amour chinois,* poèmes de lasciveté parfumée, traduits du chinois; Mercure de France. 15 »

Mœurs

Louis-Charles Royer : *L'amour chez les Soviets,* choses vues; Edit. de France. 15 »

Musique

Robert Goffin : *Aux frontières du jazz.* Préface de Pierre Mac Orlan; Kra. 16,50

Léopold Kicq : *A tous les instrumentistes;* Bosworth, Bruxelles. 9 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

André Lorulot : *L'Eglise et la Guerre.* Préface d'Henri Barbusse. Introduction de Victor Margueritte; Edit. de l'Idée libre. 10 »

Ministère des Affaires étrangères. Commission de publication des Documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français 1871-9114.* 3e série : *1912-1914.* Tome IV *: 1er octobre-4 décembre 1912;* Costes. » »

Philosophie

P.-Rég. Garrigou-Lagrange : *Le réalisme du principe de finalité;* Desclée de Brouwer. 20 »

Poésie

Alice Darnac : *L'Eternelle tempête;* La Caravelle. 12 »

Maurice Canu-Tassilly : *La grappe vide;* Seheur. » »

Germaine Maillet : *L'office des vierges;* Grande librairie universelle. 10 »

X : *Hallel.* I : *En offrande.* II : *Par mon cœur entr'ouvert.* Avant-propos de François Mauriac; Cahiers de la Quinzaine, Desclée de Brouwer. 12 »

Politique

Charles Benoist : *Souvenirs.* Tome I : *1883-1893. Léon XIII. Crispi. Bismarck.* Avec 10 gravures h.-t.; Plon. 36 »

F. Kohn : *L'évasion de dix condamnés à mort.* (Coll. *Episodes et vies révolutionnaires* (Russie); Bureau d'éditions. 1 »

Baron von der Lancken : *Mémoires,* traduit de l'allemand par Maurice Tenine; Nouv. Revue franç. 15 »

Raymond Recouly : *De Bismarck à Poincaré,* soixante ans de diplomatie républicaine. (Coll. *La Troisième République de 1870 à nos jours*); Edit. de France. 30 »

Tchernomordik : *L'attitude des Bolchevicks devant les juges.* (Coll. *Episodes et vies révolutionnaires* (Russie); Bureau d'éditions. 1 »

Questions médicales

Maurice Privat : *Nouvelles manières de guérir*, suivi de *Documents secrets*; les Documents secrets, 16, rue d'Orléans, Neuilly, Seine. 12 »

Questions militaires et maritimes

Les Armées françaises d'outre-mer. (Exposition coloniale internationale de Paris 1931); Imp. Nationale. » »

F.-P. Renaut : *Le crépuscule d'une puissance navale. La marine hollandaise de 1776 à 1783.* Préface de M. Lacour-Gayet; Edit. du Graouli. 32 »

Questions religieuses

Monseign. Baudrillart : *A la Jeunesse. Conseils d'hier et d'aujourd'hui*; J. de Gigord, 2 vol. 20 »

Monseign. Baudrillart : *Vingt-cinq ans de rectorat. L'Institut catholique de Paris. 1907-1932*; J. de Gigord. 30 »

Réginal Garrigou-Lagrange : *La Providence et la confiance en Dieu. Fidélité et abandon*; Desclée de Brouwer. 20 »

Roman

Vicki Baum : *Lac-au-Dames*, roman gai d'amour et de disette, traduit de l'allemand par Hélène Chaudoir; Stock. 15 »

Georges Baussan : *Margot*; Libr. Ferran, Marseille. 8 »

Jean Bertrand : *Valencianos*; Cahiers libres. 12 »

Albéric Cahuet : *Sainte-Hélène, petite île*; Fasquelle. 12 »

Jean Clarel : *Sous le regard du bouddha aux yeux verts*; Monde moderne. 12 »

Joseph Conrad : *Histoires inquiètes*, traduit de l'anglais par G.-Jean Aubry; Nouv. Revue franç. 15 »

Louis Dumur : *Un estomac d'Autriche*; Nouv. Revue critique. » »

Noël Félici : *L'étrange amour de Gilberte Renaud*; Calmann-Lévy. 12 »

Max Fischer : *Présence du passé*; Flammarion. 12 »

Michael Gold : *Juifs sans argent*, traduit de l'américain par Ida Treat et P. Vaillant-Couturier; Edit. sociales internationales. 12 »

Docteur Lucien Graux : *La reine du Maroc*; Fayard. 12 »

L. Jeanclair : *Jeunes cœurs dans la tempête*; Edit. Albert. 8 »

Henri de Lescoët : *L'illusionniste*; Sans Pareil. 9 »

Hector Malot : *Sans famille*; Nelson, 2 vol. 14 »

L. Mitsitch : *Les Chevaliers de Montparnasse*; Arènes de Lutèce. 12 »

Gabriel Paysan : *L'autre victime.* Avec une lettre de M. Edouard Herriot; Figuière. 12 »

Emile Pignot : *La prison de la chair*; Figuière. 12 »

Georges Simenon : *Le port des brumes*; Fayard. 6 »

J.-Toussaint Samat : *L'horrible mort de Miss Gildchrits*; Libr. Champs-Elysées. » »

Fausta Terni-Cialente : *Natalie*, traduit de l'italien par Henri Marchand; Nouv. Librairie française. 15 »

Gabriel Trarieux : *Les égarés*; Flammarion. 12 »

Sciences

Marcel Boll : *Exposé électronique des lois de l'électricité.* Courants continus et alternatifs. Electromagnétisme et inductions. Réseaux de distribution. Emission et réception radioélectriques. Avec des figures; Hermann. 15 »

Marcel Boll : *L'idée générale de la mécanique ondulatoire et de ses*

premières applications. Atome d'hydrogène. Phénomènes chimiques. Conduction électrique; Hermann. 15 »

Louis de Broglie : *Sur une forme plus restrictive des relations d'incertitudes d'après MM. Landau et Peierls.* (*Exposés de physique théorique* I); Hermann. 6 »

Irène Curie et F. Joliot : *La projection de noyaux atomiques par un rayonnement très pénétrant. L'existence du neutron.* (*Exposés de physique théorique* II); Hermann. 6 »

D. Jacovleff : *Problèmes thermo-mécaniques du moteur à essence.* Avec nombr. figures; Dunod. 25 »

Jacques Lafitte : *Réflexions sur la science des machines.* (*Cahiers de la Nouvelle Journée*, n° 21); Bloud et Gay. » »

Sociologie

M. Berger-Creplet : *Les grandes enquêtes en Belgique*; Figuière. 12 »

Pierre Bouscharain : *L'esprit international dans l'individu, l'Etat, l'Eglise*; Edit. Je Sers. 12 »

Divers : *Doivent-ils revenir?* Résultats *d'une enquête*; Drac, 8*bis*, rue Vavin, Paris. » »

B. Haladjian : *De la crise à la prospérité,* consultation relative à la Cris économique mondiale. *Le mal et le remède*; Libr. Sirey. » »

Lucien Romier : *Plaisir de France*; Hachette. 12 »

X : *L'attitude du prolétariat devant la guerre*; Bureau d'éditions. 3 »

Théâtre

Georges Normandy, José de Bérys et Noé Brunel : *La Maison Philibert,* pièce en 4 actes mêlée de chants tirée du célèbre roman de Jean Lorrain; Albin Michel. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Inauguration du monument de Louis Pergaud à Besançon. — Sur la tombe de Léon Deubel. — La Société Chateaubriand. — Prix littéraires. A propos de jumeaux. — Droit de réponse. — Archives notariales. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Inauguration du monument Louis Pergaud à Besançon. — L'inauguration du monument Louis Pergaud a eu lieu le 19 juin, à Besançon, sous la présidence de M. de Monzie, ministre de l'Education nationale, et de M. Julien Durand, député du Doubs, ministre du Commerce.

Le monument a été élevé sur la pittoresque promenade Micaud, en bordure du Doubs, la citadelle constituant le fond du décor. Le sculpteur Antoine Bourdelle, dont c'est une des dernières œuvres, a représenté Pergaud en tenue de tranchée, appuyé sur son fusil, foulant aux pieds un crâne qui symbolise la mort. Une banderole l'entoure, sur laquelle on lit le dicton du pays qui rappelle sa fin héroïque (Comtois, rends-toi! — Nenny, ma foi!). Sur le chapiteau, que le soldat paraît soutenir de tout le corps, on lit cette simple inscription : A L. PERGAUD.

Dans la tribune officielle se trouvent à côté des ministres la veuve de l'écrivain, ainsi que celle du sculpteur et Mlle Bourdelle, M. Failliot, vice-président du Conseil municipal de Paris, M. Georges Lecomte, de l'Académie française, président du Comité Pergaud, M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, et Mme Rachilde. L'armée est représentée, ainsi que les associations d'anciens combattants. Puis, voici des professeurs et des élèves des Facultés, des Lycées, des Collèges, des Ecoles normales d'instituteurs et d'institutrices, des Ecoles primaires. Il y a aussi une délégation de l'Académie de Besançon, de la Société d'Emulation du Doubs; du Cercle littéraire; du Club artistique; des Sociétés savantes de la région.

Au nom du comité, M. Georges Lecomte a remis le monument à la ville. L'orateur a rappelé ce que fut l'enfance de Pergaud, avec les gamins du village, luttes épiques qui, plus tard, constitueront l'essentiel de la *Guerre des Boutons*.

Mais ce qui lui appartient plus qu'à tout autre, a dit M. Georges Lecomte, c'est de faire apparaître la vie intense, continue, grondante, amoureuse et sanguinaire de la forêt, de nous faire entendre l'immense rumeur de tous ces drames sous ces amples frémissements.

Les bêtes qui la peuplent s'épient, luttent entre elles, s'exterminent. Bataille sans arrêt. Dautres écrivains nous ont représenté la faune géante des forêts de la préhistoire. Il en est aussi qui nous montrent en action les bêtes des forêts tropicales. Dans le domaine de Louis Pergaud ne courent, grimpent, s'allongent, se terrent que les animaux dont la rencontre nous est familière, qui rôdent autour de nos maisons, fermes et poulaillers : le lièvre, le renard, l'écureuil, le putois, la fouine, le furet, la martre, la taupe, la belette, le lézard vert et, dressant sa tête triangulaire, dardant sa langue rapide, la grande vipère rouge.

Or, cette vivante nature se montra accueillante à une âme que la vie avait blessée. Car Louis Pergaud avait fait de bonne heure connaissance avec les duretés, la sottise et les injustices du monde.

Il a vu son père, taquiné pour ses opinions, traité en suspect, relégué de village en village, mais heureusement toujours au milieu des bois où le gibier pullule. Tout jeune, trop jeune, orphelin de père puis de mère, il a souffert de vivre sans famille, sans le foyer où l'on se sent toujours attendu! Puis personnellement, pour son propre compte, il s'est heurté à l'incompréhension, à la rudesse d'hommes que son chagrin et sa solitude auraient dû toucher. Enfin, aux heures des grandes espérances, ce sentimental né pour l'amour, ce solitaire assoiffé de tendresse, fut torturé par le désespoir des tendres rêves écroulés. C'est alors que, appelé, conseillé, soutenu par le poète Léon Deubel, dont le destin fut si cruel, il accourt vers l'enivrant refuge de Paris...

C'est là qu'il travaille et qu'après le prix Goncourt décerné à son premier recueil *De Goupil à Margot*, il écrit « avec allégresse » *La Revanche du Corbeau*, « son chef-d'œuvre », *Miraut, chien de*

chasse, « où il montre d'une manière poignante le profond lien de tendresse entre le chasseur, si rude qu'il soit, et le compagnon de ses exploits cynégétiques », *La Guerre des boutons,* etc. Des enfants et des bêtes, il s'apprête à passer aux hommes — aux hommes qui se battent « pour l'amour des jeunes filles aux beaux gestes près des arbustes en fleurs ».

Mais voici d'autres batailles, et l'on sait avec quelle résolution ce pacifiste répondit, en 1914, à l'appel de la patrie. M. Georges Lecomte rappelle à ce propos un des plus beaux récits de Pergaud.

Vous vous le rappelez comme moi-même : dès les tiédeurs lumineuses du printemps les hirondelles ont, à rapides coups d'ailes dans l'espace bleu, repris possession du village, qui est leur patrie aérienne, et des nids construits par elles avec leur ingénieuse patience. Mais, à peine viennent-elles de les consolider pour les nichées futures que, usurpant leur refuge, des intrus s'y sont hardiment installés. Alors, indignées, mais n'ayant aucun moyen de chasser l'envahisseur, les hirondelles, avec autant de zèle et d'industrie que pour faire leur nid, en bouchent l'orifice et murent le conquérant dans sa conquête... Fils de paysans, sachant la peine des hommes pour bâtir et maintenir un foyer, pour y faire vivre les enfants et les vieillards qu'il abrite, Louis Pergaud n'a pu admettre ces dépossessions violentes, l'incendie des récoltes et des chaumières, les torches et la fusillade à travers les villages. Son âme de campagnard s'est révoltée. Plus encore peut-être son âme d'idéaliste, épris de justice. Malgré son horreur de la guerre, il s'est résigné à la subir, et il l'a faite héroïquement. Il a sacrifié sa vie pour défendre et sauver ce qu'il aimait le plus : la terre des ancêtres, les demeures rustiques, la liberté et tout ce que la généreuse pensée de France représente pour le bonheur des hommes.

M. Charles Siffert a, au nom de la ville, dont il est maire, remercié les membres du comité du monument et montré que c'est à Besançon que Pergaud passa les années, sinon les plus heureuses, du moins les plus fécondes de sa vie.

Le recteur de l'université de Besançon, M. Alengry, a fait ressortir ce que Pergaud devait à ses maîtres, notamment Edouard Droz, qui développèrent les qualités déjà perceptibles en ce bon élève.

Au nom de la Société des gens de lettres, dont il est vice-président, M. André Dumas a pris ensuite la parole. Traçant un parallèle entre Pergaud et Courbet, tous deux chantres de la forêt, l'orateur a dit :

Ils subirent tous deux à peu près la même évolution. Courbet, ayant débuté par des tableaux allégoriques, ne comprit bien qu'à Paris tout le parti qu'il pouvait tirer des gens, des bêtes, des pierres même de son pays natal. Pergaud, dont les premiers poèmes évoquaient des cités légendaires et des infantes hiératiques, prit bientôt en dégoût le carton du décor, comme Samain l'avait fait lui-même, et c'est parmi les dossiers prosaïques de l'hôtel de ville et de la Compagnie des eaux qu'il sentit

toute la beauté de sa forêt lointaine, dédaignée des snobs et des touristes, dont il avait un instant méconnu les vertus poétiques.

Parlant au nom de l'académie Goncourt, qui couronna Louis Pergaud, et au nom de l'Association des écrivains anciens combattants, M. Roland Dorgelès a rappelé les circonstances dans lesquelles l'auteur de *De Goupil à Margot* obtint le prix Goncourt et montré qu'après cette consécration, le jeune lauréat n'en continua pas moins à travailler. Puis, c'est la guerre...

Trois mois de marches et de contre-marches, de patrouilles hasardeuses, d'attaques mal préparées, et, le 8 avril, à Marcheville, blessé au pied, à ce qu'on a dit, sans doute pris au collet dans le barbelé des tranchées allemandes il est resté captif, la chair mordue, raidi de désespoir, comme la Fuseline de son livre, la petite fouine au jabot blanc.

Son sort de braconnier des lettres était de tomber ainsi, dans un piège d'acier, regardant son moignon sanglant, et sa fièvre suprême l'a peut-être emporté vers le soleil, en une ascension éperdue, comme Fuseline, agonisante, dans les serres de l'oiseau.

M. Louis Raveton, qui connut Pergaud au front, a salué sa mémoire au nom de l'association amicale des anciens combattants du 166e régiment d'infanterie auquel appartenait Louis Pergaud.

M. Failliot, vice-président du Conseil municipal, a ensuite traduit éloquemment l'hommage de Paris.

M. de Monzie, ministre de « l'éducation nationale », a pris ensuite la parole et a dit notamment :

L'originalité de Pergaud tient à sa connaissance directe de l'animal, au ton de cordialité rustaude avec lequel il conte la vie d'un chacun, à l'ardeur qu'il met en plaidant la cause de l'anguille, de la belette et du putois. Il a été vraiment le redresseur des torts que d'âge en âge notre ignorance impute aux serpents et aux pies. La revanche du corbeau, calomnié dans nos propos, c'est lui qui l'a réalisée. Nul encore ne s'était avisé de la bravoure du lièvre et de l'honneur familial des cigognes. Son incomparable ami, Charles Léger, l'appelle le La Bruyère des bêtes. Je répudie la comparaison. La Bruyère n'était qu'un moraliste, Pergaud est un amoureux, un frère ou un confident pour quiconque chante, roucoule, miaule, piaule, aboie, jappe, hurle ou geint dans le mystère des fourrés. D'autres plus érudits, plus doctes, plus documentés, ont dans sa suite et à son exemple essayé de surprendre à l'intimité animale ses secrets éternels. Mais aucun n'a autant donné d'amitié à l'âme inconnue des êtres de la rivière et du bois. Le chasseur capable de s'attendrir sur la mort de Tasson, le vieux blaireau, était digne de mourir en maudissant l'ennemi et la guerre dans cette confusion des sentiments qui fit la splendeur des suprêmes sacrifices.

Un banquet officiel a réuni ensuite plus de 200 convives, sous la présidence de MM. de Monzie et Julien Durand. Des allocutions ont été prononcées par le préfet, M. Fauran; M. Chenevet, ami personnel de Pergaud; M. Paul Vimereu; M. René Failliot et M. de Monzie.

§

Sur la tombe de Léon Deubel. — Le 12 juin dernier, au nombre de près d'une centaine, les amis et les admirateurs de Léon Deubel se sont rendus au cimetière de Bagneux sur la tombe du poète. MM. Vincent Muselli, au nom du Comité et des anciens camarades de Deubel, Philippe Chabaneix, ancien prix Moréas, au nom de la jeune poésie et Paul Prist, au nom des lettres belges, ont prononcé des discours. MM. Charles Dornier, Philéas Lebesgue, Marc-George Mallet et André Mora ont récité des hommages en vers à la gloire de Léon Deubel. Enfin, des vers de Deubel ont été interprétés par MM. André Bacqué et Paul Gerbault, de la Comédie-Française, par M. Yves-Gérard Le Dantec et par Mme Régine Le Quéré, directrice du Théâtre Athéna.

§

La **Société Chateaubriand** a donné son dîner annuel le 13 juin, dans le parc de la Vallée-aux-Loups. Les tables étaient disposées devant la « chaumière », de façon que l'on découvrît toute la perspective du vallon romantique. Au moment du clair de lune, on écouta devant le portique de Cymodocée un concert dont le clou fut un *divertimento* de Mozart, probablement composé à Vienne en 1781, que l'on n'avait pas encore exécuté en France.

§

Prix littéraires. — Le prix de littérature spiritualiste (fondation Claire Virenque) a été attribué à Mlle Renée Zeller, auteur de *Sainte Catherine de Sienne,* pour ce livre et pour l'ensemble de son œuvre.

Le Comité belge pour le prix Verhaeren, que préside M. Maurice Wilmotte, avait désigné les œuvres de M. Armand Bernier, de Mlle Berthe Bolsée et de M. Edmond Vandercammen pour l'attribution du prix par le Comité des Amis de Catulle Mendès. Le prix a été attribué par le Comité-jury à M. Armand Bernier, pour son livre de poèmes *le Carrousel d'ennui.*

L'Académie Française a décerné son Prix du Roman à M. T'Serstevens pour *L'Amour autour de la maison*; le Grand Prix de Littérature à M. Franc-Nohain pour l'ensemble de son œuvre; le Grand Prix Gobert (9.000 fr.) à M. Augustin Bernard, professeur à la Sorbonne, pour son ouvrage *L'Algérie.*

Le prix du Lycéum de France, fondation de Cobo, 5.000 francs, destiné à récompenser des œuvres de littérature enfantine, réno-

vant par leur inspiration ce genre littéraire, a été attribué à M. Pierre Nourry pour son album intitulé : *La Souris du « Soleil Royal » à travers la marine française.*

§

A propos de jumeaux.

Mon cher ami,

Malgré l'élégance aimable de sa forme, la lettre de M. Louis Mandin me semble exprimer une réclamation. D'ailleurs s'il en était autrement, on n'en verrait guère la raison.

Elle m'a profondément étonné, car il me paraît impossible de soupçonner l'auteur de *La famille Vauberlain* de s'être inspiré du roman : *Le Lion et son Jean-Fille.*

Il y a d'abord une question de dates. M. Louis Mandin, très scrupuleux, rappelle que la fin de son roman a été publiée dans le *Mercure* du 15 avril et que la publication de *La Famille Vauberlain* a commencé dans le numéro suivant, le 1er mai. Il démontre donc lui-même, et péremptoirement, l'impossibilité d'un « emprunt » par l'auteur du second ouvrage, puisque ce dernier était à la composition avant qu'ait paru la fin de : *Le Lion et son Jean-Fille*, et qu'il est manifeste que le manuscrit avait été soumis au *Mercure* avant même qu'ait commencé la publication de l'œuvre de M. Louis Mandin.

Voilà mon premier sujet d'étonnement. Il en est d'autres.

Je me suis appliqué avec grande conscience à rechercher s'il y avait, entre les deux œuvres, de ces « rencontres » qui sont toujours possibles. J'avoue n'en avoir trouvé aucune.

M. Louis Mandin résume ainsi son roman :

Une femme ayant donné le jour à deux jumeaux, son brave homme d'oncle, un vieil original (avec qui elle a eu évidemment des rapports très intimes) s'imagine qu'il est le père de l'un des enfants et non de l'autre. Conséquence : il adore Emilion, méprise Emile, et cette cause bouffonne engendre des effets, d'abord comique, enfin sérieux et même tragiques.

Tout d'abord, une remarque. La lecture de *Le Lion et son Jean-Fille* ne m'avait pas appris que le gendarme grotesque avait été l'amant de sa nièce. « Ça se serait su », comme disait l'autre, surtout que ce gendarme est bavard, vantard, dépourvu de discrétion, bafoue le mari de sa nièce, et se plaît à raconter ses ébats amoureux.

Certes, il témoigne une grande affection à son filleul, relève

avec fierté qu'il retrouve en lui ses allures, ses goûts, ses défauts; le cas est fréquent; mais il ne m'apparaissait pas que le fait qu'un parrain, un oncle, un cousin, retrouvant dans un enfant des traits communs, un air de famille, prouvait « évidemment » l'existence de « rapports très intimes » avec la mère de l'enfant.

Je m'excuse de mon innocence, due vraisemblablement à une trop robuste confiance en la vertu féminine.

Mais, puisque M. Louis Mandin nous affirme qu'il en était ainsi, croyons-le; il est mieux renseigné que personne.

J'emprunte maintenant à M. Louis Mandin (et c'est, le le jure, le seul emprunt que je lui ferai) le résumé de *La Famille Vauberlain.*

Dans le roman de M. Théry, une jeune fille, pourvue de deux amants, devient également mère de deux jumeaux, et la famille se persuade que chacun des deux hommes peut être le père de l'un des enfants. Ils deviennent ainsi les « pères ennemis ».

Ce résumé contient *in fine* une inexactitude certainement involontaire. Ce n'est point parce que chacun des amants admet qu'« il peut être le père *de l'un des enfants* » que la guerre éclate; c'est parce que l'un et l'autre ont la conviction d'être chacun *le père des deux enfants.*

Donc, la situation est exactement inverse de celle créée par M. Louis Mandin.

En outre, M. Louis Mandin est injuste envers son œuvre. Elle m'a profondément ému, étant belle et douloureuse. C'est le récit de l'enfance, puis de la jeunesse, de deux frères jumeaux : l'un robuste et plein d'assurance, l'autre frêle, timide et sensible. Les faveurs de l'oncle, de la famille, des villageois, vont au premier, tandis que l'autre est constamment sacrifié.

Voilà le drame, il est poignant et admirablement conduit.

Ce n'est point parce que ces deux enfants sont jumeaux que le drame naît et se développe. Supposez-les nés à un an d'intervalle, tout pourra se passer de même.

Dans *La Famille Vauberlain*, au contraire, la naissance des deux jumeaux est le pivot de toute l'action.

Enfin le roman de M. Louis Mandin est, je le répète, le récit des existences parallèles et dissemblables des deux jumeaux, de leur naissance jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Dans *La Famille Vauberlain*, le rôle des jumeaux (un garçon et une fille) se borne à naître. Quand le roman s'achève, ils ont six mois!

« Il n'en reste pas moins, dira peut-être M. Louis Mandin, qu'il y a deux jumeaux dans mon roman et qu'il y en a deux aussi dans *La Famille Vauberlain.* » C'est vrai, mais est-il certain

qu'avant lui l'idée n'était venue à personne de faire figurer des jumeaux dans un roman ou dans une pièce de théâtre?

Mais en voici trop sur ce maigre sujet; excusez-moi, et croyez, mon cher ami, à mes sentiments cordialement dévoués.

JOSÉ THÉRY.

§

Droit de réponse.

Paris, le 10 juin 1932.

Mon cher ami,

Je ne saurais laisser passer l'article de M. Georges Bohn sur *Les Ancêtres de l'Homme* sans user du droit de réponse, qui m'est accordé par la loi.

J'ai soutenu et je soutiens que le monstre double et le monstre triple résultent d'un arrêt de développement de l'embryon humain et reproduisent, partiellement, un de nos ancêtres, un animal symétrique par rapport à une ligne, une Méduse à quatre tranches, analogue à *Aurelia aurita*.

Là-dessus M. Georges Bohn, qui est chef de laboratoire à la Sorbonne, ce qui le dispense d'être rien de plus, m'attribue une « puérilité désarmante ».

Voilà un critique qui n'y va pas de main morte avec les auteurs dont il ne partage pas les idées, et l'on voit bien que le *Mercure de France* n'est pas exclusivement rédigé par des gens du monde.

L'expression est incorrecte. Elle n'est pas aimable pour moi. Elle ne l'est pas non plus pour la *Grande Encyclopédie*. Dans son article *Monstres*, le docteur Laloy analyse ma théorie *in fine*. Aussi bien elle est la seule à expliquer, d'une façon rationnelle, un phénomène considéré jusqu'ici comme incompréhensible.

M. Georges Bohn m'attribue aussi beaucoup d'imagination. S'il voit en ceci un défaut, c'est qu'il ignore l'histoire des sciences. L'imagination! Mais aucun progrès scientifique n'est possible sans elle et je renvoie, sur ce point, votre rédacteur à Henri Poincaré et à Charles Nicolle, qui ne sont pas des culs-de-plomb.

Heureusement pour moi, il est des lecteurs intelligents, qui jugent les ouvrages par eux-mêmes, et non par le truchement des « *sorbillans, sorbonagres, sorbonigènes, sorbonicoles, sorbonisèques, niborcisans, borbonisans, sarbonisans, lesquels en leurs disputations, au temps de François Rabelais, ne cherchaient vérité, mais contradiction et débat* ».

Les choses ont changé depuis lors, grâce à des professeurs juste-

ment célèbres; mais M. Georges Bohn vient de nous faire voir qu'il n'y est pour rien.

Le plus beau de l'aventure est que ce petit chef de laboratoire, dont les publications souffrent d'une viduité inégalée, se permet d'exécuter Ernst Haeckel!

Il obéit ainsi à la tradition officielle et académique, celle des Brid'oisons de 1809, qui mirent au ban de la science l'immortel Jean-Baptiste de Lamarck, un homme d'imagination.

A la vérité, M. Georges Bohn n'est pas académicien. Mais, avec des articles comme celui qu'il me consacre, il ne tardera pas à le devenir, à moins que, dans l'intervalle, ne surgisse, armé du décret de la Convention, quelque réincarnation de Marat ou de David.

Je vous serais obligé, mon cher ami, de publier la présente lettre dans le plus prochain numéro du *Mercure de France*, aux lieu et place où a paru l'article de M. Georges Bohn, et de m'en accuser réception.

Bien cordialement à vous. BINET-SANGLÉ.

§

Archives notariales. — Le vieil hôtel de Rohan, ou de Strasbourg, qui fut pendant un siècle le siège de l'Imprimerie nationale, est réuni aujourd'hui aux Archives Nationales (ex-hôtel de Soubise), dont il va doubler l'importance.

Dans les anciennes et seigneuriales écuries, à l'entrée surmontée par le bas-relief célèbre du sculpteur Le Lorrain, on vient déjà d'installer le Minutier central des notaires de Paris, en exécution de la loi du 14 mars 1928, qui autorise les tabellions modernes à envoyer leurs anciennes minutes à un dépôt départemental central.

Cette loi, on peut dire qu'elle est due à la patiente obstination de l'érudit Ernest Coyecque, ancien archiviste départemental et inspecteur des Bibliothèques de la Seine, qui, depuis de longues années, a multiplié démarches, articles, brochures, pour démontrer l'utilité, non seulement historique, mais générale, de la centralisation des anciennes minutes des notaires, jusqu'au début du siècle dernier environ, afin de ménager toutes les susceptibilités.

Le dépôt, dans les spacieuses dépendances de l'ancien hôtel des Rohan, de ces vieux papiers inutiles et encombrants, et qui deviennent généralement la proie des rats, ou de l'humidité, ou des incendies, dans des greniers ou des caves peu confortables, n'est encore que facultatif. Mais, ne serait-ce que pour faire de la place dans leurs études, les notaires parisiens ne tarderont pas à imiter

les quelque trente premiers de leurs confrères qui ont déjà envoyé leurs vieux dossiers.

Bientôt accessibles aux travailleurs, ces minutes présentent toute sorte d'intérêts. Autrefois, pour la moindre convention, on allait par-devant notaire. Aussi retrouve-t-on dans les vieux minutiers des pièces qui ont trait non seulement à l'histoire, grande ou petite, mais aussi aux arts, aux lettres, etc. Une exposition d'une centaines de ces documents, inaugurée le 28 mai, par deux ministres et les représentants de la Chambre des notaires, dans le grand rez-de-chaussée du palais des Rohan, fait pour ainsi dire toucher du doigt le multiple intérêt du nouveau dépôt. N'y voit-on, à côté d'une lettre relative à la capture du prince Sforza, en 1500, des signatures de Pascal et de Beaumarchais, des minutes de marchés conclus par Philibert Delorme, architecte du roi, pour les palais de Fontainebleau et de Villers-Cotterets, des inventaires de théâtre, un devis de facteur d'orgue, des testaments d'artistes, des listes d'esclaves nègres, des marchés de ravitailleurs de maisons princières, une vente de mines d'or et d'argent au bailliage de Caen, et jusqu'à des ordonnances de médecin?...

Plus d'une fois ces papiers notariés permettront de combler les lacunes que présentent bien souvent les archives officielles, et tous ceux qui aiment notre passé soit pour lui-même, soit pour en tirer des enseignements valables pour le présent, se réjouiront que l'initiative prise par M. Coyecque, voici plus de trente ans, ait trouvé un commencement de réalisation pratique, en mettant à leur disposition des fonds qui, naguère encore, s'entr'ouvraient difficilement devant eux. — J. G. P.

§

Le Sottisier universel.

Les femmes, suivant l'exemple de Mme Lebrun, ne sont pas venues nombreuses. — *Paris-Soir*, 14 juin.

C'est ainsi qu'il avait fait du domaine d'Antinéa un palais des mille et une nuits, à la fois splendide et un peu baroque, à la manière de ce style gothique trop fleuri, cher aux émules du Bernin. — *La Critique cinématographique*, 11 juin.

A New-York, on vient de lancer une nouvelle mode qui fait fureur, paraît-il, dans la haute société. C'est celle du pingouin qui est un animal domestique particulièrement affectueux. Il est doux, obéissant, serviable, reconnaissant et il répond parfaitement quand on l'appelle, obéissance que tous les chiens n'ont pas. D'autre part, le pingouin, sans être combatif, ne se laisse pas marcher sur le pied. Quand un autre animal domestique lui cherche noise, il lui envoie un solide coup de nageoire qui le met en fort mauvais état. — *L'Ami du Peuple*, 14 juin.

Le chef-lieu du Cantal a fourni deux ministres au cabinet Herriot. M. Germain-Martin et le docteur Marcombes sont, en effet, natifs du Puy. — *Paris-Soir*, 10 juin.

Mais voici le 5e chasseurs à pied que sa musique entraîne. Une compagnie du 24e régiment d'infanterie défile ensuite avec son matériel de campagne, puis un bataillon du 46e chasseurs alpins, que suit un détachement du 21e d'infanterie coloniale. — *Paris-Soir*, 13 mai.

M. le Ministre des Finances a accordé l'autorisation dont il s'agit, à la condition que la surface occupée par l'inscription du nom du donateur soit limitée au quarantième de la surface de chaque ligne axiale. — Circul. du 10 mai 1932, 3e Division, 3e Bureau, n° 73.053. Direction Générale de l'Enregistrement à Paris.

Le 180e méridien est franchi, la moitié du tour du monde, ce qui, puisque nous voguons à la poursuite du soleil, nous a fait passer du mardi au jeudi, comme il advint à Philéas Fogg, et à Pigafitta, lequel fut le premier, avec Magellan, en 1521, à connaître cette surprenante aventure de l'année de 364 jours. — PIERRE DAYE, *Beaux jours du Pacifique*, p. 103.

J'entends M. Violet qui me crie : « Faites du bruit! Agitez-vous! » C'est justement ce que fait mon muchacho qui barbote bruyamment, pousse des cris, tape dans l'eau à tour de bras, à coups de pagaie, comme si, nouvel Artaxerxès, il voulait châtier la lagune de nous avoir fait chavirer. — *Ami du Peuple*, 17 juin.

PÈLERINAGE A BAYREUTH. — Où en est aujourd'hui le wagnérisme? L'influence en fut-elle profonde, ou ne fut-ce qu'un prodigieux météore sans enfants? — *L'Ami du Peuple*, 11 juin.

Sous la présidence de M. Mistler, sous-secrétaire aux Beaux-Arts, a lieu, cet après-midi, à 16 h. 30, dans les salons du ministère, rue des Beaux-Arts, un concert Debussy, organisé par les membres du comité du monument Debussy. — *Le Temps*, 17 juin.

L'AMBASSADEUR D'ITALIE A LONDRES EST MORT SUBITEMENT. — C'est avec un bien vif regret que nous avons appris le décès du baron Bordonaro, ambassadeur d'Italie auprès du gouvernement britannique. Voici, d'après les dépêches, dans quelles circonstances il a trouvé la mort. Il était tombé subitement malade avant-hier soir, quelques minutes avant une grande réception qu'il offrait à l'ambassade de Grosvenor Square. Transporté d'urgence dans une clinique de Manchester, il reçut les soins empressés du professeur Cotton, spécialiste des affections cardiaques. Mais la science resta impuissante et l'ambassadeur s'éteignit à l'aube. — *L'Ordre*, 9 juin.

§

Publications du « Mercure de France ».

ANTHOLOGIE DE L'AMOUR CHINOIS, poèmes de lasciveté parfumée, traduits du chinois par George Soulié de Morant. Volume in-16 double couronne, 15 francs. Il a été tiré 33 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de 1 à 33, à 50 fr.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN

35, quai des Grands-Augustins, PARIS (VIe)

ANDRÉ BELLESSORT

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE SOUS NAPOLÉON III

Cours professé à la Société des Conférences.

Un volume in-16. Prix. . . . . **15** fr.

Les prisons de Bourg et de Lyon pendant la Terreur.

UNE AGONIE DE SOIXANTE-QUINZE JOURS

Journal inédit de **Louis-Marie DEBOST**

(*Procureur au Présidial de Bourg-en-Bresse. Août* 1793 -- *Avril* 1794)

Avant-propos et Notes de **G.-LENOTRE**

Un volume in-16, orné d'un portrait. Prix. . . . . **15** fr.

MAURICE PERROT

PRISONNIERS ET FUGITIFS

Épisodes d'Histoire

Un volume in-16. Prix. . . . . **15** fr

E. M. du L.

Une Grande Chrétienne

MADAME ÉLISABETH DE FRANCE

Sœur de Louis XVI

(1764-1794).

Deux volumes in-8 écu, ornés de 19 gravures. Prix. . . . . . . **90** f

---

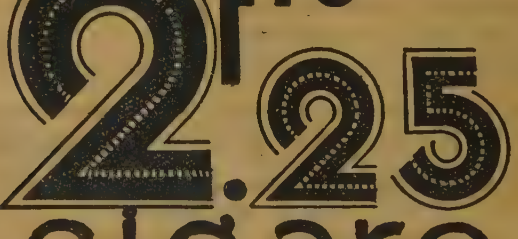
ROLAND ENGERAND

LA CHEVAUCHÉE SACRÉE

Tirage limité à 975 ex.

Un volume in-16 jésus, orné de 4 gravures. Prix. **15**

PATRIOTA



cigare
confortable
à base de Brésil
RÉGIE FRANÇAISE
CAISSE AUTº D'AMORTISSEMENT

BULLETIN FINANCIER

in mai, les indices officiels de la Bourse de Paris s'établissaient à un niveau très in de celui constaté fin décembre dernier et qui constituait un minimum. Depuis ébut de juin, des oscillations se sont produites ; et, en définitive, une amélioration tendances boursières a été notée.

e maintiendra-t-elle? Tout dépendra de l'évolution de la Conférence internationale ausanne. Jusqu'ici, les avis sont partagés pour ce qui concerne l'issue de cette ion. Mais on admet généralement que si elle n'aboutit pas, une autre conférence posera. Un moratoire n'est pas en effet une solution. Or le monde économique vit ellement sous le régime du moratoire. Tôt ou tard, ce régime devra prendre fin. ns doute, les États-Unis, qui en définitive sont les seuls bénéficiaires de l'annuité litionnelle des réparations allemandes ne sauraient consentir tout de suite à une ilation des dettes de guerre. La diminution des recettes budgétaires oblige les rités financières et gouvernementales des États-Unis à élever les impôts. Et un vement des charges fiscales est difficilement compatible avec la suppression pérée de cette source de recettes que constitue pour le gouvernement fédéral le ment des annuités françaises et anglaises.

reste que, après avoir consenti un moratoire à l'Allemagne, les États-Unis sont placés pour refuser la même faveur à leurs débiteurs français et britanniques. Dans conditions, la question des réparations allemandes et celle des dettes intergou- ementales doit se poser à bref délai. Et elle ne pourra être résolue que par un rd de tous les pays intéressés, si ceux-ci veulent vraiment mettre un terme à la .

s marchés financiers ont donc de bonnes raisons pour se montrer optimistes. n s'explique ainsi que, depuis le début de juin, la plupart d'entre eux ont témoigné eilleures dispositions.

rtes, on ne peut affirmer que la baisse ne reparaîtra pas. Certes aussi, les affaires sières sont toujours assez peu importantes. Mais on peut considérer les niveaux nts fin mai comme marquant le fond de la baisse. L'indice 220, enregistré à cette ue par les valeurs françaises à revenu variable, correspond aux 55 o/o de l'indice 913. Cela revient à dire que, par rapport aux cours moyens de la dernière année nale d'avant-guerre, les cours actuels accusent une baisse de 45 %.

surément, elle se justifie dans une certaine mesure par la diminution, voire, par la ression des dividendes. Mais la question du revenu n'est pas tout à la Bourse. autres éléments entrent en ligne de compte dans les appréciations boursières : leur intrinsèque et les perspectives. Or, la valeur intrinsèque de maintes entre- s a été renforcée pendant la période de prospérité. Et pour ce qui concerne les pectives, il est difficile de les imaginer plus sombres qu'elles ne l'étaient voilà nois, lorsque la question des dividendes de 1931 commençait à se poser.

peut donc penser que la moindre éclaircie de l'horizon politique et économique suivie par une amélioration des conditions psychologiques de la Bourse.

s rentes maintiennent d'assez bonnes dispositions. Les valeurs bancaires ont un relèvement qui s'affirmera lorsque la confiance reparaîtra. C'est toujours le pe des affaires de gaz et d'électricité qui conserve la plus grande activité ; on que presque toutes les compagnies ont maintenu, sinon augmenté, leurs dividendes l'exercice 1931. En revanche, les affaires de matières premières restent faibles.

LE MASQUE D'OR.

Emprunt de l'Outillage National. — Cet emprunt, d'un montant de 3.476 mil- de francs, sera émis à raison de 94 %, soit 940 francs par titre de 1.000 francs, sance 15 juin 1932. Les souscriptions sont reçues à partir du 13 juin.

ntérêt sera de 4 1/2 % par coupons semestriels de 22 fr. 50 chacun par coupure, 000 francs nominal les 15 juin et 15 décembre de chaque année, le premier cou- étant à l'échéance du 15 décembre 1932. L'amortissement aura lieu en trente s par tirages au sort ou par rachats, les amortissements anticipés n'étant pas bles avant le 1er janvier 1935. Ces obligations seront nettes de tous impôts, nts ou futurs, frappant les valeurs mobilières. Les titres seront, soit au porteur, upures de 1.000 francs et de 5.000 francs, soit au nominatif, sous forme de icats de 1.000 francs. Ces obligations figureront à la Cote Officielle de la Bourse ris.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : **85** fr. | 6 mois : **46** fr. | 3 mois : **24** fr. | Un numéro : **5** fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : **105** fr. | 6 mois : **56** fr. | 3 mois : **29** fr. | Un numéro **5** fr. **75**

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : **125** fr. | 6 mois : **66** fr. | 3 mois : **34** fr. | Un numéro : **6** fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numeros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le delai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1932.